L'ART

DE PROCRÉER

LES SEXES

A VOLONTÉ.

ERRATA.

Page 4, ligne 14; *lisez*, d'où proviennent.
Page 28, ligne 14; *lisez*, qui ne nous laissera.
Page 39, ligne 6; *lisez*, Instituts de *Boerhaave*.
Page 64, ligne 10; *lisez*, *Sinibalde*.
Page 162, ligne 8; *lisez*, ses vaisseaux.
Page 239, ligne 8; *lisez*, qui y donna lieu.
Page 282, ligne 18; *lisez*, croupe.
Page 301, ligne première; *lisez*, si les traits.

55250

L'ART

DE PROCRÉER

LES SEXES A VOLONTÉ,

OU

SYSTÊME COMPLET

DE GÉNÉRATION;

Par JACQUES-ANDRÉ MILLOT.

AVEC FIGURES.

Frustrà se velo natura abscondere tentat,
Nunquam constantem fallet delusa laborem.

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue du Four-S.-Honoré, N.° 455;
MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N°. 1186.

AN IX. (1800.)

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que je présente au public est un système *complet* de génération, dans lequel j'indique le moyen de procréer à volonté le sexe que l'on desire, et par lequel je démontre évidemment que ce qui a été regardé, jusqu'à présent, comme un mystère impénétrable, n'est cependant que la chose la plus simple et la plus facile dans son exécution :

LA PROCRÉATION DES SEXES A VOLONTÉ.

Je dis *complet*, parce que j'explique l'objet qui manque à tous les autres systêmes de génération :

L'ORIGINE ET LA FORMATION DU PLACENTA.

Mon travail n'est pas le fruit du génie. Il n'est pas l'enfant d'une imagination ardente, échauffée et enthousiasmée d'une nouvelle découverte ; mais, au contraire, le tardif résultat d'observations anatomiques, de méditations et d'expériences.

Ce que vous allez lire, est 1.° l'extrait et l'analyse de tout

ce qui a été dit et écrit sur cette matière, depuis quatorze à quinze siècles.

2.° Le produit des observations et méditations qui m'ont conduit au complément de ce système, et à la connaissance certaine de procréer *les sexes à volonté.*

Mon système n'est celui de personne en particulier, comme vous pouvez vous en convaincre, LECTEUR; mais il est formé des bonnes opinions qui se trouvent çà et là dans les différens systêmes de génération qui ont paru jusqu'à ce jour. Mes opi-

nions, réunies à celles des différens auteurs qui ont traité ces matières, forment, à ce qu'il me paraît, un ensemble satisfaisant.

Si, dans mes hypothèses, je n'ai pas rencontré juste, si mon système ne plaît pas à tout le monde, je m'en consolerai par l'espoir de faciliter à d'autres le moyen d'y parvenir; car une idée en fait naître une autre; et *c'est du choc des opinions que jaillit la lumière.*

JE DONNE, ICI, D'AVANCE MA RÉPONSE AUX CRITIQUES.

Les sciences, comme les arts, ne peuvent

parvenir au degré de perfection dont elles sont susceptibles, qu'autant que nous ajoutons aux connaissances de nos prédécesseurs, comme nos successeurs ajouteront aux nôtres.

Un docteur en médecine (1) a donné, il y a plus de 50 ans, *l'Art de faire des garçons*. Pour faire son pendant, il m'avait pris

---

(1) Michel-Procope Couteau, Médecin de la Faculté de Paris, quoiqu'il se dise de celle de Montpellier, dans un ouvrage anonyme qui a pour titre l'Art de faire des garçons, se fit médecin après avoir quitté l'état Ecclésiastique, et travailla plus pour le théâtre que pour la médecine. Cependant nous avons de lui, outre l'ouvrage que je viens de citer, l'*Analyse du Système de Trituration*, par Hecquet, *in*-12. Michel Procope mourut en 1753.

envie de gratifier mes concitoyens de *l'Art de faire des filles ;* mais comme je sais que le premier titre d'un auteur aux suffrages de sa nation, est l'utilité dont il peut lui être, j'ai préféré donner le *Moyen de procréer à volonté le sexe que l'on desire.*

C'est aux Dames que je dédie mon ouvrage : puisque toute ma vie active s'est passée à servir ce sexe enchanteur, il m'a paru raisonnable de consacrer mon loisir à lui procurer plus d'une satisfaction dans ce plaisir le plus doux, et à empêcher qu'il ne soit, dans

cet acte, assimilé aux femelles, qui, asservies aux loix de la nature, ne peuvent que satisfaire un besoin impératif; tandis que la femme, MORALEMENT émue et dirigée, ne suit que l'impulsion de son AME, qui semble n'avoir été créée que pour se livrer aux plaisirs d'aimer et d'être aimée : et en lui faisant, dans cette précieuse fonction, combler plus d'un desir et soumettre l'homme à sa volonté, par la procréation du sexe que la femme desire (1).

---

(1) Je ne crois pas pouvoir rendre un plus grand service à l'humanité, que de lui donner

le mode *de procréer les Sexes à volonté;* car cette connaissance a aussi son but *moral:* c'est, je crois, le seul moyen d'augmenter, s'il est possible, la tendresse des pères et mères, et l'attachement des enfans pour eux, parce que les parens qui n'auront que des enfans de leur choix, les verront avec une satisfaction continuelle : delà naîtront avec prodigalité les soins et les caresses qui, rendant l'enfance heureuse, feront nécessairement germer dans le cœur de ces jeunes individus, la reconnaissance et l'amitié sincères.

AUX DAMES.

SEXE CHARMANT,

L'AUTEUR de la Nature, en vous créant, a bien prouvé à l'homme l'intention où il était de le consoler des misères auxquelles il n'a pu le soustraire.

FÉLICITÉ des humains, venez reprendre les avantages que la nature vous a donnés dans la propagation de notre espèce, et

que quelques naturalistes vous ont injustement enlevés ; vous serez contente, j'espère, de la part que vous y donne votre affectionné concitoyen (*).

Lisez, et apprenez les secrets de la nature; c'est vous que je fais dépositaire de celui qui doit perpétuer le bonheur des humains :

LE MOYEN DE PROCRÉER DES FILLES.

(*) MILLOT, (Jacques-André) ci-devant Membre des Collège et Académie de Chirurgie de Paris, Correspondant de la ci-devant Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon; Accoucheur des ci-devant P.esses du Sang, etc. *rue du Four-Saint-Honoré,* N.° 455.

L'ART

DE PROCRÉER

LE SEXE QUE L'ON DESIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

La fécondation (1) *de la plupart des animaux, est couverte d'un voile impénétrable à l'œil humain; mais celle de quelques-uns et la*

(1) Les naturalistes ont presque toujours confondu la fécondation avec la génération ; ce sont

génération de presque tous, nous sont si connues, que j'espère que l'homme, par son jugement, pourra, à l'aide des faits qui lui sont connus, tirer des inductions vraies sur ce qui lui reste à connaître du mystère de la fécondation humaine.

---

cependant deux actes biens différens, et qui, s'ils se suivent de près chez les vivipares, s'opèrent à des termes quelquefois bien éloignés chez certains ovipares. Pour l'une de ces opérations, *la fécondation*, le concours du mâle est d'absolue nécessité, tandis que l'on se passe bien de lui pour la génération, ou développement de l'animal.

RECHERCHES

SUR

LA GÉNÉRATION.

CHAPITRE PREMIER.

Des Séministes.

Le premier de tous les systêmes sur la génération, fut celui des Séministes, ainsi nommés, parce qu'ils croyaient au mélange *dans l'uterus* (1), des liqueurs séminales de l'homme et de la femme, qui, selon eux, étaient préparées dans les testicules de l'un et de l'autre sexe ; car ils ont pris pour

(1) *Uterus* et matrice sont la même chose.

testicules des femmes, les corps que nous reconnaissons aujourd'hui pour leurs ovaires.

Ils crurent long-temps que la petite créature qui vient au monde neuf mois après les embrassemens des deux époux, était formée simplement du mélange de ces deux liqueurs, dont celle de l'homme fut regardée comme vivifiante ou *prolifique*, tandis que celle de la femme servait de nourriture à l'embryon.

Ils ne s'inquiétèrent pas de savoir d'où provenaient l'eau dans laquelle nage cette créature, et les membranes qui contiennent cette eau et l'enfant, non plus que le gâteau ou *placenta*, qui est l'intermédiaire par lequel l'enfant reçoit de sa mère les sucs nour-

riciers nécessaires à son développement et accroissement.

Pendant une longue suite d'années, ou, pour bien dire, pendant plus de seize siècles, ce système satisfit les philosophes et les physiologistes.

CHAPITRE II.

Des Ovistes.

Dans le temps où la physique et la physiologie sortirent de leur premier chaos, par des expériences de tous genres, des anatomistes découvrirent, dans ce qu'on appelait les testicules des femelles, des vésicules remplies d'une liqueur semblable à du blanc d'œuf, qui en a l'odeur, les qualités et les propriétés (1); alors l'analogie fit regarder ces vésicules comme des œufs.

(1) Nicolas Sténon, médecin, né à Copenhague, qui a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes consignées dans un ouvrage

Dans la femme, ces œufs se trouvent dans la substance celluleuse de l'ovaire, dans laquelle ils *sont châtonnés et retenus dans un calice recouvert par une membrane particulière à chaque calice, qui fait le couvercle ou capsule de ce calice.*

C'est de cette découverte que sont

---

imprimé à Leyde en 1680, et qui a pour titre, *Observationes anatomicae*, etc. est l'auteur de cette découverte confirmée par les recherches de MALPIGHI (1), de GRAAF (2) et VALISNIERI (3).

(1) Michel MALPIGHI, médecin, physicien et naturaliste, né à Crevalcuore, dans le voisinage de Bologne, s'est distingué par ses observations sur la génération des volailles.

(2) REIGNIER DE GRAAF, médecin, né à Schoonaven en Hollande, l'an 1641, s'est illustré par ses découvertes anatomiques.

(3) Antoine VALISNIERI, médecin, né en 1661, au château de Trisilico, près Reggio, s'appliqua spécialement à la recherche des mystères de la génération.

nées les différentes hypothèses sur les œufs, auxquels on ne crut pas d'abord, parce qu'il n'était pas possible d'assigner la route par laquelle ils devaient se rendre dans l'*uterus*, au dehors duquel on les trouva ; par conséquent le système du mélange des liqueurs dans l'*uterus*, prévalut encore malgré cette nouvelle découverte.

Mais sitôt que FALLOPE (1) eut publié la connaissance anatomique des deux conduits qui communiquent de l'*uterus* aux ovaires, et auxquels on a, par reconnaissance, donné son nom, en les appelant *trompes de*

(1) Gabriel FALLOPE, médecin et philosophe, né à Modène, parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans les sciences ; il était profondément versé dans l'anatomie.

Fallope, le système des ovaires prédomina, et tous les physiologistes, philosophes et naturalistes, l'adoptèrent. Ses sectateurs furent nommés *Ovistes*.

Les *Ovistes* se divisèrent par quatre hypothèses, ce qui fait que Michel Procope Couteau (1) en a fait quatre classes qu'il a désignées et définies comme on le verra ci-après, mais pour l'intelligence desquelles il faut auparavant décrire le troisième système de génération.

---

(1) Auteur de l'*Art de faire des Garçons*.

CHAPITRE III.

Des Animalistes.

QUELQUE temps après que le systême des œufs eut fait oublier celui du mélange des liqueurs dans l'*uterus*, deux physiciens hollandais, LEWENHOECK (1) et HARSOEKER (2), vinrent en 1669,

(1) Antoine LEWENHOECK, né à Delft, en 1632, excellait à faire des verres pour les microscopes ; il fut un grand observateur microscopique.

(2) Nicolas HARSOEKER, né en 1632, s'appliqua aux belles-lettres, mais particulièrement à la physique : il se fixa à Amsterdam de préférence à Moscow, où le *czar Pierre* l'avait appelé. Pour reconnaître cette préférence, la ville d'Amsterdam fit construire aux dépens du public, un observatoire où il entreprit la composition d'un miroir ardent, composé de pièces de rapports, pareil à celui dont on prétend qu'Archimède se servit.

troubler les Ovistes dans leur croyance, et renverser leur système par la découverte d'animaux vivans dans la liqueur séminale des mâles de toute espèce ; encore une fois l'analogie fit croire qu'il en était ainsi de l'homme, ce qui fut effectivement prouvé. Leurs sectaires furent nommés *Animalistes*.

Le système des animaux spermatiques eut son cours, et chacun voulut voir la nombreuse progéniture dont il était père, chaque fois qu'il se livrait au plaisir de l'amour. Les physiciens et les physiologistes passaient les jours à observer ce que devenaient ces petits vers.

Mais un savant naturaliste, physicien et observateur microscopique de Berlin, M. Lieubercuhn, après avoir

bien observé, et peut-être aussi parce qu'il était moins enthousiaste, parvint le premier à reconnaître la vérité ; il nia l'existence de ces êtres, et les recherches et observations des autres observateurs microscopiques, leur apprirent effectivement que ces prétendus animaux n'étaient autre chose que des parties de matière vive, animée, le résultat et la surabondance de la nourriture. Enfin on en trouva dans toutes les parties femelles comme mâles ; car ces molécules abondent dans l'humeur de l'*uterus* que la femme émet par le coït, ou lorsqu'on la provoque au plaisir, de toute autre manière.

C'est d'après ces différentes expériences, que tous les observateurs

microscopiques de l'Europe furent d'accord sur ces animalcules, et qu'ils reconnurent qu'ils n'étaient pas des êtres organisés, mais des parties organiques ; ils perdirent alors leur nom d'animalcules, qui fut converti en celui de *molécules organiques*. Après toutes les recherches possibles, les physiologistes, anatomistes, physiciens et naturalistes, revinrent au système des œufs auxquels on attribua, avec raison, presque tous les principes de génération.

CHAPITRE IV.

Division et définition des Ovistes.

Le système des œufs a fait naître, comme je l'ai dit plus haut, quatre classes d'Ovistes que Michel Procope distingue par les dénominations d'*Infinit-ovistes*, *Un-ovistes*, *Anim-ovistes et Sémin-ovistes*.

« Les *Infinit-ovistes* prétendent que » le mâle ne contribue à la génération, » qu'en ce que la portion la plus sub- » tile de sa semence va porter le » mouvement à un fœtus tout formé » dans l'œuf, depuis le commence- » ment du monde, quoique sans vie, » et unique, s'il est mâle; mais qui,

» s'il est femelle, contient de mère
» en mère tous ses descendans emboî-
» tés les uns dans les autres. C'est le
» système de SWAMMERDAM (1) et de
» presque tous ceux à qui on a donné
» le nom d'*Ovistes*.

» Les *Un-ovistes* ne diffèrent des
» *Infinit-ovistes*, qu'en ce qu'ils veu-
» lent que chaque œuf soit un petit
» hermitage habité par un solitaire
» inanimé, soit mâle ou femelle, et
» formé peu après la naissance de

---

(1) Jean SWAMMERDAM, né à Amsterdam en 1637, jouissait à vingt-quatre ans d'une réputation de grand anatomiste ; nous lui devons l'origine des injections de matières fondues, pour qu'en se refroidissant, elles rendent les vaisseaux plus sensibles et plus faciles à suivre dans leurs ramifications ultérieures. Il mourut en 1680.

celle qui le porte. DIONIS (1) est de » cette opinion, et l'auteur de l'anti-Vénus-physique semble en être aussi.

» Les *Anim-ovistes* sont des ani- » malistes réformés, qui, forcés par » leur conscience de reconnaître des » œufs, regardent les ovaires comme » des hôtelleries dont chaque œuf est » un appartement où vient, en passant » du néant à l'être, loger un animal » spermatique, sans aucune suite, s'il » est femelle; mais traînant après lui » de père en fils, s'il est mâle, toute

(1) Pierre DIONIS, né à Paris, fut conseillér d'Etat, et premier chirurgien de madame la Dauphine et des enfans de Louis XIV, qui le fit démonstrateur des dissections anatomiques et des opérations chirurgicales au jardin royal des Plantes.

» sa postérité. LEWENHOECK est l'au-
» teur de cette réforme.

» Je m'étonne, dit notre docteur
» PROCOPE, que quelqu'un des
» Anim-ovistes n'ait, à l'exemple
» des Un-ovistes, poussé la réforme
» plus loin, en ne donnant pas plus de
» suite aux vers mâles qu'aux vers
» femelles, en les faisant tous, sans
» distinction de sexe, entrer dans la
» carrière du monde en petits her-
» mites.

» Enfin les *Sémin-ovistes* sont ceux
» qui penseront que l'embryon est
» produit par le mélange des deux
» semences, fait non pas dans l'*ute-*
» *rus*, mais dans l'*œuf*; notre doc-
» teur se croit seul de ce sentiment,

» et il espère en entraîner bien d'au-
» tres. »

L'espoir de ce docteur s'est effectué; c'est le seul mode de génération que l'on puisse raisonnablement admettre maintenant; toutes les recherches anatomiques sont en faveur de ce système. Si les naturalistes se fussent toujours aidés de l'anatomie, il y a long-temps, je crois, que l'on serait parfaitement d'accord sur ce point.

CHAPITRE V.

Du Système par attraction.

APRÈS tous les systèmes dont nous venons de parler, est arrivé celui du plus grand naturaliste de la France, M. de BUFFON.

Il nous reporte au mélange des deux liqueurs séminales dans la matrice, ou *uterus*, quoiqu'aucun anatomiste n'ait pu jusqu'à présent découvrir ni chez la femme, ni chez les femelles, les canaux par lesquels celles-ci pourraient être transmises au lieu de leur destination : il ne s'est pas plus inquiété que les autres naturalistes, ni *du placenta*, ni *des membranes*, ni *de l'eau*.

Selon lui, tous les corps vivans et végétans sont composés de parties organiques ; conséquemment toutes les matières dont l'homme et les animaux composent leur nourriture, fournissent les molécules organiques dont ils ont besoin pour leur accroissement. Ces molécules, après un certain développement de l'animal, deviennent

plus abondantes qu'il ne faut pour le reste de son accroissement; le superflu en est distrait par les organes de la génération qui les déposent chez l'homme, comme chez les mâles, dans leurs vésicules séminaires; et chez les femmes, comme chez les femelles, dans leurs ovaires. Ce superflu s'y accumule, et donne aux femelles, comme aux mâles, le desir et la faculté de se reproduire; en un mot, ce superflu, cette accumulation de matière organique, décide ce que nous appelons le temps, l'âge de la puberté.

Cet auteur célèbre prétend que ces molécules sont, en miniature, l'expression, la représentation de chaque partie de l'animal, destinées à en pro-

duire un tout semblable à celui qui, dans la copulation, en fournira le plus abondamment. Il dit que ces molécules sont renvoyées de toutes les parties du corps de l'animal, toutes moulées ; de manière que celles qui viennent de la tête ne peuvent être employées qu'à la formation d'une tête, et ainsi des autres parties, et qu'elles ne peuvent perdre le mouvement qu'elles ont acquis par le mélange, qu'en trouvant la place qui leur convient; ce qui nécessite, de la part de chacune d'elles, la vertu d'attirer celles qui leur sont analogues, et en même temps la vertu de ne pouvoir se fixer qu'à la place de la partie dont elles sont émanées.

Voilà en substance le système de

M. de Buffon, qui, quoique très-ingénieux et très-séduisant, n'a pu se soutenir devant les anatomistes; non-seulement parce qu'il détruit l'origine des membranes et des eaux qui contiennent toujours l'embryon, et qu'il n'assigne pas plus que les autres naturalistes, *l'origine et la formation du placenta;* et aussi par l'impossibilité d'avoir des jumeaux parfaits par un système de génération de ce genre; mais encore parce qu'il ne nous apprend pas ce que deviennent les molécules organiques superflues du sexe qui n'est pas procréé : car on ne peut pas dire qu'elles servent à la création de l'autre sexe, si ces molécules sont la représentation de chaque partie dont elles sont émanées.

Il ne nous dit pas non plus d'où viennent les molécules des parties qui n'existent plus, ni chez l'un, ni chez l'autre des deux individus, comme *le trou botal*, *le canal pulmonaire*, *le cordon ombilical*, etc. Enfin, il a été reconnu que les molécules organiques avaient toutes la même configuration et nulle organisation ; que conséquemment elles ne pouvaient former un être animé et organisé comme l'homme, et qu'elles ne sont qu'une surabondance de matière nutritive, provenant de toutes les parties de l'animal indistinctement ; que la nature les emploie à développer l'animal, à l'accroître, et à réparer la déperdition continuelle qui s'opère chez lui.

CHAPITRE VI.

Raisons pour lesquelles les Anatomistes ne peuvent plus abandonner le systême des œufs.

Les anatomistes ont persisté dans le systême des œufs fécondés dans les ovaires, et apportés par les trompes de Fallope, dans l'*uterus*, pour y recevoir leur développement, parce que de cinq grandes difficultés que présentait le mystère de la génération, trois sont anatomiquement anéanties par ce systême. On trouve les membranes et les eaux formées chez la femme, avec une partie des élémens de l'embryon, enfermés dans l'œuf

contenu dans l'ovaire. Toutes les observations des anatomistes qui s'en sont occupés, confirment maintenant ces faits, ainsi qu'une partie de celles des naturalistes et physiciens. Voyons ce que disent les uns et les autres.

« Physiquement parlant, la géné-
» ration est le changement d'un corps
» en un autre, qui ne conserve aucun
» reste de son précédent ; car la géné-
» ration ne suppose pas une produc-
» tion de nouvelles parties, mais seu-
» lement une *modification nouvelle*
» de ces mêmes parties : c'est en cela
» que la génération diffère de ce que
» nous appelons création. »

Après cette définition, on a lieu de s'étonner qu'il se trouve encore des hommes qui font difficulté de croire

que l'animal vivipare soit, quelque temps avant sa vivification, contenu dans l'ovaire sous une forme fluide; cependant nous ne pouvons pas douter que les œufs des chenilles et des vers-à-soie, ne contiennent qu'un fluide avant la fécondation que le mâle n'opère qu'après la ponte de sa femelle.

Nous ne pouvons pas révoquer en doute que le papillon est contenu dans la chrysalide, sous la forme d'un fluide transparent; car chaque jour après les premiers, on apperçoit à l'œil nud des changemens qui nous en démontrent successivement toutes les parties. Il y a plus, une légère application d'esprit-de-vin donne de la consistance à ce fluide, et nous fait voir plus promptement l'animal; mais

sans troubler la nature, voyons-la exécuter la définition que le physicien donne de la génération.

« La génération ne suppose pas une » production de nouvelles parties; elle » n'est qu'une modification nouvelle » des parties déja existantes. »

Effectivement, que voyons-nous dans la chrysalide au premier moment? Un fluide transparent qui, après quelques jours, devient opaque; qui, quelques jours plus tard, nous présente la robe de l'animal, garnie de ses membres; en un mot, toutes parties qui ont cessé d'être fluides, composant un animal vivant et si bien organisé, qu'il produira d'autres animaux qui, à leur tour, en produiront bien d'autres.

L'œuf des volatiles nous présente-t-il autre chose avant l'incubation, que deux liqueurs d'une espèce bien différente? puisque l'une, le jaune, n'est autre chose que l'*abdomen* de l'animal, ou ses viscères, et l'autre sa nourriture; et cependant, sans y rien ajouter, sans y rien changer, patientez quelques jours, vous verrez un grand changement dans ces fluides; il en sortira un animal encore bien autrement organisé, avec des parties bien plus solides que dans le précédent, et qui ne nous laisse, de tout ce que nous avons vu, que ses premières enveloppes, comme le papillon nous a laissé celle de la chrysalide.

Cet œuf, cette chrysalide, contenaient donc, dans les fluides, les ani-

maux que nous avons vus s'organiser; le seul point de la difficulté est de croire que des parties dures comme les os, aient été originairement fluides; il faut cependant croire ce que l'on voit, sur-tout quand la nature le démontre dans tous les genres.

Les coquillages et la robe des crustacées ont été mous; il y a peu de gens qui n'aient trouvé des œufs de colimaçons : leur enveloppe est molle comme une colle faite avec de l'amidon; cette enveloppe fournit cependant la coquille de l'animal; et toutes les fois qu'il la renouvelle, c'est par un mucus qu'il tire de lui-même.

La composition des pierres et des marbres a été molle et même fluide.

Le chimiste, avec des fluides, ne forme-t-il pas des solides? Tout dans la nature a été formé par des fluides : les animaux étant une production de la nature, comme les végétaux, tirent aussi leur origine d'un fluide.

Qu'y a-t-il donc, après cela, de répugnant à croire que les élémens de l'embryon humain, sont, comme ceux des autres vivipares, renfermés dans l'œuf contenu dans l'ovaire, sous une forme fluide, et que c'est là où se sont rassemblés ces élémens, depuis le commencement de la nubilité de la femme; que ces élémens sont la *majorité* de ceux qui doivent composer la créature humaine, car la mère fournit plus que le père dans la génération.

Rien n'est plus vrai que cette opinion : d'abord, il est bien constant que l'animal naît de la femelle ; les femelles préparent et portent les rudimens des animaux, comme nous voyons les plantes femelles préparer et porter les graines.

Les historiens nous assurent que les Perses qui étaient jadis une nation très-laide, sont devenus beaux depuis leurs fréquens mariages avec de belles Géorgiennes ; donc que la femme contribue plus que l'homme dans la formation de l'embryon : il est certain aussi que beaucoup de femelles produisent sans mâle. L'œuf du papillon, celui des poissons ovipares et autres animaux, ne sont rendus féconds qu'après la ponte ; les élémens de l'animal y étaient cepen-

dant, puisque le ver, la chenille, le poisson, s'y trouvent l'instant après que les mâles ont arrosé ces œufs de leur liqueur; tandis que l'instant avant il n'y avait dans ces œufs qu'un fluide. La femelle a donc dans ces espèces, comme dans beaucoup d'autres, fourni plus que le mâle; car presque tout ce qui devait composer l'animal, était dans l'œuf avant que le mâle ne l'eût fécondé.

La chose la plus surprenante dans ce mystère; est la vertu pénétrante de la liqueur mâle qui agit à l'air libre, et sur l'eau à travers une coque, une enveloppe qui ne laisse pas que d'avoir une certaine consistance, mais qui, vraisemblablement, est criblée.

D'après cela, pouvons-nous refuser d'admettre

d'admettre pour génération le développement de l'animal après sa fécondation? car cet animal que nous ne voyons pas de prim-abord, et qui nous paraît imparfait quand nous commençons à l'appercevoir, ne nous semble tel que par la trop grande transparence des fluides dont il est composé; et il ne parvient à nous paraître parfait, que par un progrès sensible de consistance, quoique lent; et de progrès en progrès, il devient ce que nous le voyons à sa naissance.

Enfin l'ovaire fait partie de la femelle, et l'œuf fait partie de l'ovaire. Cet œuf est composé des membranes et de l'eau qui contiennent les élémens de l'embryon; conséquemment nous ne pouvons plus douter que la mère ne four-

nisse plus que le père dans la formation de la créature.

J'appelle ici à l'appui de mon opinion, l'observation de la nature humaine. La naissance des mulâtres nous prouve que la femme fournit constamment plus que l'homme, puisque, dans le produit de la copulation d'un blanc avec une négresse, il reste beaucoup plus de la couleur et des traits de la mère, l'enfant fût-il mâle, que le père n'en a fait perdre ; tandis que dans la copulation d'un nègre avec une blanche, l'enfant qui en provient est un peu moins noir que dans le résultat précédent, et les traits moins éloignés de ceux de la mère.

Haller (1) prétend aussi que le

(1) Albert Haller, célèbre médecin de Berne, sa

mulet (1), quoiqu'ayant des parties semblables à son père, tient plus de sa mère pour la beauté de son corps, la liberté du jarret, la force, la grandeur, le poil et la couleur; et que le bardot (2) ressemble aussi plus à sa mère par toutes

---

patrie, y mourut en 1777, dans un âge avancé; il avait commencé sa carrière par la poésie; il eut le courage de brûler ses productions poétiques, un an après s'être exposé au feu pour les sauver. Il s'appliqua à la médecine et à l'anatomie, y fit de si grands progrès, qu'il fut appelé à Gottingue pour y professer ces sciences; il y fut fait président de l'Académie; celle des Sciences de Paris l'aggrégea en 1755. Nous avons de lui différens bons traités, notamment celui de la génération.

(1) Le mulet est l'animal qui résulte de l'accouplement de l'âne avec la jument.

(2) Le bardot est le résultat de l'accouplement du cheval avec l'ânesse.

les qualités inverses du mulet; car il ne conserve aucune des beautés de son père.

Enfin, il est reconnu que dans chaque classe d'animaux et dans l'espèce humaine, les enfans ressemblent plus à leurs mères qu'à leurs pères.

CHAPITRE VII.

Preuves qui constatent l'existence des œufs.

Les observations de Malpighi, confirmées par les expériences de Graaf et de Valisnieri, ont décidé les anatomistes à regarder les œufs comme le sanctuaire de la génération, et les ont convaincus que les œufs contiennent les

élémens de l'embryon; j'ajoute, qui n'ont besoin, pour être vivifiés, que du mélange de ceux de la portion prolifique de la semence du mâle.

« MALPIGHI (1) dit que la liqueur » prolifique du mâle cause une grande » altération dans l'œuf; il a vu que le » point blanc qui tient au jaune de » l'œuf, est une bulle qui contient » l'ouvrage entier de la génération, et » que toutes les parties du fœtus y sont » ébauchées au moment où la poule a » eu communication avec le coq, et » qui se développent par l'incubation; » tandis que nous savons que l'œuf infécond se résout en une liqueur putréfiée et infecte, par cette même incubation.

(1) MALPIGHI, *pullus in ovo.*

Dans un Journal de Médecine de 1663, on lit une observation d'un œuf trouvé encore attaché à son ovaire, qui, n'ayant pu s'en détacher après la fécondation, y avait pris un accroissement tel, que l'on y voyait toutes les parties de l'embryon bien formées.

Les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1690, page 91, font mention d'une espèce de tête d'enfant trouvée dans le testicule droit d'une fille de dix-huit ans : il faut se souvenir que dans ce temps-là on appelait testicule de la femme, ce que nous appelons maintenant ses ovaires.

M. Littre (1), Mémoires de l'Aca-

(1) Alexis Littre, né à Cordes en Albigeois, en 1658, se fit une réputation célèbre par ses connais-

démie des Sciences, année 1707, dit « qu'il a vu des embryons bien » formés dans des œufs qui n'avaient pu » se détacher de l'ovaire. »

M. de Haller, dans ses notes sur les commentaires des institutions de Boerhaave, « dit qu'il a vu des œufs » adhérens à l'ovaire, qui contenaient » des portions de fœtus. »

J'ai soigné avec feu M. Ruffel, membre de la ci-devant Académie de Chirurgie de Paris, une femme qui mourut des suites de la ponction que nous lui fîmes à l'ovaire gauche, en raison d'une hydropisie survenue après s'être crue grosse : nous trouvâmes dans le sac de l'hydropisie encore adhérent

---

sances anatomiques; l'Académie des Sciences de Paris se l'associa en 1699.

à l'ovaire, et qui ne pouvait être autre chose que les membranes de l'œuf, un fœtus du sexe féminin, développé comme ils ont coutume de l'être à trois mois.

Il y a des exemples de conceptions extra-utérines, qui prouvent que les œufs fécondés n'ont pas été reçus par les trompes, pour être transmis ensuite à l'*uterus ;* mais qui démontrent que la fécondation s'est opérée dans l'ovaire.

On a trouvé plusieurs fois des enfans dans l'*abdomen ;* on ne peut douter que les œufs qui les contenaient, ne soient tombés de l'ovaire dans l'*abdomen*, par un accident qui a dérangé la trompe au moment où ces œufs se détachaient de l'ovaire, puisqu'on n'a rien trouvé de déchiré ni dans la trompe, ni

dans l'*uterus*. (Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1716, ainsi que les Ephémérides des curieux de la nature.)

En 1776, la *gastrotomie* (1) fut faite à l'Hôtel-Dieu, aujourd'hui grand Hospice d'Humanité, six semaines environ après que la femme qui en fut le sujet, eut ressenti les douleurs de l'enfantement. Voici ce qui est parvenu à ma connaissance.

Une femme grosse de neuf mois éprouva les douleurs de l'enfantement; après quarante et quelques heures, la sage-femme ne trouva aucun symptôme d'accouchement; peu après il survint

(1) Ouverture du ventre, ou *abdomen*, sans celle de la matrice, ou *uterus*.

une perte qui décida à appeler un accoucheur : on s'adressa à moi, j'étais malade ; j'envoyai à cette femme mon collègue M. ROJARE (1). Après dix ou douze heures, il vint me dire qu'il n'avait pu rencontrer l'orifice de l'*uterus*, qu'il ne savait pas quand cette femme accoucherait ; qu'elle avait rendu une masse pleine de vaisseaux sanguins, ressemblant à un *placenta ;* mais qu'il n'avait pas plus reconnu l'orifice de l'*uterus*, après, qu'avant la sortie de cette masse ; et que, s'il y avait trouvé une membrane adhérente, il regarderait cette masse comme un vrai *placenta ;* que la perte et les douleurs

(1) Membre des ci-devant Collège et Académie de Chirurgie de Paris.

avaient cessé peu après la sortie de cette masse vasculeuse ; que le ventre de cette femme restait encore aussi gros qu'auparavant ; que certainement elle était grosse ; qu'il avait distinctement senti remuer l'enfant, mais qu'il ne pouvait dire ni quand, ni comment elle accoucherait.

Lorsque je pus sortir, j'allai voir cette femme à qui je trouvai le teint plus livide que jaune ; elle était très-abattue.

Je reconnus à travers les tégumens, la présence d'un corps très-solide qu'elle ne sentait plus remuer ; et par tout ce qu'elle me dit, il y avait lieu de la croire grosse. Je cherchai l'orifice de l'*uterus*, que je ne pus rencontrer.

Je lui proposai d'extraire le corps qu'elle avait dans l'*abdomen* ; la perte

qu'elle avait éprouvée, la fièvre qui était continue, la tenaient dans un état de langueur qui lui fit craindre de ne pouvoir supporter cette opération. Elle me répondit que quand elle serait décidée, elle me ferait avertir.

Dans les visites subséquentes, je ne pus la décider; mais quelque temps après, j'appris qu'elle s'était fait transporter au grand Hospice d'Humanité, où on lui fit l'opération que je lui avais proposé, et au moyen de laquelle on retira de l'*abdomen* de cette femme, une quantité énorme de pus, et encore quelques os de son enfant, notamment les pariétaux que j'ai tenus. Cette femme a guéri, je l'ai vue depuis sa sortie de l'Hospice d'Humanité; et j'apprends

qu'elle vit encore aujourd'hui an 8 de la République Française, ou 1800.

D'après les douleurs, la perte et la cessation de l'un et de l'autre de ces accidens, après la sortie de la masse vasculaire, qui était le *placenta*, il est évident que ce corps était adhérent à quelque portion de l'*uterus*, qui a repris son calme après cette expulsion; car cette femme n'a plus ressenti de douleurs utérines : mais aussi il me paraît évident que le chorion s'est détaché du *placenta* sans se déchirer, puisque ni la sage-femme, ni mon collègue, n'ont fait mention d'écoulement d'eau. La conséquence est d'autant plus vraie, que le ventre de cette femme est resté tendu uniformément.

Nota. Cette femme avait eu des enfans qu'elle avait amenés à terme sans accidens, et dont elle était accouchée heureusement.

DEUXIÈME PARTIE.

AVANT-PROPOS.

L'AUTEUR de la nature n'emploie pas le même mode de fécondation pour tous les germes ; nous n'ignorons plus maintenant que pour avoir un animal, il faut, chez certains ovipares, que l'œuf déposé soit ensuite fécondé par la liqueur que le mâle répand dessus, comme chez les papillons, les poissons ovipares, et autres animaux ; que chez d'autres, au contraire, il faut que l'œuf soit fécondé avant ce dépôt ; c'est-à-dire, avant la ponte, comme chez les volailles

*et volatiles ; tandis que chez les vivipares, l'œuf encore contenu dans l'ovaire, doit y être fécondé, pour ensuite être transmis dans l'*uterus, *où il doit se développer. Il en est ainsi de l'espèce humaine, car la nature n'ayant pas fait une exception pour elle, la perpétue sur un modèle de génération presque commun à tous les êtres animés, du moins avec les quadrupèdes.*

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

Opinion la plus vraisemblable sur le mode de fécondation humaine.

Nous avons dit que les anciens pensaient que la femme a de la semence comme l'homme ; il était tout simple, d'après cela, qu'ils conclussent que la génération s'opérait par le mélange de l'une et de l'autre de ces liqueurs ; ils se sont seulement trompés sur le lieu ou s'opère ce mélange, et sur le mode.

Empédocle (1) est le premier qui

(1) Empédocle, d'Agrigente en Sicile, philosophe, poëte, historien et médecin, est né vers le commencement de la 73.e olimpiade, répondant à l'an du monde 3516, 488 ans avant notre ère. Il s'était familiarisé

ait dit « que les parties du fœtus étaient » séparées dans la semence de l'un et de » l'autre sexe; et qu'en se rapprochant, » elles s'unissaient et formaient le » fœtus. » Cela me paraît bien démontré aujourd'hui ; car s'il n'y avait rien dans l'œuf, l'homme ne procurerait rien. Ils ont dit que la semence de l'homme et de la femme contiennent des esprits, et qu'il se fait un mélange de ces esprits ; ils ont dit une grande vérité : ils avaient donc trouvé le principe de la créature ? Nous ne découvrons aujourd'hui que le mode et le lieu où se passe le grand mystère de la génération.

---

avec toutes les sciences. Il donna dans la Sicile les premiers préceptes de la rhétorique, et se servit utilement du talent de bien dire, pour réformer les mœurs des Agrigentins.

La semence dans l'homme est composée de trois différentes liqueurs qui, dans le coït, sont transmises ensemble au lieu commun de leur destination, l'*uterus*.

Les testicules en fournissent deux d'une nature bien différente l'une de l'autre ; la prostate fournit la troisième.

Les vésicules séminaires n'en fournissent pas, elles sont purement et simplement les réservoirs de celles fournies par les testicules, qui, comme je viens de le dire, les fournissent d'une nature bien différente ; car, l'une est une lymphe extraite des vaisseaux sanguins, et l'autre est une émanation du fluide nerveux. Cette dernière est volatile et spiritueuse ; c'est un fluide de la nature de l'éther : ces deux liqueurs

sont, à leur sortie des vésicules séminaires, enveloppées par l'humeur muqueuse des prostates.

De ces trois liqueurs, deux tombent sous les sens, et ont été soumises aux microscopes; on y a reconnu en définitif une prodigieuse quantité de molécules organiques qui nagent dans un fluide.

La troisième est si volatile, qu'elle s'échappe facilement, et ne peut être soumise à aucun examen; on l'a nommée *aura seminalis*, esprit séminal; c'est elle qui féconde la femme, même malgré la volonté de l'homme; car pendant qu'il hésite, qu'il fait des efforts pour ne pas émettre sa liqueur séminale, quelquefois l'*aura* s'échappe seul, va pénétrer l'œuf, et la femme est fécon-

dée, quoique l'homme croie pouvoir fournir la preuve du contraire dans ce qui lui reste.

On a le droit de me demander, si cette liqueur est si volatile ; et si les choses se passent comme vous le dites, comment croire à son existence ?

Son existence nous est prouvée par celle de la matière subtile de NEWTON (1), de DESCARTE (2); par celle du phlogis-

---

(1) Isaac NEWTON, né en 1642, à Wolstrop, dans la province de Lincoln, grand géomètre et physicien, perfectionna les télescopes, inventa celui qui montre les objets par réflexion. Tous les savans d'Angleterre le mirent, d'un avis unanime, à leur tête, et lui donnèrent la place de Président de la Société royale, en 1703, qu'il garda jusqu'à sa mort.

(2) René DESCARTE, né en 1596, en Touraine, fit ses premières études au collège de la Flèche, vint à Paris pour s'adonner à la philosophie, à la morale et

tique de M. Quéney (1), et par celle du feu élémentaire, ou fluide caustique

---

aux mathématiques. Ce philosophe fut toujours très-désintéressé, quoique pauvre : pendant son séjour en Hollande, il renvoya plusieurs fois de l'argent que des particuliers lui avaient envoyé, en disant que c'était au public à payer ce qu'il faisait pour le public. Ce philosophe, après ses voyages dans différens royaumes, se fixa enfin auprès de la reine Christine, à Stockholm, où il mourut en 1650, dans sa 54.e année. Son corps resta à Stockholm jusqu'en 1666 ; il fut enlevé alors par les soins de Dalibert, trésorier de France, pour être transporté à Paris, où il fut enterré en grande pompe le 24 juin 1667, dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont ; on plaça son buste dans la même église, avec l'inscription la plus honorable possible.

Louis XVI fit faire son buste en 1777, par Pajou.

(1) François Quéney, né au village d'Ecquevilly, en 1684, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne, jusqu'à l'âge de seize ans ; alors il étudia la chirurgie, et fit des progrès si rapides, qu'en très-peu d'années il parvint à la maîtrise en chirurgie, dans une

de M. Lecat (1), feu électrique, air vital, ou gaz oxigène; car sous ces différentes dénominations, les Savans de l'Europe reconnaissent que c'est le même principe qui existe dans tous les corps, dans la terre comme dans l'air,

---

petite ville. M. de la Peyronie, alors premier chirurgien du roi, l'appela à Paris pour être secrétaire de l'Académie de Chirurgie qu'il voulait établir. Quéney honora cette place autant que la place l'honora; il fut fait premier médecin du Roi, et membre de l'Académie des Sciences de Paris, et de la Société royale de Londres. Il mourut âgé de 80 ans.

(1) Claude-Nicolas Lecat, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, professeur et démonstrateur d'anatomie et de chirurgie, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, des Académies de Londres et de Madrid, etc. nous a laissé un précieux traité des sensations et passions, et un autre des sens, imprimés à Paris, *in*-8.° en 1767, qui, à lui seul, contient plus de découvertes que toutes les physiologies du siècle dernier.

et qu'il est le principe de tout développement.

Les philosophes les plus anciens, les *Mages*, ont regardé le feu comme un emblême de la Toute-puissance, qui meut et féconde la nature.

Boerhaave (1) regarde le feu élémentaire, comme le dieu de l'univers.

Platon (2) admet dans tous les animaux, un réseau de feu qui se

---

(1) Herman Boerhaave naquit en 1668, à Voorhout, près de Leyde, où il fut reçu médecin en 1693, dès l'age de 25 ans. Il réunit dans ses aphorismes la théorie de la médecine à la pratique; il a réduit cette science à des principes clairs et lumineux.

(2) Platon, philosophe, fils d'Ariston, naquit à Athènes, vers l'an 429 avant notre ère. Il fut d'abord appelé Aristocle, du nom de son aïeul; mais son maître l'appela Platon à cause de ses larges épaules. A l'âge de 20 ans il s'attacha uniquement à Socrate,

distribue à toutes leurs parties : de quelle nature est ce feu, si ce n'est celui de l'électricité : où résiderait-il? si ce n'est dans les plexus nerveux, ce qui donne tant d'effet au magnétisme sur le plexus diaphragmatique, ou plexus solaire.

---

après la mort duquel, PLATON se retira à Mégare, chez EUCLIDE. Il voyagea en Egypte, et ensuite dans cette partie de l'Italie que l'on appelait la grande Grèce, pour s'y former de plus en plus à la philosophie ; après quoi il se retira dans un faubourg d'Athènes, appelé l'Académie. C'est-là qu'il ouvrit son école et forma tant d'élèves à la philosophie: sa tempérance le conduisit à une heureuse vieillesse ; il mourut après une carrière de 81 ans, l'an 348 avant notre ère. On mit sur son tombeau l'inscription suivante : « Cette terre couvre le corps de PLATON ; le ciel contient son ame bienheureuse : homme, qui que tu sois, si tu es honnête, tu dois révérer ses vertus. »

ARISTOTE (1) a dit qu'il existe un feu impassible qui anime une matière vive et subtile, qui opère tout dans l'univers.

---

(1) ARISTOTE, surnommé le prince des philosophes, naquit à Stragire, ville de Macédoine, 384 ans avant notre ère; son père était médecin, et descendait, dit-on, d'ESCULAPE. L'oracle de DELPHE ayant ordonné à ARISTOTE d'aller à Athènes, il s'y rendit, entra dans l'école de PLATON, dont il fut l'ame et la gloire. Après la mort de PLATON, ARISTOTE se retira à Artane, petite ville de Mysie.

PHILIPPE, roi de Macédoine, père d'ALEXANDRE LE GRAND, écrivit à ARISTOTE pour lui confier son fils qui arrivait à sa quinzième année. Sa lettre mérite d'être connue; elle honore autant le souverain qui l'écrivit, que celui à qui elle fut adressée.

« Je vous apprends, disait ce roi au philosophe, que j'ai un fils; je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'ARISTOTE; j'espère que vous en ferez un successeur

C'est ce feu, cette matière vive et subtile, cet agent général qui revivifie le sang des animaux, lorsqu'il passe par leurs poumons; il contribue à la formation des esprits vitaux, ou fluide nerveux; il entretient le jeu de la machine animale, parce qu'il est sans cesse renouvellé par nos alimens; en un mot, il est le moteur, l'ame matérielle des hommes, comme il est le moteur et l'ame de l'univers. Il agit sur les premiers rudimens des animaux;

---

digne de moi, et un roi digne de la Macédoine. » Les espérances de PHILIPPE ne furent pas trompées.

Ce prince, véritablement grand et magnanime, écrivant un jour à ARISTOTE de s'appliquer à l'histoire des animaux, lui envoya de l'argent, des chasseurs et des pêcheurs pour cela. ARISTOTE mourut âgé de 63 ans, 322 ans avant notre ère.

c'est par lui que s'opère leur fécondation; c'est le véhicule de l'*aura seminalis*, s'il ne l'est pas lui-même; c'est lui qui est le premier et le dernier acteur de la fécondation, car il met en jeu toutes les facultés des animaux, ou, pour bien dire, c'est lui qui les leur donne. La génération comme la fécondation sont activées par lui; conséquemment c'est un stimulant de plus pour le cœur de l'animal.

Voyez ce fier étalon dont l'odorat découvre de loin les émanations de la jument; il hennit, ses naseaux se dilatent, ils ne sont déja plus assez grands pour admettre ce fluide qu'il attire à lui de tout son pouvoir; sa respiration devient précipitée; ses flancs battent; une espèce de fièvre chaude

lui survient ; tout annonce que l'érétisme s'est emparé de son système nerveux : un frémissement qui se manifeste sur toutes les parties de son corps, le prouve ; le feu qui brille et paraît jaillir de ses yeux, à l'aspect de la femelle qui va combler ses vœux ; tout annonce, tout décèle en lui la présence d'un être actif, de ce feu qui le domine, et auquel il ne peut résister.

Voyez de même cet animal faible et timide, l'oiseau ; à quel danger ne s'expose-t-il pas ? Lorsqu'une fois il est mu par cet agent, il est au-dessus de toute crainte ; il devient fort, courageux et entreprenant.

L'HOMME habitué à modérer, à retenir les effets de cet être, à maîtriser, pour ainsi dire, cet agent qui, cepen-

dant, le dirige et le gouverne trop souvent, ne laisse pas que de manifester involontairement la présence de ce feu. Près l'objet de ses desirs, l'homme le plus retenu, le plus paisible, éprouve une agitation, un tremblement dans tous ses nerfs, une augmentation d'activité dans son systême vasculaire; en contact avec cet objet, le trouble s'empare de ses sens, sa raison s'égare, s'anéantit un moment; et le voilà, comme tous les autres animaux, subjugué par la force de cette puissance, et soumis à ses loix.

L'existence de ce fluide nous est encore prouvée par les effets de son émission, qui est toujours accompagnée de froid, de faiblesse, quelquefois d'engourdissement et d'inertie générale,

qui porte l'homme au sommeil. Si une portion de la liqueur émise pendant le coït, n'émanait pas du fluide nerveux, n'était pas une partie éthérée, l'homme n'éprouverait pas le froid et la faiblesse qui succèdent presque toujours à son émission, et que la femme ne ressent jamais, parce qu'elle ne donne pas de cette liqueur prolifique.

La preuve de cette assertion se tire de l'état où est la femme après le coït; les grâces et l'enjouement restent peints sur sa physionomie; le feu de la volupté brille encore dans ses yeux; elle n'en est que plus belle : la gaîté et l'activité qu'elle conserve, lui viennent de la portion de ce feu qu'elle a reçu en plus pendant l'action. Si l'homme la quitte sitôt après cet acte, l'équilibre ne peut

plus se rétablir entre eux ; elle reste gaie, et souvent l'homme devient triste et rêveur en proportion de la quantité de ce feu qu'il vient de perdre, ou il s'endort. Si, au contraire, ils restent ensemble, l'équilibre se rétablit, et la portion que lui restitue la femme, réveille quelquefois les desirs de l'homme.

Je ne suis pas le seul qui ait fait cette remarque ; car Jean-Bénédicte SINIBALDI, professeur de médecine-pratique à Rome, en 1642, en a fait le sujet du XII.e chap. de son X.e livre sur la génération de l'homme. Le XIII.e est employé à discuter lequel de l'homme ou de la femme, devient le plus triste après l'acte voluptueux : il dit « qu'il » n'ose prononcer que la femme soit en» tièrement triste. » Au reste, il traite ce

ce sujet presque autant au moral qu'au physique; car il se sert du verbe *pœnitere*, qui signifie se repentir, comme on peut en juger par la phrase ci-après: » *Cùm interrogaretur aliquando mu-* » *lier quædam, num post venerem* » *pœniteret, ac tristaretur; continuò* » *respondit, pœnitet et contristor* » *ignavia hominis, quod centies ne-* » *queat agere, et libidini pleniùs* » *satisfacere;* » ce qui signifie en français (1):

Une certaine femme ayant été interrogée pour savoir si après l'acte véné-

(1) Voyez le traité de Jo. Benedictini SINIBALDI, archiatri et in Romano Archigymnasio medicinæ practicæ professoris, γενεάνθρωπειαε, sive de hominis generatione δεκατεύχον, *in-folio*. Romæ, ex typographiâ Francisci Caballi. M. DC. XLII.

rien, elle se repentait et n'était pas triste, elle répondit aussitôt : « La faiblesse de l'homme me donne du regret, et je suis attristée de voir qu'il ne peut pas opérer cent fois, et satisfaire plus pleinement mon desir, ma passion. »

Mon opinion est encore fondée sur la petite portion de nerfs que les ovaires reçoivent en comparaison des testicules ; puisque des anatomistes disent qu'il faut une loupe pour bien voir les dernières divisions des artères et des nerfs qui se distribuent dans les ovaires.

La portion de matière éthérée que cette petite quantité de nerfs fournit à la femme, est trop rare pour être prodiguée ; la nature l'accumule, la conserve et la retient dans l'œuf ; car rien

ne peut s'échapper de l'ovaire, que l'œuf après sa fécondation.

Je ne suis pas le seul qui accorde une liqueur spiritueuse à la femme, et je m'étonne que nos naturalistes ne lui accordent que les élémens physiques et matériels de l'embryon, tandis que GALIEN (1) a enseigné « qu'il se for-» mait chez la femme une liqueur spi-» ritueuse qui se reporte, dit-il, dans » le sang, et qui produit chez la femme » les mêmes effets que chez l'homme. »

---

(1) Claude GALIEN, médecin célèbre, naquit à Pergame, vers l'an 131 de notre ère. Il parcourut toutes les Ecoles de Médecine de Grèce et d'Egypte, pour se perfectionner; puis il se fixa à Rome, où il se fit tant d'admirateurs, que ses collègues poussèrent la jalousie jusqu'à l'accuser de magie.

Je ne crois pas que la portion spiritueuse parvenue à l'œuf, retourne dans le sang de la femme; mais je crois que la surabondance de cette liqueur, lorsque les œufs sont pleins, reste dans le sang, et y produit l'effet que dit GALIEN, comme chez l'homme, lorsque les vésicules séminaires sont pleines.

Mais une plus grande preuve encore de l'émission de cette matière subtile par l'homme, et qui a été amplement discutée dans les Ecoles de Médecine, est l'apathie, ou l'espèce d'imbécillité où tombent les hommes qui se livrent trop fréquemment à l'acte vénérien ou à la masturbation; ce que n'occasionne pas une perte aussi modique de tout autre fluide.

HIPPOCRATE (1) croyait que la semence venait de toutes les parties du corps, mais plus particulièrement de la tête, d'où il l'a fait descendre par la moëlle épinière dans les reins; ce qui prouve bien qu'il la faisait passer par les nerfs, s'il ne la regardait pas comme le fluide nerveux.

HALLER dit : « Un seul acte vénérien » affaiblit davantage qu'un écoulement

---

(1) HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité, né dans l'île de Cos, 460 ans avant notre ère, vécut 109 ans, et mourut à Larissa dans la Thessalie, sain de corps et d'esprit; il eut souvent recours à son art pour sa conservation. Il est le premier qui observa l'écartement des os du bassin, pendant l'accouchement, et dont il parle clairement dans son livre *de naturâ pueri*. Il dit que cet écartement a lieu au moins dans le premier accouchement.

» spontané de semence qui a duré » quinze jours. » Cette opinion de HALLER prouve mon dire, parce que, par l'événement d'un écoulement spontané, l'homme ne perd que des molécules nutritives qui sont réparées d'un moment à l'autre, s'il conserve un bon appétit et la faculté de bien digérer; tandis que par l'acte vénérien il perd, avec ses molécules nutritives, une portion de ce feu précieux qui l'anime. C'est encore cette raison qui rend la masturbation plus dangereuse que l'acte vénérien.

La castration nous prouve que la liqueur fournie par les prostates, n'est pas prolifique, puisque l'homme qui a subi cette opération, fournit cette humeur muqueuse, et qu'un homme peut en émettre souvent par des érec-

tions non-satisfaites, sans éprouver les événemens que la perte de l'autre liqueur lui fait subir.

La véritable humeur prolifique émane donc des nerfs; si cela n'était pas ainsi, à quoi serviraient ceux qui accompagnent les vaisseaux des testicules dans tous leurs replis, et qui forment avec eux presque toute la substance de ces organes? D'après ces connaissances, il est évident que c'est de la réunion de ces trois liqueurs, que résulte celle que nous appelons séminale, et dont une des trois opère la fécondation, tandis que les deux autres vont remplir un autre vœu de la nature.

Mais de quelle manière cette fécondation peut-elle s'opérer, si ce n'est par la portion de cette liqueur reconnue

très-volatile, et nommée *aura seminalis*, qui s'élève à la faveur de la trompe de FALLOPE, jusqu'à l'ovaire, pénètre les enveloppes de l'œuf (1), mêle ses atômes à ceux qu'elle y trouve, les assemble, les anime; en un mot, les vivifie et leur donne la configuration qui en résulte, pendant que les deux autres restent dans l'*uterus* pour y arrêter cet œuf, et empêcher le *chorion* de s'y attacher entièrement?

C'était une erreur que de croire que ces élémens eussent déja de la consistance et une configuration; ils étaient

(1) Auxquelles on a donné le nom de *chorion* et d'*amnios*, qui sont unies par un tissu cellulaire auquel il a plu à quelques anatomistes de donner le nom de membrane moyenne ou intermédiaire, mais qui, cependant, n'est qu'un tissu cellulaire.

encore fluides, comme ceux qui viennent de leur arriver par la fécondation, et ils ne prennent de configuration qu'à ce moment.

Le mélange qui se fait alors dans l'œuf, donne aux atômes disséminés dans la liqueur de l'œuf, et dans celle que l'homme y apporte, la vertu de s'assembler, de former dans ce fluide un aggrégat, un corps qui s'organise sur-le-champ ; et le fluide qui en est séparé sert à tenir distendues les membranes de l'œuf, pour y faciliter à l'embryon son développement, sans lequel fluide ce développement ne pourrait avoir lieu.

Le gonflement que les atômes de l'*aura seminalis* occasionnent dans l'œuf, brise la capsule qui le retenait

dans l'ovaire ; les nerfs et les vaisseaux se rompent aussi ; l'œuf est détaché de son calice, comme par une commotion électrique ; il est reçu dans le pavillon de la trompe, qui, par l'érétisme que le coït lui a imprimé, l'a forcée à se roidir et à s'adapter à l'ovaire ; l'érétisme de cette trompe cesse, et l'œuf est conduit par le mouvement d'abaissement de cette trompe, dans l'*uterus*, où il est arrêté et aggluliné par le mucilage que l'homme vient d'y déposer. C'est-là qu'il commence à prendre développement, par la chaleur et la nourriture qu'il trouve dans l'*uterus*, comme le poulet en prend dans l'œuf, par la chaleur de l'incubation ; car, sans chaleur nécessaire au développement, la nourriture est inutile.

Si cela se passait autrement, je demande à nos naturalistes à quel usage doivent servir les trompes et les ovaires que l'anatomie démontre si bien aujourd'hui ? La nature n'a rien fait en vain ; et par une suite de ce principe, je dirai dans la troisième partie de cet ouvrage, à quoi elle emploie les deux autres parties de cette liqueur que l'homme verse dans l'*uterus*, pendant la copulation ; car, lui donner la vertu d'arrêter l'œuf lorsqu'il descend dans l'*uterus*, est la moindre de ses attributions ; mais la première sans laquelle les autres ne peuvent avoir lieu.

CHAPITRE II.

Preuves en faveur des œufs, par un auteur qui n'y croit pas, faute d'une légère connaissance en anatomie.

L'AUTEUR de l'article *génération*, dans l'Encyclopédie, édit. *in*-8.° de Lausane et Berne, année 1783, dit :

« Dans la femme qui n'a pas conçu, » l'ovaire est lisse ; il peut y avoir une » vésicule plus grosse et plus saillante : » l'analogie des quadrupèdes rend cette » vésicule probable : je n'ai jamais » manqué de l'appercevoir dans les bre- » bis ; mais cette vésicule est entière- » ment remplie de sa liqueur dans la

» femelle non-fécondée. Dans la même
» espèce d'animal qui a conçu, l'ovaire
» est bien changé, la vésicule est rom-
» pue, il y a une déchirure bien recon-
» naissable, la liqueur en est disparue ;
» on trouve un grumeau de sang dans
» sa cavité, et un velouté commence à
» en prendre la place. »

« Je n'ai donné à l'amour fécond,
» dit-il plus loin, que les suites démon-
» trées par l'expérience ; on lui en
» attribue une autre, c'est la sortie de
» l'œuf, domicile de l'animal, qu'on
» a vu quitter l'ovaire, être reçu par la
» trompe, et prendre le chemin de la
» matrice.

» On a cru, et c'était le système reçu
» à la fin du siècle dernier, que les
» quadrupèdes avaient, comme les

» oiseaux, un ovaire dont les œufs
» contenaient le nouvel animal ; que
» ces œufs se détachaient de l'ovaire ;
» et étaient apportés, par la trompe,
» dans la matrice. »

Le même, après avoir rapporté les preuves qui doivent faire adopter le système des œufs, et auxquels il ne croit pas, par la raison ci-après, dit :

« Je ne m'arrêterai pas à discuter des
» objections peu concluantes, ni des
» réponses superflues ; il me suffit
» d'avoir observé clairement que les
» vésicules attachées à l'ovaire des qua-
» drupèdes, ne sauraient s'en détacher
» sans se rompre ; et qu'étant rompues,
» elles ne sauraient renfermer dans leur
» intérieur l'animal naissant, ni le
» conduire dans la matrice. »

Cet auteur me permettra de lui observer qu'ici il a pris la *capsule* et le *calice* de l'ovaire, qui retenaient l'œuf dans l'ovaire, pour l'œuf même, ou vésicule, et que c'est de-là qu'est née son erreur. Ce qui se brise au moment de la fécondation, par le gonflement que les atômes de la liqueur prolifique du mâle, occasionnent dans l'œuf, n'est que la membrane qui retenait cet œuf dans son calice, et qui en est comme le couvercle. C'est la déchirure de cette membrane qu'il a très-bien remarquée, et qui est très-reconnaissable, comme il le dit ; c'est dans le calice qu'occupait cet œuf qui vient d'être fécondé, qu'il a trouvé un grumeau de sang, preuve de la rupture des vaisseaux qui se distribuaient à cet œuf, et des-

quels part un velouté, principe du corps jaune qui remplace chaque œuf qui a été fécondé. C'est dans le calice qu'était l'œuf avant sa fécondation, et lorsqu'il en est sorti entier pour entrer dans la trompe avec ses membranes, et non en se déchirant, en se crevant, comme cet auteur le croit (1).

---

(1) On pourrait me demander pourquoi la capsule qui retient l'œuf dans son calice, se déchire, tandis que les membranes de cet œuf dans lequel s'opère le gonflement, ne se déchire pas ?

Je réponds ce que l'observation nous démontre, que cette capsule n'est pas extensible, tandis que les membranes de l'œuf sont, par essence et par leur constitution, douées d'une faculté extensible surprenante ; puisque d'un point, comme nous trouvons l'œuf dans l'ovaire, elles s'accroissent pendant la gestation au degré où nous les trouvons au dernier terme de grossesse ; c'est-à-dire, un *milliard* de fois

D'après

D'après son dire, si la membrane de la vésicule se déchirait, se crevait, il aurait dû trouver dans la trompe, la liqueur que contenait cette vésicule, puisqu'il convient que la trompe se redresse et embrasse l'ovaire. Cependant il ne dit pas en avoir trouvé ; plusieurs anatomistes, au contraire, disent avoir trouvé des œufs dans les trompes ; d'autres y ont trouvé des embryons ; et aucun ne dit avoir trouvé la liqueur de l'œuf.

Si on prend la peine de réfléchir à ce que je viens de dire, on sera bientôt

---

plus étendues qu'à leur origine. Cette extension a lieu de nous étonner, mais elle n'en est pas moins réelle ; tandis qu'elle est refusée à la capsule qui retient l'œuf dans son calice, et qu'il faut nécessairement que cette capsule se déchire, pour livrer passage à l'œuf.

convaincu, malgré l'opinion de l'auteur, que ce ne peut être que la membrane qui retenait l'œuf dans son calice, ou pour bien dire, que c'est le couvercle de ce calice qui s'est rompu au moment de la fécondation, et que l'œuf s'en est échappé entier pour descendre par la trompe de FALLOPE dans l'*uterus*; puisque différens anatomistes ont trouvé des œufs dans les trompes, et qu'aucun n'y a trouvé de liqueur.

Par une suite de son erreur, cet auteur dit dans son résumé : « La trompe » se redresse, elle embrasse l'ovaire; » la vésicule la plus grosse et la plus » formée, s'ouvre, répand sa liqueur; » elle se remplit d'une chair fongueuse » qui ressemble assez à une glande. » L'expérience ne va pas plus loin;

» personne n'a encore vu, et peut-être » ne verra-t-on jamais ce qui sort de la » vésicule pour devenir un embryon. »

Cette erreur est d'autant plus fâcheuse, qu'elle se propagera long-temps, puisque l'ouvrage qui la contient est fait pour passer à plusieurs générations. Il est bien fâcheux que cet auteur ne se soit pas concerté avec un homme un peu versé dans ces sortes de recherches, qui lui eût démontré que son erreur tient à bien peu de chose, puisqu'elle ne consiste que dans le défaut de la connaissance de la capsule, ou couvercle du calice, qui retient l'œuf dans l'ovaire, et dont il a toujours retrouvé les vestiges sur les ovaires, qui ont fourni des œufs fécondés.

Cet auteur ne dit pas qu'il a trouvé

la liqueur de la vésicule dans la trompe; d'ailleurs, il est le seul qui croie à la rupture de cette vésicule, ce qui confirme qu'il est dans l'erreur; car si la vésicule se crevait comme il le croit, lui et quelques autres en auraient trouvé la liqueur dans la trompe, puisqu'il convient que son pavillon se redresse et embrasse l'ovaire.

« Il dit qu'on ne verra *peut-être* » jamais ce qui sort de la vésicule, » pour devenir un embryon. »

Je suis plus hardi que lui, car je n'admets pas de *peut-être*.

Je dis qu'on ne verra jamais ce qui sort de la vésicule au moment de la fécondation, pour devenir un embryon, car rien n'en sort; mais je dis aussi qu'on ne verra jamais la vésicule se

détacher de l'ovaire, et tomber dans la trompe ; la chose est physiquement impossible : on ne peut pas prendre ici la nature sur le fait ; mais nous devons en être certains par le résultat, puisqu'on trouve l'œuf dans la trompe peu après la fécondation, et qu'on n'y trouve pas de liqueur séparée. Il ne faut donc pas croire que la vésicule se crève ; car il n'y aurait plus d'œuf, puisque c'est elle qui est l'œuf.

Je suis d'autant plus surpris que cet auteur se soit trompé à ce point, qu'il cite les anatomistes qui ont trouvé des fœtus développés dans les trompes ; certainement ils n'y étaient pas sans leurs membranes et sans l'eau qui les distend ; car, sans ces objets, le développement du fœtus est impossible, puisque ce

sont eux qui constituent œuf, le domicile de l'embryon.

Je ne conçois pas que cet auteur ait pu affirmer que personne n'a vu ce qui sort de l'ovaire, pour devenir un embryon ; tandis qu'il dit ailleurs que l'on a vu des œufs détachés et comme suspendus à l'ovaire de la femme, que DOUGLAS (1), SANTORINI (2), et DUVERNEY (3), ont trouvé des

(1) Jacques DOUGLAS, anatomiste Anglais, excella dans la pratique des accouchemens, et professa cette science et la médecine, à Londres, au commencement du dix-septième siècle.

(2) Jean-Dominique SANTORINI, professeur en médecine, et démonstrateur d'anatomie à Venise, s'est distingué par ses recherches anatomiques, et particulièrement par celles concernant la génération.

(3) Guichard-Joseph DUVERNEY, né à Forès en 1648, membre de l'Académie de Chirurgie de Paris,

fœtus dans les trompes, et qu'ils les ont fait dessiner. Il faut nécessairement s'inscrire en faux contre ces anatomistes, ou prendre la conclusion naturelle à en tirer : *Que ce qui sort de l'ovaire* (*la vésicule*) *est l'œuf, composé de ses membranes distendues par un fluide, dans lequel flotte l'embryon déja configuré;* et que cet œuf est reçu par la trompe de FALLOPE, qui doit le transmettre à l'*uterus* pour y recevoir son

---

et professeur d'Anatomie au jardin royal des Plantes, était très-passionné pour son art. Ayant entrepris dans un âge déja avancé, une histoire naturelle des animaux, il passait des nuits dans le jardin, couché sur le ventre, et n'osant, pour ainsi dire, remuer, afin d'observer et de découvrir les allures et la conduite des colimaçons dans leurs amours, dont il voulait connaître la fécondation. Il mourut à Paris, en 1730.

développement et accroissement ; et que toutes les fois qu'on le trouve dans la trompe, c'est que la nature a été troublée dans son opération, et qu'elle n'a pu suivre sa marche : voilà la conclusion nécessairement vraie de tout ce qu'il a vu, et de ce que tous les observateurs ont vu avant lui.

J'admire la patience et la tranquillité de cet auteur, à qui échappe l'objet de sa recherche ; il cherche un œuf dans l'ovaire, il ne le trouve pas, mais il trouve la place vide ; il le croit crevé, et il ne cherche pas la liqueur qu'il contenait ; il fallait, ce me semble, ouvrir tant et tant de brebis à différens termes de fécondation, qu'à la fin il aurait trouvé son œuf ou la liqueur qu'il contenait, s'il s'était crevé ; et certainement ne

trouvant plus rien à l'ovaire que la place de la vésicule ou de l'œuf, s'il eût ouvert la trompe, puis l'*uterus*, il aurait immanquablement trouvé dans l'une ou l'autre de ces pièces, l'œuf qu'il cherchait à l'ovaire : au lieu de chercher par tout, il se contente de ne rien trouver à l'ovaire.

Cette tranquillité est d'autant plus surprenante, qu'il conclut, avec raison, de la crevasse de la vésicule qui est l'œuf, que cet œuf rompu, crevé, ne peut plus produire l'animal ; mais, comme selon lui-même, il en est toujours résulté un animal renfermé avec de l'eau dans des membranes, toutes les fois qu'il a reconnu les symptômes de la fécondation sur l'ovaire : Qu'est-ce donc qui l'a produit ? Il n'en sait plus rien,

et cependant il s'en tient là ! Encor
une fois, cette tranquillité donne lieu
notre étonnement.

Je ne vois pas pourquoi cet auteu
veut que la vésicule de l'ovaire, qu
n'est autre chose que l'œuf encore con
tenu dans le calice, recouvert d'un
membrane qui fait le couvercle de c
calice, répande sa liqueur ; tandis qu'i
voit les œufs des ovipares quitter l'*ovi-
ductus*, ou la grappe, qui est l'ovair
de ces animaux, descendre dans l
cloaque pour y recevoir l'enduit alkalin
dont la nature les enveloppe, afin d
les préserver des accidens auxquel
ils seraient exposés sans cette sage
précaution, notamment pendant l'in-
cubation.

Pourquoi veut-il que, par préférence,

les membranes des œufs humains et des quadrupèdes, se déchirent en quittant le calice de l'ovaire qui les contenait, et qu'ils répandent leur liqueur ; tandis qu'il voit les œufs de quelques animaux avec des enveloppes molles et purement membraneuses, déposés les uns dans le fumier ou dans des rochers, comme les serpens, et les autres dans le sable, comme ceux des tortues ?

Il n'y a pas plus de difficulté à croire que l'œuf humain est conduit entier dans l'*uterus*, que de croire que les animaux ci-dessus désignés, déposent les leurs sur des corps durs, et les y cachent, quoique ces œufs ne soient enveloppés que de membranes. Cette différente marche de la nature doit seulement nous faire admirer sa prévoyance

et sa sagesse ; elle nous prouve qu'elle prend plus de soin pour conduire à son but l'espèce humaine ; qu'une infinité d'autres animaux.

La déchirure que l'on ne manque jamais de trouver à la place de la vésicule, comme l'a très-bien observé cet auteur, est bien la sortie que la fécondation a ouverte à l'œuf entier contenant l'embryon, mais non pas comme il le croit, à la liqueur échappée de la vésicule (1).

« HALLER dit qu'il reste encore long-
» temps après l'accouchement, des
» vestiges de la cavité où résidait l'œuf ;
» il l'a cependant une fois trouvée sans

(1) Cet article, *Génération*, est bien mieux traité dans l'Encyclopédie *in-folio*, édit. de Paris.

» ouverture dès le troisième mois : la » fente était bouchée par une mem- » brane bleue très-fine, à travers la- » quelle on appercevait le corps jaune.

» ROEDÉRER (1) l'a aussi trouvé » bouchée chez une femme grosse.

» Dans une autre femme qu'on avait » puni de mort, il y avait encore à la » membrane de l'ovaire, un trou à-peu- » près rond ; il était creux, et au fond » on voyait le corps jaune.

---

(1) Jean-Georges ROEDÉRER, né à Strasbourg, en 1726, s'occupa spécialement de l'art des accouchemens ; il eut un tel succès, que HALLER le fit appeler en 1754 à Gottingue, pour en être professeur. Les accoucheurs firent de si grands progrès sous lui, qu'en peu de temps tout le pays fut fourni de bons praticiens. L'Académie de Pétersbourg et celle de Chirurgie de Paris se l'associèrent. Cet homme célèbre mourut en 1763.

» On a trouvé le calice encore creux » au deuxième mois de grossesse, avec » un fœtus dans la trompe ; la marque » de la plaie reste long-temps à l'en- » veloppe de l'ovaire ; on y voit une » petite fente ; ou du moins l'enveloppe » bleue et délicate qui la recouvre ; » étant transparente, on apperçoit la » fossette et le corps jaune qui est au » fond. »

» Dans un autre endroit HALLER dit expressément : « Dans le premier ca- » davre de femme en couche que j'ai » ouvert, j'ai apperçu une ouverture » au moyen de laquelle paraissait le » corps jaune ; je l'ai vu de même dans » un autre. Dans un troisième, j'ai vu » une tache sanguine ; dans un qua- » trième, la fente était transparente.

» On a vu des vestiges de fente, même » deux ans après l'accouchement. Dans » les femmes qui sont punies de mort » pour avoir fait périr leurs enfans, » par conséquent, quelque temps après » leur accouchement, on dilate encore » la cavité du calice, en y introduisant » de l'air ; les cicatrices restent long- » temps sur l'ovaire, ainsi que les fentes.

» On a trouvé dans la femme un » œuf, dont une partie tenait au calice » de l'ovaire, tandis que la trompe » qui y était appliquée, embrassait » l'autre partie. Enfin, ce qui fait voir » manifestement le chemin que l'œuf » parcourt, c'est qu'on a vu dans le » même animal des œufs dans L'OVAIRE, » dans la TROMPE et dans la MATRICE, » et les calices étaient vides. »

Il est évident, d'après ces assertions de HALLER, que l'on a vu le résultat de ce qui est arrivé à la crevasse de l'ovaire, et par conséquent, le résultat de la fécondation ; car, si l'œuf s'était crevé, il n'en serait rien résulté, comme l'a très-bien résumé l'auteur que je combats : nous devons donc nécessairement conclure de tout ce que HALLER vient de dire ; que ce ne sont pas les membranes de l'œuf qui se déchirent, mais seulement la capsule qui recouvre le calice où l'œuf est adhérent, par les vaisseaux dont il a vu sortir la goutte de sang.

Dans la femme que j'ai soignée avec M. RUFFEL, comme je l'ai dit plus haut, nous avons trouvé le sac de l'hydropisie adhérent à l'ovaire ; ce sac n'était autre chose que les membranes de

de l'œuf, puisque nous y avons trouvé le fœtus.

Je certifie avoir trouvé sur les ovaires où j'ai cherché les cicatrices, les marques observées par HALLER et ROEDÉRER; et que sur un des sujets j'ai trouvé sept cicatrices sur l'ovaire droit, et aucune sur le gauche. J'ai vu aussi sur une autre femme morte le neuvième jour de couche, quatre cicatrices sur l'ovaire gauche, et aucune sur le droit : le calice qui avait contenu l'œuf du dernier enfant, était encore assez ouvert pour le dilater avec un chalumeau. L'une de ces femmes avait eu sept garçons, et l'autre quatre filles.

Nous ne pouvons plus douter que, dans l'ordre ordinaire, l'œuf humain ne soit reçu par la trompe de FALLOPE

en sortant de l'ovaire : Douglas l'y a vu deux fois ; Santorini a vu un fœtus qui prenait de l'accroissement dans la trompe ; Rioland (1) confirme ce fait ; Duverney a trouvé un fœtus de trois mois dans la trompe.

Dans l'ouvrage du docteur Venette sur la génération (2), on trouve le fait suivant :

---

(1) Jean Rioland de Paris, fils de Jean Rioland d'Amiens, médecin de la Faculté de Paris, en 1577, fut un des plus grands anatomistes de son temps ; c'est à lui qu'on est redevable de la création du jardin des Plantes, à Paris ; il en fit la demande à Louis XIII, après que ce prince l'eut nommé professeur d'anatomie et de botanique.

(2) Voyez *le Tableau de l'Amour Conjugal*, par le docteur Venette, édit. de Londres, 1751.

Nicolas Venette, docteur en médecine de la Rochelle, sa patrie, où il exerça la médecine avec

« M. Mercier, médecin de Bourges, » homme de mérite et très-véridique, » avait mandé à Paris, qu'en 1614, le » 2 janvier, il avait fait ouvrir à Bourges » la femme du lieutenant-criminel de » cette ville, nommé Agard, dont il » était médecin ; que cette femme était » morte au quatrième mois de gros- » sesse, après des douleurs considé- » rables au côté droit ; et qu'ils ne » trouvèrent rien dans la matrice, » mais un enfant de sept pouces de » long dans la trompe. »

Dans un ouvrage plus récent, et qui a pour titre, *Essai sur le fluide électrique, considéré comme agent uni-*

---

succès, est très-connu par différens traités, notamment par celui de la *Génération* ou l'*Amour Conjugal*. Il mourut en 1698, âgé de 65 ans.

versel, par feu M. DE TRESSAN (1), on trouve un fait presque pareil :

« Une jeune femme d'un village près » de Toul en Lorraine, étant au terme » de quatre mois et demi de grossesse, » sentit des douleurs cruelles, et dis- » tinguait une espèce de déchirement » dans la région de l'ovaire droit ; une » hémorragie abondante et rapide la » fit périr trois ou quatre heures après » qu'elle eut senti ce déchirement. » M. THIRION, médecin de l'hôpital » de Toul, où je commandais alors,

(1) Louis-Elisabeth DE LA VERGNE, comte de Tressan, lieutenant-général des armées de France, de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Londres, d'Edimbourg, de Berlin, etc. nous a laissé, outre ses jolis romans, un ouvrage très-estimé sur l'Électricité considérée comme agent universel, imprimé à Paris ; 2 vol. *in*-8.°, en 1786.

» et M. DE FARGES, chirurgien-major, » qui avaient essayé vainement de la » secourir, prirent le parti de l'ouvrir » sur-le-champ ; ils furent très-étonnés » de ne rien trouver dans le corps de » l'*uterus ;* mais ayant reconnu une » grosse tumeur du côté droit, ils l'en- » levèrent, l'ouvrirent, et y trouvèrent » un enfant vivant, très-bien formé.

» Il est à remarquer que le *placenta* » ni les enveloppes n'étaient point » adhérentes à l'ovaire ; le *placenta* » était aux parois du grand orifice de » la trompe (1) qui, d'abord, s'était

(1) Le grand orifice de la trompe indique son pavillon ; il est évident que cet œuf, après sa fécondation, est tombé dans le pavillon de la trompe, et qu'un événement quelconque l'a empêché d'être transmis à l'*uterus*.

» épaissie et dilatée, et qui avait fini » par se déchirer. »

La liberté dont jouissent les pavillons des trompes de FALLOPE, est en partie la cause des différens événemens où on a trouvé des fœtus dans l'*abdomen*, et aussi des différentes directions où plusieurs anatomistes les ont vus; mais malgré les variétés dont cette direction est susceptible, il est constant que ce pavillon se recourbe sur l'ovaire par l'effet du coït, qu'il s'y adapte et qu'il reçoit l'œuf à sa sortie de l'ovaire. HALLER assure avoir vu l'un et l'autre.

Je crois que c'est avoir réuni assez de faits probans, pour raisonnablement conclure que ce n'est pas la vésicule ou l'œuf, qui se crève au moment de la fécondation; mais bien la capsule

qui retenait cette vésicule ou œuf dans le calice de l'ovaire, puisqu'il n'y a plus de vésicule saillante à la surface de l'ovaire, que l'on trouve son calice vide, attaché et adhérent à la substance de cet ovaire, et dans lequel on voit d'abord germer un point sanguin (1), lequel fournit avec le temps un corps jaune qui par suite perd sa couleur, et devient un petit squirre : et que tous ces changemens ne surviennent à l'ovaire que quand il y a eu fécondation. Il est évident qu'il est sorti quelque chose de ce calice par la rupture de son couvercle ; ce quelque chose

(1) Le point sanguin que l'on voit au fond du calice avant la formation du corps jaune, est certainement le résultat de la rupture des vaisseaux qui alimentaient l'œuf.

ne peut-être que l'œuf, puisqu'il a été vu plusieurs fois pendant à l'ovaire et dans les trompes, et qu'on y a trouvé des embryons.

Par analogie avec les autres animaux, nous devons croire que c'est dans l'œuf qu'est contenu ce qui devient un homme; et que cet œuf se détache de l'ovaire par la commotion électrique, au moment de la fécondation. Nous ne pouvons donc plus nous empêcher de croire que l'œuf entier sort de son calice par l'ouverture de la capsule de ce calice, auquel s'est déja adapté le pavillon de la trompe de FALLOPE, qui a été mise en contraction par le coït; et que par suite de son mouvement d'abaissement, cette trompe transmet l'œuf à l'*uterus*.

Si cela ne se passait pas ainsi, où en

serions-nous, encore une fois? où trouverions-nous les membranes et les eaux qui contiennent toujours les embryons humains comme ceux des quadrupèdes, et dont l'origine reconnue a fait adopter le système des ovaires, par les anatomistes, toujours plus difficiles à contenter sur cet objet, que les naturalistes; et aux yeux desquels anatomistes il n'y aura de système complet de génération, que celui qui expliquera, avec les faits déja connus, *l'origine du placenta*? Pour en faciliter les moyens à quelques-uns de nos neveux, je hasarderai tout-à-l'heure mon opinion sur cet objet.

Les auteurs de *l'Histoire naturelle générale, de Vénus-physique*, et *de l'Idée de l'homme moral et physique*, sont venus avec des systêmes destruc-

teurs de celui-ci, sans rien mettre à la place qui pût satisfaire les anatomistes ; car, loin de donner un point de solution sur les cinq grandes difficultés de ce mystère, qui sont les *membranes*, l'*eau* qui les distend, les *rudimens de l'embryon*, les *ressemblances* et le *placenta* ; ils font renaître les trois que les observations anatomiques détruisent si bien, savoir, *les membranes*, *les eaux*, et *les premiers élémens de l'embryon que l'on trouve dans l'œuf*. De toutes les opinions qui ont été publiées sur la génération, il n'y en a pas, je crois, de plus invraisemblables et d'aussi improbables que celles de ces auteurs. Celle des vers spermatiques offrirait moins de difficultés, et serait plus admissible, si ces animaux existaient réelle-

ment, car celles-ci sont opposées à la bonne physiologie.

Nous sommes donc bien autorisés à persévérer dans le système des œufs fécondés dans l'ovaire, par le moyen des trompes de FALLOPE; car on a vu des œufs détachés et comme suspendus à l'ovaire de la femme. DOUGLAS, SANTORINI, RIOLAND, DUVERNEY, et autres, ont trouvé des œufs dans les trompes, et les ont fait dessiner d'après nature.

Ajoutez à ces faits, que la suppression des trompes rend les femelles stériles, comme la suppression des ovaires; sans trompes, il ne peut y avoir de fécondation; les œufs ne sont pas dans les trompes : où s'opère donc la fécondation, si ce n'est dans l'ovaire?

Des femmes ont rendu des œufs dont les embryons ont été distinctement vus.

J'ai reçu deux de ces œufs ; le premier était de vingt-sept jours de fécondation ; il était gros comme une belle cerise, il était parfaitement blanc ; il portait un *tomentum* blanc, sur lequel j'ai observé de distance en distance, des petits grains ou nœuds blancs aussi. L'embryon pouvait avoir huit à neuf millimètres, environ six lignes d'ancienne mesure. Ses yeux et son cordon ombilical étaient les seules parties colorées en bleu : j'ai trouvé dans le *tomentum* encore blanc, un point rouge correspondant au cordon ombilical.

Le second était de trois mois et quelques jours de fécondation, quoique venu dans le cinquième mois de gros-

sesse ; il était blanc et gros comme un œuf de canne ; aucun vestige de *placenta* n'était resté après ; j'ai distingué parfaitement le fœtus flottant dans l'eau de l'*amnios ;* il pouvait avoir près de huit centimètres, ou trois pouces à-peu-près d'ancienne mesure. En un mot, tout nous force à croire que le système des œufs fécondés dans l'ovaire, est le seul vrai, et qu'il doit prévaloir.

Je suis bien aise de m'appuyer encore ici de l'autorité de HALLER, qui dit « que les œufs se trouvent chez la » femme dans la substance celluleuse » de l'ovaire, dans laquelle ils sont » comme châtonnés. Cependant la plu- » part font une saillie sous la mem- » brane de l'ovaire, et d'autres sont

» enfoncés et cachés dans sa substance
» celluleuse. »

Tous ces différens états sous lesquels HALLER a vu les œufs dans les ovaires, dépendent des degrés de maturité auxquels ils étaient lorsqu'il les a vus ; le plus saillant était le plus près à être fécondé, et ainsi de suite ; car il y en a rarement chez les humains et chez les grands animaux, plusieurs à-la-fois dans cette disposition.

HALLER dit encore : « On a trouvé
» dans L'OVAIRE des fœtus formés ; on
» en a trouvé de presque parfaits dans
» les TROMPES. Enfin, une poule qui
» n'a été cochée qu'une fois, pond plu-
» sieurs œufs de suite, des œufs féconds ;
» donc que ces œufs qui ne sont des-
» cendus que successivement de la

» grappe, ont été fécondés où ils » étaient, c'est-à-dire, dans la grappe » qui est l'ovaire de cet animal. »

Après la conjonction du mâle et de la femelle, tous les observateurs ont trouvé un changement notable dans L'OVAIRE ; ils n'ont presque rien trouvé de nouveau dans l'*uterus*, si ce n'est une espèce d'inflammation, suite nécessaire de l'imprégnation des liqueurs qui y ont été versées. Ainsi, quoi qu'en aient dit des anciens, et encore quelques modernes, nous ne pouvons plus nous dispenser de croire, que la fécondation chez les humains, comme chez les quadrupèdes, s'opère dans l'œuf encore contenu dans l'ovaire, et non ailleurs, puisqu'on a reconnu des embryons dans des œufs que la trompe devait trans-

mettre à l'*uterus*, et dont l'opération a été suspendue par un événement quelconque qui l'a arrêtée ; que la suppression des trompes seules, rend la femelle stérile, comme celle des ovaires. Ces faits et observations prouvent bien évidemment que la fécondation ne s'opère ni dans la TROMPE, comme le dit le docteur VENETTE dans son *Tableau de l'Amour Conjugal*, ni dans la MATRICE, comme les anciens le croyaient ; mais que c'est par leur intermédiaire qu'elle s'opère dans L'OEUF.

Je suis bien de l'avis de HALLER, quand il dit « qu'il suspecte fort le » témoignage de ceux qui disent avoir » trouvé des œufs ronds dans la matrice » des quadrupèdes »

Je n'ai cherché les œufs que dans la lapine ;

lapine, je les ai toujours trouvés plus longs que gros ; et la première fois que je les vis après sept jours de fécondation, je ne pus les bien distinguer, ni les séparer, qu'après avoir plongé l'*uterus* dans l'eau bouillante ; alors je les ai vus et touchés comme j'ai voulu ; ils étaient blancs, longs et gros comme ce que nous appelons des chrysalides, ou œufs de fourmi de la seconde espèce ; ils avaient en longueur presque le double de leur grosseur.

Il me paraît bien prouvé maintenant, que le premier domicile de l'homme, ainsi que des autres animaux, est un œuf ; car nous entendons par *œuf humain*, un sac membraneux de forme presque ovale, contenant de l'eau et les premiers élémens de l'homme, sous

une forme fluide, jusqu'au moment de la fécondation, où ces élémens prennent une configuration; et que cet œuf est transmis par la trompe de FALLOPE, dans l'*uterus*, pour s'y développer au moyen de la chaleur de ce viscère et des sucs nourriciers qu'il fournit, tandis que ce qui est généralement et vulgairement connu pour des œufs, sont ceux des volailles et volatiles expulsés du sein de ces animaux, avec une croûte alkaline et solide jusqu'à un certain point, qui renferment, outre les élémens de leurs embryons, une matière nutritive qui les substante jusqu'au moment de leur naissance.

Malgré la différence entre ces œufs comparés, l'œuf humain n'en est pas moins un œuf; cette espèce, ainsi que

celle des quadrupèdes, n'a pas besoin de croûte alkaline, puisque les mères les conservent dans leur sein, jusqu'au moment de la naissance de l'animal.

Tout ceci est confirmé par les observations de STÉNON, de GRAAF, de VALISNIERI, de MALPIGHI, de DOUGLAS, de SANTORINI, de DUVERNEY, de RIOLAND, de HALLER, et d'une infinité *d'autres, sans me nommer.*

TROISIÈME PARTIE.

AVANT-PROPOS.

Un reproche qu'on peut légitimement faire à Michel-Procope Couteau, comme aux autres médecins qui l'ont précédé dans cette carrière, est de ne s'être pas plus occupé dans leur systême de génération, de l'origine et de la formation du placenta, *que les naturalistes; leur insouciance sur cet objet ne me paraît pas excusable : nous sommes si redevables à ce corps, qu'il me paraît nécessaire d'en approfondir la connaissance.*

Après que j'aurai fait l'extrait de ce que HALLER *en dit, et celui des observations que le docteur* REUSS, *médecin de l'évêque de Spire, nous a donné en* 1784, *sur la structure des vaisseaux du* placenta, *et son adhérence avec l'*uterus, *je hasarderai mon opinion sur l'origine et la formation de ce corps unique dans son genre.*

CHAPITRE PREMIER.

Du Placenta en général.

LE *Placenta* est une masse vasculeuse, cellulaire et spongieuse, en forme de gâteau, dont il retient le nom latin, *placenta*. Ce corps n'existe que pen-

dant la grossesse ; il se forme dans l'*uterus*, et y est contenu pendant toute la gestation, pour en être expulsé après l'accouchement ; c'est le corps intermédiaire entre la mère et l'enfant, par lequel celui-ci reçoit les sucs nourriciers qui lui sont fournis par sa mère. On y distingue deux faces, une concave, qui est celle sur laquelle porte l'enfant, et dans laquelle s'implantent les ramifications des artères et de la veine qui composent son cordon ombilical, et que l'on trouve très-saillantes sur la superficie de cette face. L'autre est convexe, lisse et tournée vers l'*uterus* ; et c'est par elle que ce corps adhère à ce viscère.

Tous les accoucheurs et quelques anatomistes donnent de fort bonnes

descriptions du *placenta*, mais aucun n'a encore donné son origine et sa formation; la plupart évitent même d'en parler.

HOBOKEN, anatomiste du dix-septième siècle, qui est l'auteur qui a le plus écrit sur ce sujet, nous a laissé de bonnes descriptions anatomiques, et des gravures parfaites de *placenta* (1). Il nous apprend les faits particuliers et extraordinaires, que la dissection lui a fait connaître dans quelques-uns de ceux qui ont été soumis à ses recherches; il est le premier qui a reconnu une membrane qui revêt la

(1) Dans un ouvrage qui a pour titre : *Nicolaï Hobokeni anatomia secondinae humanae.* Edit. de 1675.

face convexe du *placenta ;* mais Rouhault, accoucheur (1), « trouve cette » membrane criblée d'une si prodigieuse » quantité de trous obliques, qu'il la » regarde comme un réseau, et non » comme une membrane ; car une » membrane, dit-il, doit être d'un » tissu plus serré que celle-ci, qui » donne passage à une multitude in- » nombrable de vaisseaux capillaires. » En cela, Rouhault a grande raison ; mais ils ne nous disent rien ni l'un, ni l'autre, de l'origine de ce corps unique et singulier, qui ne ressemble à rien dans l'animal, et à qui rien de l'animal ne ressemble.

Haller dit : « On trouve le *placenta*

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1714.

» dans les quadrupèdes même froids,
» et dans les poissons vivipares.

» Dans les animaux qui ruminent,
» comme la vache, la chèvre, la biche,
» etc. on voit naître du *chorion* un
» grand nombre de petits *placenta* qui
» s'unissent à autant de petites monti-
» cules qui s'élèvent sur la surface in-
» térieure de la matrice ; c'est ce qu'on
» appelle les *cotylédons*. Les ramifica-
» tions des vaisseaux ombilicaux vien-
» nent s'y distribuer.

» L'autre classe d'animaux herbi-
» vores, n'a qu'un *placenta* comme
» l'homme (1). Les animaux de cette

(1) Ce mot *comme l'homme*, ne signifie pas que le *placenta* de ces animaux soit semblable à celui de l'homme, mais seulement que ces animaux n'en ont qu'un, quoiqu'une partie d'eux aient plusieurs petits.

» classe, sont le cheval, le lièvre, le » lapin, etc.

» Les animaux carnivores, comme » le chien et le chat, n'ont qu'un *pla-* » *centa* qui est annullaire, et qui envi- » ronne tout le *chorion*.

» L'homme n'a qu'un *placenta;* » souvent même il n'en a qu'un pour » plusieurs enfans. Cependant il y a » quelques exemples de *placenta* bien » distincts et bien séparés dans les » grossesses de jumeaux (1).

» Tout le *placenta* n'est qu'un com- » posé de tissu cellulaire, de vaisseaux

(1) Je suis charmé d'avoir trouvé cette observation dans HALLER, car quelques accoucheurs modernes n'y croient pas; cependant, j'ai rencontré ce fait trois fois, et mon collègue BOUSQUET, deux.

» et de petites gaînes celluleuses de ces
» vaisseaux, qui leur viennent du
» *chorion ;* c'est pourquoi le *placenta*
» est une portion du *chorion*, qui n'en
» diffère que par l'épaisseur ; et on doit
» excuser les anciens d'avoir dit que le
» *placenta* n'était qu'une portion du
» *chorion*, épaissie, et d'avoir attribué
» au *chorion* ce qui n'est vrai que du
» *placenta ;* c'est-à-dire, que cette
» membrane est formée d'artères, de
» veines, de chair et de nerfs.

» Il dit aussi *que c'est une portion*
» *du chorion qui devient* placenta ;
» que c'est seulement de la partie supé-
» rieure de l'œuf, que sortent de longs
» flocons ; que la partie inférieure qui
» retient le nom de *chorion*, n'est gar-
» nie que d'un duvet fort court ; *que*

» *cette différence paraît dépendre de*
» *sa différente union avec la matrice ;*
» car dans les animaux où l'adhérence
» est plus faible, toute l'enveloppe de
» l'œuf retient davantage la nature du
» *chorion*, et ressemble moins au *pla-*
» *centa* humain, comme dans le cheval
» et le cochon (1).

» La portion de l'œuf dans l'homme,
» qui devient *placenta*, est celle qui
» prend plus exactement racine dans la
» matrice.

» Au premier examen du *placenta*,
» il paraît être fibreux, et d'une nature
» parenchymateuse ; il est rouge, et

(1) HALLER aurait dû voir que le *placenta* est si peu de chose chez ces animaux, en comparaison de celui de l'homme, que presque tout est *chorion* ; voilà d'où vient la différence.

» ressemble assez à une éponge. Si on » le fait macérer dans l'eau, il se dis- » sout en fibres rameuses qui étaient » liées ensemble par le moyen d'un tissu » cellulaire, et qui alors sont séparées » les unes des autres : c'est ce qu'on » appelle *placenta* décharné. Quelques » auteurs ont dit que ce tissu cellulaire » était un plexus nerveux.

» Pour ce qui est des glandes, les uns » ont jugé par analogie qu'il devait y » en avoir dans le *placenta;* d'autres » se sont imaginés y en appercevoir ; et » même ils ont cru voir des vaisseaux » répandus dans leur substance, et dis- » tinguer leurs tuyaux excrétoires. »

Quoique Haller soit pour moi une espèce d'oracle, je ne peux être de son avis sur l'origine et la formation du

placenta, il ne me persuadera jamais que ce *corps soit simplement une partie du* chorion *épaissie*; et quoiqu'il veuille diviser le *chorion* en partie supérieure et en partie inférieure, en disant « que c'est la partie supérieure » qui forme le *placenta*, et que l'in» férieure reste *chorion* », il n'en est pas moins vrai que le *chorion* est partout une membrane, que la portion adhérente au *placenta*, est de la même nature que celle qui n'y adhère pas.

Certainement il y a dans le *placenta* une substance toute autre qu'une membrane; et si la chose était comme HALLER le croit, le *chorion* ne pourrait jamais se détacher entier du *placenta*; cependant il s'en détache quelquefois. Je suis trop certain de ce fait, pour qu'il

me reste là-dessus le moindre doute.

J'ai reçu à quatre mois et demi de grossesse, l'œuf humain. Comme je l'ai déja dit, cet œuf était plus gros que celui d'une poule ; il était blanc, lisse, dépouillé de toute substance, même de la tomenteuse ; le *chorion* était à nud par-tout ; un seul point rouge conduisant au cordon ombilical, s'y faisait remarquer. Après quelques contractions, l'*uterus* expulsa le *placenta*, qui avait alors l'apparence d'un morceau de foie.

En messidor, an 7 de la République Française, un médecin ayant fait de trop grands efforts pour délivrer une femme, a été assez heureux pour ne pas occasionner le renversement de l'*uterus*, parce que le cordon ombilical

qui cassa à son entrée dans le *placenta*, a détaché et entraîné avec lui les membranes (1).

Je veux bien croire que le *chorion* jette des filets membraneux qui fortifient son adhérence avec le *placenta*; et encore, qui m'assurera que ces adhérences ne sont pas des vaisseaux lymphatiques qui vont à travers le *placenta*, chercher dans l'*uterus* le fluide qui doit sans cesse augmenter son extension; comme il en fournit dans toute la portion qui n'est pas occupée par le *placenta*.

---

(1) Cet événement est un phénomène, et un pareil *chorion* était un morceau à conserver. C'est le citoyen BAUDELOCQUE, qui fut appelé pour délivrer la femme.

WARTHON

WARTHON (1), sans admettre deux substances différentes dans le *placenta*, » *dit cependant qu'il est composé de* » *deux parties qui sont séparables* » *dans son épaisseur, et dont celle* » *qui regarde la matrice en reçoit des* » *vaisseaux qui ne passent pas la* » *moitié de cette épaisseur.* »

Cet auteur ne donne pas plus l'origine du *placenta*, que les autres; et il s'est trompé en ce qu'il croit que l'*uterus* donne à cette portion du *placenta*, des vaisseaux; tandis, au contraire, que c'est cette partie du *placenta* qui envoie à l'*uterus*, ou des vaisseaux

(1) Thomas WARTHON, né dans le Yorckshire en 1610, fut professeur de médecine et d'anatomie, dans le collège de GRESHAM; il pratiqua les accouchemens. Il mourut à Londres en 1673, laissant une grande réputation en médecine et en anatomie.

lymphatiques, ou des filets tomenteux dont cette portion du *placenta* abonde, pour y puiser les sucs lymphatiques nécessaires à l'embryon; et c'est par ces filets tomenteux que le *placenta* adhère à l'*uterus*.

« Il dit que l'autre partie du *placenta* » qui regarde l'enfant, reçoit les vais- » seaux ombilicaux qui se terminent » dans cette partie, *sans pénétrer celle* » *qui touche la matrice*. Cet auteur » dit aussi que le sang qui vient de la » matrice dans la portion du *placenta* » qui la touche, est très-doux et sem- » blable au chyle, et de même nature » que le sang qui coule aux mamelles » des nourrices (1).

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1714, p. 140.

J'observe que ce qui est semblable au chyle, n'est pas du sang, et que tout fluide qui n'est pas rouge, n'est pas du sang, quoiqu'il en soit émané.

Je ne crois pas qu'il y ait des nerfs dans le *placenta*, comme quelques auteurs l'ont dit : 1.° parce qu'ils ne l'affirment pas ; 2.° c'est que les anatomistes les plus recherchés n'en décrivent pas ; 3.° c'est qu'ils me paraissent de toute inutilité ; 4.° et enfin, parce que nous n'en trouvons aucun vestige dans le cordon qui conduit les vaisseaux de l'enfant au *placenta*. S'il y en avait, d'où viendraient-ils et qu'y feraient-ils? On peut hardiment conclure qu'il n'y en a pas.

Pour ce qui est des glandes, HALLER ne dit pas les avoir vues ni cherchées ; il se contente de dire « que par analogie

» on a cru qu'il devait y en avoir. » De quelle analogie veut-il parler ? car la raison qui a pu les faire soupçonner chez les humains, est celle qui doit en empêcher chez les animaux.

HALLER, à ce qu'il me paraît, n'a fait individuellement aucune recherche des glandes du *placenta* humain ; tout ce qu'il nous dit des *placenta*, est plus raisonnable à croire pour ceux des animaux chez qui effectivement ce corps n'est formé que de vaisseaux qui serpentent sous le *chorion ;* ce qui se démontre évidemment en injectant quelque liqueur fine par l'artère ombilicale ; car cette liqueur sort tout de suite par une infinité de points, à la surface externe du *placenta*.

J'espérais trouver dans HALLER,

quelque chose de mieux sur cet objet.

Dans un ouvrage qui a pour titre : *D. August. Christian. Reuss, reverendissimi et celsissimi principis, episcopi Spirensis, à consiliis intimis et archiater Societatis Medicae*, etc. *Novae quaedam observationes circà structuram vasorum in placentâ humanâ, et peculiarem hujus, cum uturo nexum*, etc.

Dans ses observations sur la structure des vaisseaux du *placenta* humain, et sur son attache particulière avec l'*uterus*, le docteur Reuss nous dit, « qu'il faut distinguer deux parties » dans le *placenta*. L'une, selon lui, » doit être appelée *utérine*, attendu » qu'elle reçoit le sang de l'*uterus* (1); et

(1) Il cite le cit. Baudelocque, comme autorité.

» que c'est par cette portion que le » *placenta* adhère à ce viscère. L'autre » appartient plus spécialement au fœ- » tus, conséquemment il faut l'appeler » *fœtale*. Il prétend que quand on » injecte les vaisseaux du *placenta* par » le cordon ombilical, les seuls vais- » seaux de cette partie se remplissent, » et que le contraire arrive quand on » commence l'injection par les vais- » seaux utérins. Si l'on se sert de » liqueurs diversement colorées, pour » faire ces deux injections, on recon- » naîtra parfaitement chacune de ces » parties. »

Voilà en quoi consiste les deux portions du *placenta*, à l'une desquelles il veut que nous donnions le nom de *fœtale*, et à l'autre celui d'*utérine*.

« Le docteur Reuss, après avoir dissé-
» qué avec soin les vaisseaux du *pla-*
» *centa*, les a soumis au microscope,
» et y a observé des valvules que l'on
» peut voir bien mieux, dit-il, dans
» les hydatides de ces corps, que le
» vulgaire appelle *faux germes*. »

Quoique je ne sois pas de l'avis du docteur Reuss, qui est seul contre tous les anatomistes dont j'ai interrogé les ouvrages, qui conviennent n'avoir jamais pu faire passer aucune injection des vaisseaux utérins, au *placenta* chez les humains, sans y occasionner déchirement, je reconnais cependant deux substances bien différentes dans l'épaisseur du *placenta*; et ce docteur me permettra de lui observer qu'elles appartiennent toutes deux à l'enfant, d'une

manière différente, à la vérité: car celle de la face concave du *placenta*, à laquelle adhère le *chorion*, appartient aussi essentiellement à l'enfant, que le jaune de l'œuf appartient au poulet. C'est une production de l'enfant même, puisqu'elle est l'expansion des ramifications de ses vaisseaux ombilicaux, liés et soutenus par un tissu cellulaire parenchymateux, et au moyen desquels le *placenta*, ou au moins cette portion, appartient à l'enfant, comme l'enfant lui appartient; mais cette substance est liée et communique immédiatement à l'autre, qui n'appartient pas plus à l'*uterus*, que l'éponge qui croît sur un rocher, n'appartient à ce rocher.

Cette portion de *placenta* ne reçoit pas de sang de l'*uterus*, comme le croit

le docteur Reuss, mais bien une matière lymphatico-laiteuse. Nous ne pourrions donc donner le nom d'utérine à cette seconde substance du *placenta*, qu'à cause de son adhérence à ce viscère; mais nous devons toujours regarder cette seconde substance du *placenta*, comme appartenant à l'enfant, quoiqu'elle n'en soit pas une production comme l'autre; parce que la nature a destiné cette partie à l'élaboration des sucs nourriciers que la mère lui fournit, et que c'est par sa fonction que cette substance appartient à l'enfant, et non à la mère.

Roedérer (1) qui avait jadis enseigné

(1) Roedérer, l'homme le plus célèbre en accouchemens, et qui les professa à Gottingue, avec une

que le sang de la mère passait à l'enfant, a reconnu son erreur, et s'est rangé à l'opinion des autres anatomistes, après avoir répété leurs expériences, et s'être convaincu qu'il ne sort pas de sang de la face convexe du *placenta* qui adhère à l'*uterus* : il assure « qu'en » pressant un *placenta* humain nou- » vellement extrait, comme on ferait » une éponge, il n'en sort pas une » goutte de sang ; et qu'enfin les injec- » tions faites par le cordon ombilical, » ne font rien couler du *placenta*, » qu'une sérosité très-claire, et que » jamais on n'a pu faire pénétrer quel-

---

telle clarté et précision, que chacun de ses écoliers fut en état d'en instruire d'autres, et sur-tout de former de bonnes sages-femmes pour les campagnes.

» que matière que ce fût, *sans occa-*
» *sionner déchirement*, pas même du
» mercure, de la mère au *placenta*, ni
» du *placenta* à la mère. »

CHAPITRE II.

Mon opinion sur l'origine et la formation du Placenta.

Les rudimens de ce composé ne se trouvent pas après l'œuf au moment de sa fécondation, ni même pendant le temps qu'il parcourt la trompe de Fallope, pour se rendre à l'*uterus*; mais on en trouve les vestiges peu après son arrivée dans ce viscère : d'où viennent-ils donc?

Les naturalistes reconnaissent deux sortes de matière, la matière animée et

la matière morte, ou inerte ; les végétaux et les animaux dont l'homme compose sa nourriture, contiennent une grande portion de matière animée ; aussi la surabondance de la nourriture d'un homme en bonne santé, fourmille de molécules organiques qui ne sont autre chose, comme on le sait, que cette matière animée, toujours prête à être organisée.

Les observateurs microscopiques nous ont dit, que de chaque molécule organique observée dans la liqueur séminale, il en sortait un filament qu'elle traîne après elle en manière de queue, ce qui lui donne l'apparence d'un petit ver à grosse tête. Il se forme donc un vide d'un côté de la molécule organique, pendant que de l'autre il en

sort un filament. C'est l'opinion de M. de Buffon et d'autres observateurs microscopiques qui les ont fait graver ainsi.

D'après ces observations, qui empêche de croire que la partie ovale ou la tête de chaque molécule ne reçoive l'extrémité d'une des radicules de la veine ombilicale ; et que la queue où le filet de cette molécule ne se plonge dans la tête d'une autre molécule, et ainsi de suite tant qu'il y en a ; que ces molécules ne se lient ensemble par un tissu cellulaire, formé par la partie muqueuse de la liqueur séminale ; et qu'enfin, les filamens des dernières molécules ne se plongent dans la substance de l'*uterus*, à travers les pores innombrables de sa membrane interne,

pour y puiser, dans ces cellules, la liqueur lymphatique qu'elles se transmettent d'abord de proche en proche, et ensuite aux radicules de la veine ombilicale ?

C'est l'implantation des filets de ces molécules organiques dans la substance de l'*uterus*, qui donne cette espèce de phlogose, de prurit, que des anatomistes ont observée dans l'*uterus* peu après la conception, et qui n'existe sûrement pas, malgré le coït, quand il n'y a pas eu de conception.

Je ne crains pas maintenant d'avancer que le *placenta* prend son origine dans cette liqueur, dont les molécules organiques forment sa base ; tandis que la partie lymphatico-mucilagineuse produit la membrane qu'Hoboken a le

premier observée à la surface convexe du *placenta*, que ROUHAULT regarde comme un réseau, plutôt qu'une membrane, et que HUNTER fait revivre sous la dénomination de *decidua*, ou membrane caduque. Ce sont les liqueurs que l'homme a versées dans l'*uterus*, au moment de la fécondation de l'œuf, qui fournissent l'origine et la base du *placenta*; et quand il n'a rien déposé d'apparent, et que la femme se trouve fécondée malgré lui, comme cela arrive quelquefois, les molécules organiques de la femme ont suffi pour former la base du *placenta*, lorsque l'humeur que fournit l'*uterus*, en est abondamment pourvue.

La preuve de cette assertion se trouve dans l'examen et l'observation des *pla-*

centa. Toutefois que la femme a été fécondée contre la volonté de l'homme, le *placenta* est infiniment moins épais à sa base, que quand les deux individus ont concouru volontairement à la fécondation; ce corps est plus facile à déchirer. En un mot, il est ce que nous appelons maigre; il se rapproche plus de celui des grands animaux, et souvent il est séparé en manière de cotylédon, à-peu-près comme celui de la vache.

Oui, c'est dans ce mucilage composé d'un fluide lymphatique et de molécules organiques, que s'implante, s'étend et se ramifie à un point surprenant, la veine ombilicale, dont les ramifications étonnantes composent, avec les molécules organiques, toute la

la substance de la base du *placenta*, tandis que les artères ombilicales se ramifient seulement dans l'autre portion du *placenta*, et s'anastomosent, dans cette partie, avec quelques branches de la veine.

Les vaisseaux qui composent le cordon ombilical, sont de deux espèces; savoir, chez les humains, de deux artères et une veine; ils ont, par conséquent, des fonctions différentes à remplir. La veine qui prend son origine dans le foie de l'embryon, est chargée de pomper les sucs nourriciers que la nature tient en réserve dans les cellules de l'*uterus*, pour les transmettre à l'embryon qui, après en avoir converti une partie en sa propre substance, transforme en sang la surabondance, et renvoie ce

sang dans le *placenta*, par la voie des deux artères de ce même cordon ombilical, qui sont des bifurcations de ses artères iliaques; et c'est dans la partie concave du *placenta*, que ces artères s'anastomosent avec quelques branches de la veine; ce qui fait que l'on trouve du sang dans cette veine, avec lequel se mêle la portion lymphatico-laiteuse, pompée par les filamens des molécules qui reçoivent les ramifications de cette même veine.

N'en doutons pas, ce sont ces molécules organiques qui forment la base du *placenta;* cette partie qui, quoique reconnue et non définie par WARTHON, lui font cependant dire, « que le *placenta* est composé de deux parties » séparables dans son épaisseur, et que

» la partie qui regarde, ou pour bien
» dire, qui touche l'enfant, reçoit ses
» vaisseaux ombilicaux qui se terminent
» dans cette portion, *sans pénétrer*
» *celle qui touche la matrice.* »

Ce sont ces molécules organisées dans l'*uterus*, qui font dire au docteur RÉUSS, *qu'il y a deux parties dans le* placenta.

Les capillaires des ramifications de la veine ombilicale seulement, s'adaptent aux molécules organiques, s'y implantent, pompent d'abord la partie séreuse de ce mucilage, pour la transmettre à son embryon, en attendant que les filamens de ces mêmes molécules soient parvenus aux cellules, ou sinus de l'*uterus*. Les molécules organiques en recevant les radicules de la veine ombi-

licale, et en pompant, par leurs filamens, les sucs lymphatiques, pour les transmettre aux radicules de la veine ombilicale, organisent le *placenta*, ce corps unique dans son genre, et le seul instrument de la nutrition de l'enfant dans le sein de sa mère.

Voilà, je crois, l'emploi des liqueurs et de cette multitude innombrable de molécules organiques que l'homme verse dans l'*uterus* pendant la copulation, et de celles qui se trouvent dans l'humeur lymphatico-muqueuse que ce viscère fournit.

Je crois trouver une preuve de mon opinion sur l'origine du *placenta*, dans les poissons vivipares, puisqu'on trouve le *placenta* dans ces animaux. Nous savons qu'il y a une véritable copula-

tion entre le mâle et la femelle de cette espèce de poisson ; donc le *placenta*, chez ces animaux, comme chez l'homme et les quadrupèdes, est le fruit de la copulation ; donc il est formé par les molécules organiques que le mâle verse dans l'*uterus* pendant la copulation.

Une autre preuve de la validité de mon opinion, se trouve dans l'observation de la marche régulière de la nature. Le mucilage dont nous venons de parler, étant inutile pour la fécondation, serait rejeté par l'*uterus*, s'il n'était employé à un autre objet ; la femme ne rend pas après l'acte qui l'a fécondée, comme après ceux où la fécondation n'a pas eu lieu. Les femelles, au contraire, rendent après la

fécondation même, une certaine quantité de liqueur, parce que le *placenta* doit être très-peu de chose chez elles, en comparaison de celui du fœtus humain.

La nature rejette ce qui est superflu chez les animaux ; elle en ferait de même chez la femme, si elle ne l'employait pas. Elle emploie donc cette liqueur : à quoi l'emploie-t-elle, si ce n'est, 1.° à retenir l'œuf, à l'agglutiner d'abord, pour qu'il ne s'échappe pas ; 2.° à fournir aux vaisseaux ombilicaux la facilité de s'étendre et de se propager à travers les molécules de cette liqueur, pour rendre le séjour de l'embryon, plus assuré ; 3.° et à lui fournir des moyens de subsistance par sa portion la plus fluide, jusqu'à ce que les filets

des molécules organiques soient parvenus dans les sinus, ou cellules de la subsistance spongieuse de l'*uterus*.

J'avoue que je n'ai pas toujours cru à la formation du *placenta*, telle que je la donne ici ; je lui ai toujours reconnu la même origine, du moment que je me suis occupé de cet objet, parce que j'ai toujours vu deux substances distinctes dans ce corps ; mais pendant nombre d'années j'ai cru que nos molécules organiques devenaient des glandes liées les unes aux autres, dans l'*uterus*, pour élaborer la lymphe que leurs filamens, que je regardais alors comme des vaisseaux lymphatiques, leur apportaient. Mes recherches m'ayant convaincu qu'aucun anatomiste, avant le docteur Reuss, n'a reconnu de vais-

seaux dans la partie convexe du *placenta*, qui adhère à l'*uterus*, il a fallu croire qu'il n'y en a pas.

Je pense que l'on peut expliquer cette négation de vaisseaux, et l'accorder avec les observations du docteur REUSS, qui prétend qu'il y en a, parce qu'il a teint, avec des injections colorées, la face convexe du *placenta*.

Les corpuscules dont cette partie du *placenta* est formée, étant des corps villeux, tomenteux, spongieux, ont dû et doivent prendre la teinture de ces injections dans les sinus de l'*uterus*, comme nous voyons la laine, le coton et la soie admettre et recevoir les couleurs dans lesquelles on les plonge, sans avoir pour cela des vaisseaux.

S'il y avait des vaisseaux dont les

orifices seraient ouvertes dans les cellules de l'*uterus*, le mercure aurait pénétré ces corps, et une fois admis dans leur cavité, on aurait eu une grande conviction. Il est, au contraire, prouvé par les expériences des plus célèbres anatomistes, qu'on n'a jamais rien pu faire pénétrer dans cette face du *placenta*, sans y occasionner déchirure, soit qu'on injectât ce corps par le cordon ombilical, soit qu'on ait voulu l'injecter par les vaisseaux utérins.

Mais la première nourriture portée à l'embryon, n'étant qu'une liqueur lymphatico-laiteuse, il est permis de croire que les filamens des molécules organiques, dont les extrémités trempent dans les cellules de l'*uterus*, ne

sont pas des vaisseaux, mais des corps *villeux*, *tomenteux*, qui pompent la partie séreuse lymphatique du sang, pour la transmettre aux radicules de la veine ombilicale, comme un fil de laine ou de coton, dont une extrémité plongée dans un vase plein d'une liqueur, élève et transmet cette liqueur à un vaisseau vide, qui reçoit l'autre extrémité de ce fil.

Concluons donc que la face convexe du *placenta*, n'est formée que de molécules organiques, dont les filamens font les fonctions de vaisseaux absorbans, qui prennent, par intu-susception, les liqueurs qu'ils transmettent aux radicules de la veine ombilicale, laquelle les transmet à son embryon, à la faveur du sang qu'elle reçoit des artères

ombilicales, avec lesquelles elle s'anastomose en différens endroits de la partie concave du *placenta*, celle à laquelle adhère le *chorion*.

C'est l'impossibilité reconnue de faire passer l'injection la plus fine dans les capillaires qui terminent le *placenta*, qui m'a persuadé que les filamens des molécules organiques ne sont pas des vaisseaux, mais des filtres.

Ce qui me faisait croire anciennement à l'existence des glandes dans le *placenta*, c'est, 1.° parce que la macération n'anéantit pas ces petits grains innombrables qui composent la base du *placenta*; elle ne fait que les séparer en anéantissant les filamens qui les réunissaient; il n'y a que la putréfaction qui les anéantit. Ces grains ne sont

autre chose que nos molécules organiques qui ont pris accroissement, et une consistance qui ne se détruit pas facilement ; 2.° c'est que la lymphe fournie par l'*uterus*, me paraît trop visqueuse pour être transmise, dans cet état, à l'embryon ; il faut qu'elle soit atténuée. Quel est le corps qui l'atténuera, si ce n'est le *placenta* ? Voilà le raisonnement que je me faisais ; et pour qu'il pût l'atténuer, il y fallait des glandes et des vaisseaux.

Maintenant, je vois que la nature n'a besoin ni de glandes, ni de vaisseaux, pour opérer cette atténuation, puisque les filamens des molécules organiques, l'opèrent par le filtre.

Chez la plupart des animaux, la lymphe est plus fluide que chez les

humains, chez les herbivores, par exemple ; aussi leur *placenta* est bien différent de celui des humains. HALLER a bien reconnu cette différence, mais il l'attribue à l'espèce d'union de ce corps avec l'*uterus*, puisqu'il dit : « Dans les » animaux où l'adhérence du *placenta* » est plus faible que dans l'homme, » toute l'enveloppe de l'œuf retient da- » vantage la nature du *chorion*, et res- » semble moins au *placenta* humain. »

Ces animaux n'en ont presque pas dans le commencement de la gestation ; et quoiqu'il y ait chez eux quatre vaisseaux au cordon ombilical, deux artères et deux veines qui ont les mêmes fonctions que chez les humains, leur *placenta* est cependant moins épais ; on n'y trouve pas cette substance grenue

qui fait ordinairement les deux tiers de la masse du nôtre.

Cette observation nous prouve que la nature ne fait rien en vain ; les femelles des animaux, par leur position naturelle sont moins exposées à l'avortement, que les femmes, dont diverses positions tiennent presque constamment le fardeau de la grossesse, sur l'orifice de l'*uterus ;* aussi cette sage mère a donné au fœtus humain, plus d'adhérence dans l'*uterus*, qu'aux animaux, chez qui chaque cotilédon a des adhérences séparées, et d'une nature bien moins forte que les nôtres.

Puisque dans la base du *placenta* humain, il n'y a pas plus de vaisseaux lymphatiques, que de glandes, il faut croire que les sucs nourriciers

qui arrivent aux radicules de la veine ombilicale par l'expansion des flocons, ou queues des molécules organiques dans les cellules de l'*uterus*, y arrivent par imbibition et intu-susception; alors ma comparaison du fil de laine ou de coton, qui transmet la liqueur d'un vase dans un autre, n'est pas si ridicule, et nous devons croire que la multiplicité des expansions, ou queues des molécules organiques, forment un filtre parfait que j'étais tenté de n'accorder qu'à des vaisseaux lymphatiques et à des glandes.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte, ou des vaisseaux lymphatiques ou des filtres, nous ne pouvons pas nous dissimuler que la base du *placenta* n'en est pas moins le produit de la por-

tion matérielle animée de la semence, c'est-à-dire, de molécules organiques versées dans l'*uterus*, au moment de la fécondation de l'œuf; et si l'on parvient un jour à réaliser le fait annoncé par le docteur REUSS, autrement que je viens de l'expliquer, il sera démontré que ma première opinion sur la formation et la structure du *placenta*, est la meilleure, ce que je ne crois pas maintenant.

Je suis étonné qu'un homme aussi instruit que HALLER, n'ait pas vu qu'il y a deux substances dans le *placenta*, et je suis encore bien plus surpris qu'il ait hasardé une définition du *placenta*, telle qu'il la donne, quand il dit : « La portion de l'œuf, dans » l'homme, qui devient *placenta*, est » celle

» celle qui *prend plus exactement*
» *racine dans la matrice.* »

Aucune portion de l'œuf ne prend racine dans l'*uterus ;* mais une portion de cet œuf, ou pour bien dire, du *chorion*, qui en est la membrane externe, s'attache immédiatement par un tissu cellulaire, au *placenta*, et cette portion de l'œuf est celle par où sortent de l'œuf les vaisseaux ombilicaux de l'embryon ; c'est cette portion qui vient se coller, s'adapter au gluten que l'homme a versé dans l'*uterus*, au moment de la fécondation de l'œuf. C'est par les ramifications que ses vaisseaux jettent dans la substance cellulaire et parenchymateuse, qui forme la partie concave du *placenta*, que le *chorion* s'attache fortement à cette

substance du *placenta*, et ensuite c'est par le prolongement de la multitude des filamens, ou queues des molécules organiques dans les sinus de l'*uterus*, que le *placenta* adhère à ce viscère.

Le *chorion* n'est pas plus épais dans la partie qui adhère au *placenta*, que dans les autres, comme on peut le voir quand il a abandonné naturellement le *placenta*, ou quand on l'a disséqué. Il n'y a rien dans la substance du *chorion*, qui puisse former la masse du *placenta*, ni lui donner naissance; et quoique ROUHAULT et HALLER soient d'avis que le *placenta* n'est formé que par l'épaississement du *chorion* : ils ne me persuaderont pas que cette masse tire son origine du *chorion*. Tout ce qui compose ce gâteau est étranger

à cette membrane, et ne peut provenir que des molécules organiques de l'un ou de l'autre des individus, et le plus ordinairement des deux ; mais sa forte union avec le *placenta*, et sa plus forte épaisseur à la circonférence de ce corps, est vraisemblablement ce qui les a induits en erreur. ROUHAULT aurait dû faire attention que le réseau qui revêt la face convexe du *placenta*, vient se perdre dans le *chorion*, au pourtour de ce gâteau ; et que c'est de-là que le *chorion* est plus épais au bord du *placenta*, que par-tout ailleurs.

Il est vraisemblable que c'est de ce réseau que HUNTER, accoucheur Anglais et notre contemporain, tire l'origine de la membrane qu'il appelle *decidua*, et qui n'est bien visible que

dans les fausses-couches. Pour parler plus clairement, c'est ce réseau qui est encore très-mucilagineux à ce terme, qu'il prend pour sa *décidua*. On ne trouve pas ce réseau, ou membrane, chez les animaux.

Rien ne doit empêcher de croire que c'est la matière vive et animée de la liqueur séminale ; en un mot, les molécules organiques qui fournissent la base du *placenta*. Au contraire, tout doit nous le prouver, car cette portion par laquelle il adhère à l'*uterus*, est formée de grains presque ronds, réunis par des filamens plus fins que des capillaires, et soutenus par un tissu cellulaire très-fin.

On verra facilement la preuve de ce que je viens de dire sur l'origine des

placenta, par ceux des conceptions extra-utérines. Dans ces cas, le *placenta* ressemble bien plus à ceux des animaux; c'est-là où on ne le trouve composé que du *chorion* et des vaisseaux ombilicaux, soutenus par un léger tissu cellulaire, lorsqu'il n'a pas eu communication avec l'*uterus*; c'est-là où on s'apperçoit bien que manque cette substance particulière formée par les molécules organiques.

Je prie ceux qui ne voudront pas croire à la formation et à l'organisation du *placenta*, de la manière que je la donne, de dire d'où vient cette substance si différente de l'autre, qui forme dans un *placenta* bien conditionné, les deux tiers de son épaisseur, et que l'on peut séparer de l'autre sans répandre

de sang, en prenant garde de ne pas ouvrir des vaisseaux de la portion concave : qu'ils disent aussi ce que deviennent les liqueurs versées dans *l'uterus*, au moment de la fécondation de l'œuf; car la femme n'en rend pas cette fois.

Il est bien constant, et c'est l'opinion générale des anciens comme des modernes, que la femme est fécondée par une liqueur spiritueuse, éthérée, et non par celle qui tombe sous nos sens.

En attendant qu'on nous donne une autre origine du *placenta*, aussi vraisemblable que celle-ci, je ne peux m'empêcher de croire que toutes les molécules versées dans l'*uterus*, et toutes celles que ce viscère fournit, s'organisent réellement pour former le

placenta, filtrer et élaborer les sucs nourriciers qu'il fournit à l'embryon, qui ne doivent lui parvenir que très-lentement : plus j'y ai réfléchi, plus je me suis confirmé dans cette idée.

CHAPITRE III.

De la circulation chez le Fœtus, et de sa sanguification.

Nous ne pouvons nous dissimuler que la première nourriture de l'embryon ne peut lui parvenir qu'à la manière des plantes, par imbibition et intususception, ou absorption, jusqu'à ce que le temps ait développé l'organisation de son cœur, et de tout le système vasculaire qui en dépend.

Ce n'est qu'après ce développement, auquel nous ne pouvons au juste assigner un terme, que commence la circulation de l'embryon au *placenta*, qui s'établit d'une manière peu sensible dans le premier mois, à en juger par les faits que nous présentent les fausses-couches de ce terme ; car celles qu'on calcule pour un mois de grossesse, ne laissent voir qu'un point rouge au milieu du *tomentum encore blanc*, dont une moitié de l'œuf, à-peu-près, est environnée. On voit à travers les membranes, l'embryon flottant dans la liqueur dont l'œuf est plein, le cordon légèrement coloré, et les points des yeux qui, à travers les paupières, paraissent bleus.

C'est ainsi que je l'ai vu dans le pre-

mier œuf humain que j'ai reçu entier ; la femme qui le rendit, ne comptait pas plus de trente-deux jours de fécondation, dont cinq à six de retard ou époque manquée.

Quelques années après j'ai reçu à quatre mois et demi de grossesse, l'œuf humain entier, sans vestige de *placenta ;* le *chorion* qui était blanc, lisse et uni par-tout, offrait un seul point rouge à la partie qui correspondait au cordon ombilical, conséquemment à la partie de l'œuf qui avait adhéré au *placenta.* Le cordon ombilical était cette fois plus long que l'œuf, plus gros et plus coloré que dans le premier ; le fœtus était très-développé, le sexe bien marqué. La femme qui fit cette fausse-couche comptait trois époques

manquées quand elle se blessa. La macération avait fait alors ce qu'elle fait si rarement, que je ne l'ai encore rencontré que cette fois ; elle avait entièrement décollé le sac de la génération, de son *placenta*.

On ne peut croire avec le cit. BAUDELOCQUE, qu'il y ait une circulation, même médiate, de la mère à l'enfant, » par le moyen de communications des » sinus utérins, avec des cellules du » *placenta* », comme il le dit dans son *Traité d'Accouchemens*, édit. de 1781, p. 144, par. 505, qui commence par ces mots : « *On ne peut raisonna-* » *blement nier le passage du sang* » *des sinus utérins dans les cellules* » *du* placenta, etc. »

AVEC CERTITUDE de ne pas passer

pour un homme déraisonnable dans cette occasion, je nie ce passage du sang de la mère à l'enfant; et je dis, au contraire, qu'il s'établit une circulation immédiate du *placenta* à l'embryon, et de l'embryon au *placenta*, par les filamens des molécules organiques qui font la base de ce corps, et qui transmettent aux radicules de la veine ombilicale, une matière lymphatico-laiteuse qu'ils ont puisée dans les sinus utérins, à travers les pores de la membrane interne de ce viscère; et que cette lymphe transmise à l'embryon, est convertie en sang par l'action de son cœur, lorsque ce muscle et ses dépendances ont acquis assez de force pour entrer en action.

Puisque le citoyen BAUDELOCQUE

n'admet pas d'anastomoses des vaisseaux utérins avec les radicules de la veine ombilicale, ce en quoi il a grande raison, il ne peut raisonnablement espérer qu'à quelque terme de grossesse que ce soit, « il puisse passer des globules » sanguins des sinus utérins, dans » les radicules veineuses du *placenta* », parce que ces radicules veineuses, ne parviennent jamais à la surface convexe du *placenta*, seule partie par laquelle ce corps adhère à l'*uterus* : c'est un fait qu'il est bien essentiel de remarquer, puisqu'il ne sort jamais de sang d'un *placenta*, quand on le presse comme une éponge, et qu'aucune injection n'a pu pénétrer cette face du *placenta*, sans y occasionner déchirure ; conséquemment le cit. BAUDE-

LOCQUE s'est trompé dans les paragraphes 505, 506, 507 et 508, où il traite de cet objet.

Si la doctrine du cit. BAUDELOCQUE pouvait avoir lieu, elle aurait son effet dès le commencement de la gestation, et ce ne serait pas *par la suite*, comme il le dit dans le paragraphe 506; car, une fois le *placenta* organisé, il n'y survient pas de changement; tout se passe de même dans ce corps depuis le commencement jusqu'à la fin de la gestation; il n'y survient rien de remarquable que son développement et accroissement.

Pour que le cit. BAUDELOCQUE pût nous persuader, comme ses élèves, il faudrait qu'il pût nous dire comment et à quel terme s'opère cette nouveauté

dans le *placenta ;* car il reconnaît « que » dans le commencement de la gesta- » tion, il ne passe que des sucs blancs » à l'embryon, mais il dit qu'ensuite il » passe des globules sanguins. »

Ce professeur est dans l'erreur, car il ne passe que des sucs blancs au *placenta*, pendant tout le temps de la gestation, et le sang qui se trouve dans le *placenta*, est le produit du cœur et des artères de l'enfant, comme le sien ; car les cellules dont nous parle le cit. BAUDELOCQUE, ne communiquent pas avec l'*uterus*, comme il faudrait que cela fût, pour qu'il passât des globules sanguins dans le *placenta*. Ces cellules ne sont pas à la face convexe du *placenta*, seule partie de ce corps qui adhère à l'*uterus*.

On les remarque à la partie presque moyenne de l'épaisseur du *placenta*, et elles ne sont autre chose que des espèces de lacs formés par les anastomoses des artères ombilicales, avec des rameaux veineux du même nom, comme on en observe au mésentère de la grenouille, et sans lesquelles anastomoses on ne trouverait que des sucs blancs dans la veine ombilicale; mais le sang de l'enfant porté dans le *placenta* par ses artères ombilicales, ne peut lui revenir que par la veine du même nom, et c'est lui qui pousse et chasse les sucs lymphatico-laiteux, avec lesquels il se mêle pour revenir à l'enfant.

Les anastomoses se forment dans la substance même du *placenta*, qui

n'adhère pas à l'*uterus*, et c'est dans le lieu de ces anastomoses, qu'on commence à observer les cellules du *placenta*, dont nous parle le cit. BAUDELOCQUE, mais qui ne communiquent pas avec l'*uterus;* et c'est aussi à cette profondeur du *placenta*, que l'on distingue les deux différentes substances dont ce corps, *auquel nous pouvons donner le nom d'organe,* est composé.

Les artères ombilicales ne parviennent jamais dans la substance de la portion du *placenta*, que je crois formée par les molécules organiques; et quoique les radicules veineuses soient ramifiées à un point surprenant dans cette portion, elles ne vont jamais jusqu'à la surface convexe qui adhère à l'*uterus*, non plus que les cellules

dont

dont parle le citoyen BAUDELOCQUE. WARTON nous dit *expressément*, « que » la partie du *placenta* qui regarde, » ou pour bien dire, qui touche l'en- » fant, reçoit ses vaisseaux ombilicaux » qui se terminent dans cette partie, » *sans pénétrer celle qui touche la* » *matrice;* » donc à aucun terme de grossesse, il ne peut passer des globules sanguins de l'*uterus* dans le *placenta*.

Les sinus qui se trouvent dans la substance spongieuse de l'*uterus*, dès son origine, qui se développent au moment de la nubilité, qui augmentent encore pendant la gestation, sont les réservoirs destinés par la nature, à contenir la surabondance du sang versé dans les veines utérines, pour fournir

à l'évacuation périodique à laquelle la nature a assujetti la femme pendant la non-gestation, et pour fournir pendant la gestation, au moyen des filamens qui s'y baignent, la matière lymphatique que ce sang contient, et dont se compose la nourriture de l'enfant.

Il ne faut pas croire qu'il passe une goutte de sang de la mère à l'enfant, quoi qu'en ait dit le cit. BAUDELOCQUE; je lui oppose des autorités qui valent bien la sienne.

SABATIER (1), *Traité d'anatomie*, tom. 2; *Splanchnologie*, p. 482, après avoir rapporté les expériences faites

(1) SABATIER, professeur d'anatomie aux Ecoles de Médecine, membre de l'Institut national, et chirurgien en chef de l'Hôtel national des militaires Invalides.

par divers auteurs, tels que COWPER, MONRO, MANGET, VIEUSSENS, ROEDÉRER, HALLER, etc. nous dit :

« On peut, ce me semble, conclure » de tout ce qui vient d'être dit, que » les vaisseaux de la matrice et ceux » du *placenta* ne sont pas continus; » et qu'au lieu de *porter du sang à* » *l'enfant*, les extrémités de la veine » ombilicale *ne puisent dans les* » *sinus de la matrice, qu'un suc* » *blanc* qu'elles pompent par voie » d'absorption, comme les vaisseaux » lactés tirent le chyle qui est contenu » dans les intestins, etc. »

Page 493, il nous dit encore :

« La veine ombilicale parvenue dans » le ventre de l'enfant, monte de bas » en haut, et de gauche à droite : en-

» foncée dans l'épaisseur du ligament
» suspensoir du foie, elle traverse la
» partie inférieure de ce viscère, auquel
» elle donne un grand nombre de
» ramifications, et s'unit enfin à la
» veine porte; une partie du sang
» qu'elle contient est conduite à la veine
» cave inférieure, par le canal veineux:
» l'autre y arrive par les veines hépa-
» tiques. Le trou ovale le transmet à
» l'oreillette gauche, lorsqu'il est tombé
» dans le ventricule du même côté;
» il passe par l'aorte où il se mêle avec
» celui que la veine cave supérieure
» avait versé dans l'oreillette droite,
» et dans le ventricule voisin, et qui,
» au lieu de parcourir toutes les routes
» pulmonaires, est conduit à cette
» artère, au moyen du canal artériel.

» *Enfin, le sang que l'aorte inférieure*
» *a reçu des deux ventricules, est en*
» *partie rendu au* placenta, *par les*
» *artères ombilicales.* »

Ces passages sont assez clairs pour n'avoir pas besoin d'être commentés; et il est bien évident que le cit. SABATIER ne croit pas à la circulation de la mère à l'enfant.

HALLER nous dit dans son *Traité de génération*, « que tant que l'enfant
» est dans le sein de sa mère, les par-
» ties supérieures se développent plus,
» et prennent un accroissement plus
» considérable que les parties infé-
» rieures: 1.° parce que les vaisseaux les
» premiers formés sont ceux des parties
» supérieures; 2.° parce que le sang qui
» devrait se porter aux parties infé-

» rieures, est détourné par les artères
» du cordon ombilical, *qui le portent*
» *au* placenta, *d'où il revient par la*
» *veine ombilicale, au foie de l'en-*
» *fant*, pour être distribué ensuite
» dans toutes les parties de cet indi-
» vidu; mais qu'après la naissance,
» le sang qui était détourné par le
» cordon ombilical, se porte avec plus
» d'abondance dans les parties infé-
» rieures, et que ces parties, à com-
» mencer par le bassin, prennent plus
» d'accroissement que les parties su-
» périeures; et si évidemment, dit-il
» p. 310, que l'artère honteuse, ou
» ischiatique, devient le tronc de
» l'artère hypogastrique; le sang fait
» alors effort vers la partie inférieure
» du bassin, *au lieu qu'auparavant*

» *il remontait du bassin à l'ombilic.* »

Voilà la substance de quatre à cinq pages de HALLER, sur cet objet; d'après cela on ne peut se dispenser de voir que HALLER ne croit pas même à la circulation *médiate* du sang de la mère à l'enfant, comme le croit le cit. BAUDELOCQUE et quelques modernes accoucheurs d'après lui. Le sentiment de HALLER n'est pas équivoque, puisqu'il dit : « *Après la section du cordon* » *ombilical, le sang qui était porté* » *au* placenta, *et qui remontait du* » placenta *à l'ombilic*, est distribué » avec plus d'abondance dans les par- » ties inférieures. »

DAVID (1) admet bien une circulation

(1) Jean-Pierre DAVID, docteur en médecine, professeur royal de chirurgie et d'anatomie à Rouen;

de la mère à l'enfant, mais il ne l'admet pas sanguine, puisqu'il dit, p. 47 de son *Traité de la nutrition et accroissement du fœtus humain* : « Les pédicules qui attachent le *placenta* » à la matrice, sont autant de racines » qui *pompent* et portent au nouvel » individu, des sucs alimentaires et » nourriciers à *moitié préparés*, et » dont la préparation ultérieure et la » distribution régulière sont réservées » à l'action des vaisseaux de l'embryon, » dont ces sucs vont augmenter le » volume et le ressort. »

Par ce passage de DAVID, il est irrévocablement démontré qu'il n'admet

---

chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la même ville.

ni vaisseaux, ni cellules qui puissent laisser passer des globules sanguins, des sinus utérins au *placenta*, puisque ce sont *des racines qui pompent des sucs nourriciers à moitié préparés*; donc c'est de la lymphe et non du sang. Quand DAVID compare les pédicules qui attachent le *placenta* à l'*uterus*, à des racines qui pompent, il s'exprime bien d'après nature; car rien ne ressemble tant au chevelu d'une plante que l'on arrache de la terre, et qui entraîne toute la motte de terre dans laquelle elle s'est propagée, que le *placenta* humain.

BLANCART et beaucoup d'autres sont aussi de l'opinion qu'il ne passe pas de sang de la mère à l'enfant, que ce n'est qu'une humeur lactée,

qui va de la matrice au *placenta* (1).

Bernard-Nicolas SCHREGER, médecin Allemand, nous dit dans une dissertation qui a pour titre : *De functione placentae uterinae*, « que » les vaisseaux de l'*uterus* ne ver- » sent dans le tissu spongieux du *pla-* » *centa*, que de la sérosité. Il prétend » que le côté utérin du *placenta* est » toujours moins rouge que l'autre. »

Mais une autorité plus récente est celle de FABRE (2), qui fut notre

---

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1714.

(2) Pierre FABRE, membre des Collège et Académie de Chirurgie, homme de mérite, nous a laissé différens bons Traités. Voyez pour cet objet, ses *Recherches sur la nature de l'homme*, édit. de Paris, 1776.

collègue et contemporain, qui dès 1776 ne laisse plus la question en doute, puisqu'il dit positivement :

« *Il est bien prouvé* que les vaisseaux sanguins de l'*uterus* ne communiquent point avec ceux de l'arrière-faix (1), et que pendant la grossesse, la matrice sépare une liqueur nourricière qui pénètre dans les vaisseaux du *placenta*, et se mêle avec le sang du fœtus, pour lui servir de nourriture ; de même que le chyle qui renouvelle sans cesse nos liqueurs, est versé dans la sous-clavière gauche, après la naissance. »

Il est évident que FABRE ne parle pas d'après lui seul, puisqu'il dit : *Il*

(1) *Arrière-faix* ou *placenta*, sont synonymes.

est bien prouvé. C'est sans contredit d'après les expériences des différens auteurs, et les mémoires envoyés à l'Académie, et après les discussions de cette Compagnie, qu'il aura été décidé qu'il ne passe pas de sang des vaisseaux de l'*uterus au placenta.* Cette décision me paraît si positive en 1776, qu'il est au moins ridicule de renouveller en 1781, une erreur des anciens sur cet objet. Loin de les perpétuer dans de nouveaux écrits, nous ne devons en parler, que pour mettre la vérité à la place, et faire faire des progrès aux sciences; nous devons donc nous abstenir de propager leur ignorance qui est bien excusable; car, si nous n'avions pas eu plus de moyens d'instruction qu'eux, qui sait où nous en serions?

Je suis bien persuadé, avec les physiologistes, que la sanguification chez l'embryon, s'opère par l'action de son cœur ; que tous les fluides qui lui sont portés ne sont que lymphatico-laiteux, et que le sang qui se trouve dans le *placenta*, n'est que la surabondance de celui qu'il a formé.

Les injections anatomiques ont démontré l'impossibilité de la doctrine du cit. BAUDELOCQUE ; car aucune injection n'a pu pénétrer la face convexe du *placenta* humain, *sans y occasionner déchirure*, comme je l'ai dit plus haut : rien ne sort du *placenta*, quand on le comprime, qu'une sérosité claire. BOERHAAVE, HALLER et SABATIER l'ont dit : c'est la nourriture de l'embryon qui y était entrée par les filamens qui pom-

pent continuellement pendant la gestation, dans les sinus ou cellules de l'*uterus*, cette matière lymphatico-laiteuse qu'ils transmettent aux radicules de la veine ombilicale, qui à son tour transmet cette liqueur à son embryon, par le secours des anastomoses des artères ombilicales.

Une des plus fortes raisons que l'on allègue pour prouver qu'il passe du sang de la mère à l'enfant, et la plus spécieuse pour beaucoup de gens, est la suppression des règles après la conception ; ce flux est supprimé, parce qu'il nourrit l'enfant : voilà la conclusion que le public en tire.

Si l'on veut bien prendre la peine de réfléchir, on trouvera facilement, pendant la gestation, l'emploi de ce

sang superflu avant la conception : on verra que l'*uterus* qui s'étend et se dilate en tout sens et sans cesse, dès le moment qu'il a reçu l'œuf, a besoin d'une plus grande quantité de sang pour se soutenir et remplir ses vaisseaux et ses cellules qui s'étendent aussi.

1.° La portion lymphatique que ce sang contient, est pompée par les flocons tomenteux, provenant des molécules organiques dont est formée la base du *placenta*, et qui les transmettent aux capillaires des branches de la veine ombilicale pour nourrir l'embryon.

2.° La partie la plus séreuse est extraite par les filamens ou vaisseaux que le *chorion* et l'amnios jettent aussi

dans le reste de la circonférence de l'*uterus*, pour fournir à l'accroissement continuel de leur eau, qui étend le domicile de l'embryon à proportion de son développement (1).

3.° Le reste est distribué dans les cellules de l'*uterus*, qui s'étendent chaque jour, ainsi que ces vaisseaux sanguins qui se développent.

Jusqu'à ce que la nature ait rétabli l'équilibre entre les fluides de la mère, par le partage que je viens de détailler, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la nature ait employé les sucs nourriciers fournis par la mère, cette mère reste triste,

(1) Je crois que c'est ce dépouillement de sérosité pendant la gestation, qui donne au sang qui sort de l'*uterus* après l'accouchement, une si grande disposition à se coaguler.

languissante

languissante et incommodée de la retenue de son évacuation périodique, et souvent cette retenue lui devient si à charge, malgré l'emploi que nous lui croyons, qu'elle est obligée de se faire tirer quelques onces de sang, dès les premiers mois de la grossesse, tandis que souvent elle n'est plus dans cette même nécessité pendant le reste de cette grossesse.

J'appelle à l'appui de mon opinion sur la *sanguification par le fœtus*, l'observation de la nature, cette mère si ingénieuse pour la conservation de ses œuvres. Ceux qui ont suivi le développement et l'accroissement des ovipares, n'ont-ils pas vu la sanguification s'opérer, sans communication avec la mère?

Ecoutons MALPIGHI (1). « L'em-
» bryon chez les volatiles est tout blanc,
» jusques et après quarante-cinq ou
» quarante-six heures d'incubation ;
» après la quarante-huitième heure,
» le sang commence à s'annoncer dans
» les vaisseaux les plus voisins du cœur,
» qui reste lui-même encore blanc
» pendant quelques heures ; après ce
» temps, les liqueurs contenues dans
» les vaisseaux du fœtus, de très-
» blanches qu'elles étaient, deviennent
» jaunes, puis rouillées, ensuite mêlées
» de jaune et de rouge, et enfin rou-
» ges ; les ramifications du réseau
» *vasculeux* sont encore jaunes, quand
» les troncs sont déja rouges et d'une
» belle couleur. »

(1) MALPIGHI, *pullus in ovo.*

Nous devons donc nécessairement en tirer cette conséquence, que puisque la première nourriture des volatiles est blanche; que beaucoup d'animaux croissent assez promptement sans le secours du sang, et qu'aucun ne peut croître sans le secours d'une humeur blanche et mucilagineuse; que l'analyse du sang des humains et des quadrupèdes, fournit également une lymphe composée de sérosité et de mucosité; que l'embryon humain a été vu blanc dans le premier mois de la gestation, ainsi que le *tomentum* attaché au *chorion*, lequel *tomentum* était la base du *placenta*, et les radicules par lesquelles l'embryon recevait sa nourriture : nous devons, dis-je, en tirer cette conséquence naturellement vraie, *que les*

premiers sucs transmis à l'embryon, sont blancs, et que c'est son cœur qui les convertit en sang.

Nous ne devons donc plus douter que l'embryon humain, comme les autres, se nourrisse de la partie lymphatico-laiteuse, qui est fournie par les filamens des molécules organiques, aux radicules de la veine ombilicale, et que c'est son cœur qui convertit cette liqueur en sang, qu'il envoie ce sang au *placenta* par ses artères ombilicales, qui sont des bifurcations de ses iliaques qui s'anastomosent avec la veine ombilicale, dans la partie concave du *placenta;* et que cette veine le porte au foie de l'embryon, chargé de cette nouvelle liqueur nourricière qu'elle a puisée par ses radi-

cules dans les molécules organiques qui font la base, la partie convexe du *placenta;* celle enfin qui adhère à l'*uterus*.

Mais de plus, nous devons croire que la partie visqueuse de la lymphe est élaborée, chez les humains, par cette substance du *placenta*, dont la nature n'a pas gratifié les quadrupèdes, parce que l'élaboration de la lymphe n'est pas si nécessaire chez eux, attendu que les matières dont ils se nourrissent ne sont pas aussi visqueuses que la nourriture des humains. Tout ceci est bien prouvé par la composition de l'embryon et de ses dépendances qui restent blancs assez long-temps après la conception, et par l'injection des *placenta* des animaux.

Je suis bien fondé à ne pas croire à la communication des vaisseaux utérins avec ceux du *placenta*, non-seulement à cause de la disproportion (1) de ces vaisseaux qui ne peuvent s'aboucher, s'anastomoser en aucune manière avec ceux du *placenta*, qui n'ont aucune communication immédiate avec ceux de l'*uterus*; mais encore parce que j'ai vu des femmes prêtes à mourir de pertes utérines, tandis que j'ai amené au monde leurs enfans vivaces et bien portans, ce qui n'aurait pas pu être, si la circulation eût existé de la mère à l'enfant, attendu que celui-ci eût été

(1) Cette disproportion est telle dans le commencement de la gestation, que tous les vaisseaux de l'embryon ne boucheraient pas un des orifices d'une artère utérine.

privé, non-seulement de la portion de sang qui aurait dû lui arriver par les vaisseaux qui fournissaient la perte chez sa mère; mais aussi parce qu'il eût perdu une portion de celui qu'il aurait reçu avant cette rupture.

Les pertes, pendant la grossesse, ne peuvent avoir lieu que par le décollement d'une portion plus ou moins grande du *placenta;* par conséquent, s'il y avait circulation de la mère à l'enfant, celui-ci devrait s'affaiblir d'autant plus, que la mère perdrait plus abondamment; cependant nous voyons le contraire.

Dans mon opinion, le fœtus ne se trouve privé que de la portion de chyle que les radicules de la portion du *placenta* décollée, pompaient dans les cel-

lules de l'*uterus*, auxquelles la portion du *placenta* décollée adhérait avant la perte. Cette privation est bientôt réparée, lorsque le reste du *placenta* n'est pas ébranlé, parce que ce *placenta* continue de s'accroître dans le reste de sa circonférence, et que ses radicules qui s'accroissent aussi chaque jour, pompent de plus en plus les sucs nourriciers nécessaires à l'accroissement du fœtus : mais l'*uterus* continuant à s'étendre et à recevoir dans ses cellules le sang que les vaisseaux utérins y versent sans cesse, fournit continuellement à la perte ; et tandis que la mère marche presque toujours vers la tombe, le fœtus prospère. Le fait suivant prouve mon dire :

Nous avons vu une femme qui s'étant

blessée quelques jours avant la troisième époque de grossesse, éprouva une perte qui, à différentes reprises, dura plus de trois mois, réduisit cette femme à un point de faiblesse si considérable, qu'elle ne pouvait plus proférer une parole, et que nous nous attendions à la voir mourir d'un moment à l'autre, tandis que l'enfant qu'elle portait n'a pas cessé de s'accroître ; de manière qu'il remua distinctement pour elle, dès le quatrième mois, et pour nous, à quatre mois et demi ; que *je le fis venir vivant* au monde, dans le sixième mois, *sans pratiquer l'accouchement forcé que* LEVRET *avait proposé*. Cet enfant a respiré vingt-deux à vingt-trois heures. Ce fait a reçu l'authenticité nécessaire dans son temps, par le certificat ci-joint, des

médecins GEOFFROY et LORY, qui furent appelés dans les différens événemens de cette grossesse : la portion du *placenta*, détachée de l'*uterus*, n'avait que trois centimètres, deux pouces à peu près d'ancienne mesure ; elle était flasque et livide, tandis que le reste du *placenta* était en bon état (1).

---

(1) NOUS SOUSSIGNÉS docteur en médecine de la Faculté de Paris, et maître en chirurgie, accoucheur de la même ville, nous étant rendus mardi 17 août 1773, à l'heure de midi chez M. ROUILLARD, payeur des rentes, demeurant rue d'Enfer, et à sa réquisition, pour y délibérer sur un moyen proposé par M. MILLOT, maître en chirurgie et accoucheur en la même ville, pour sauver madame ROUILLARD, grosse de cinq mois et demi environ, du danger évident

Roedérer dit : « que le mouvement » du sang dans le *placenta*, ne vient » pas de la mère, et que rien ne lui » donne ce mouvement, que le cœur

---

où la mettait une perte considérable qui durait depuis long-temps, malgré tous les remèdes indiqués par l'art; nous avons approuvé le moyen proposé par M. Millot, comme étant le seul capable de sauver la mère, et faire recevoir le baptême à l'enfant, qui survivait aux accidens qui mettaient sa mère en danger de mourir d'un instant à l'autre ; ce qui a été effectué le même jour avec tout le succès possible ; en foi de quoi nous avons signé. A Paris, le 20 août 1773.

Suivent les signatures de Géoffroi et Lory.

Je certifie avoir l'original de ce certificat.

MILLOT.

» du fœtus, puisque les artères du » *placenta* ne battent plus, dès qu'on » a fait la ligature du cordon ombili- » cal; et qu'après la mort de la mère, » les artères du fœtus ne cessent pas » de battre, et qu'il lui survit quand » la mère a perdu tout son sang, » *parce que l'enfant ne perd pas le* » *sien*.

Je suis encore bien autorisé à ne pas croire à cette circulation de la mère à l'enfant, quand je trouve dans les auteurs, de fréquens exemples d'enfans vivans tirés du sein de leurs mères, long-temps après la mort.

Dans la Collection des Mémoires de l'Académie des Sciences, tome 7, on trouve une observation de Thomas

BARTHOLIN (1), qui rapporte la naissance de plusieurs enfans nés après la mort de leurs mères.

LES ÉPHÉMÉRIDES d'ALLEMAGNE donnent beaucoup d'exemples d'enfans trouvés vivans après la mort de leurs mères.

RIOLAND en donne aussi quelques-uns.

Le docteur CANGIAMILA de Palerme, nous affirme dans son Embryologie, avoir trouvé beaucoup d'enfans vivans à différens termes de grossesse, dans le sein de leurs mères, mortes de causes

---

(1) Thomas BARTHOLIN, médecin et littérateur, avait une parfaite connaissance des anciens auteurs, dont il profita ; il fit de grandes recherches et découvertes sur les vaisseaux lymphatiques et sur les veines lactées. Il mourut en 1680, âgé de soixante-quatre ans.

violentes et par l'effet du poison, les unes depuis quelques heures seulement, les autres, depuis douze, quinze et vingt heures ; on y trouve aussi l'exemple d'une femme enceinte qui, en 1743, fut frappée de la foudre, dont elle mourut sur-le-champ ; deux heures après, on tira de son sein l'enfant qui vivait.

« Augustin GERVAIS, chirurgien, » fit ouvrir, quoique vingt-quatre » heures après la mort, la domestique » d'une dame de sa connaissance ; l'en- » fant fut trouvé vivant.

« Xavier HENRI, chirurgien dans » l'hôpital de Saint Barthelemi de Pa- » lerme, assure avoir fait l'opération » *dite* Césarienne, vingt-quatre heures » après la mort de la femme, et avoir

» tiré du sein de cette mère, une fille
» vivante.

« Une femme de la Sicile voyageant
» avec son mari, fut assassinée par lui ;
» elle était grosse, et à cause des for-
» malités de la justice, elle ne fut
» ouverte que quarante-huit heures
» après ; on trouva un enfant vivant,
» quoique blessé au pied.

Un événement plus récent est celui dont parle la Gazette de France, du 11 mars 1765, qui dit que l'on a reçu de Soissons les détails suivans des ravages faits par un loup dans les environs de cette ville :

Le 28 du mois dernier, une femme de la paroisse des Sept-Monts, fut étranglée par un loup qui lui dévora le visage, les bras et les cuisses ; comme

elle était enceinte de quatre à cinq mois, on ouvrit son cadavre, d'où l'on a tiré son enfant qui a reçu le baptême.

Toutes ces observations nous prouvent jusqu'à la conviction, qu'il n'y a pas de circulation, même *médiate* de la mère à l'enfant; car la mort de celui-ci serait la première conséquence et la suite nécessaire de celle de la mère, sur-tout après vingt-quatre et quarante-huit heures; conséquemment il me paraît bien prouvé que la circulation de l'enfant dans le sein de sa mère, se fait du *placenta* à l'enfant, et *vice versâ*, de l'enfant au *placenta*.

Si la circulation du sang utérin avec le *placenta*, était nécessaire à la vie des enfans, dans le sein de leurs mères, je

je demande comment elle se serait établie dans les grossesses extra-utérines, qui n'ont eu aucune communication avec l'intérieur de l'*uterus*. Il me semble que ces faits seuls prouvent assez que la circulation du sang de la mère à l'enfant n'est pas nécessaire, et que, loin d'être nécessaire, elle serait *dangereuse;* donc il n'y a pas de circulation même médiate de la mère à l'enfant.

De tous les faits que je viens de rapporter, il me paraît nécessaire de conclure que la circulation du sang de l'enfant dans le sein de sa mère, n'est ni médiate, ni immédiate avec elle; mais qu'elle se fait immédiatement du PLACENTA à l'enfant, et de l'enfant au PLACENTA. Je dis du *placenta* à l'en-

fant, parce que c'est le *placenta* qui le premier porte à l'embryon les sucs nourriciers qu'il a puisés dans l'*uterus*, et que l'embryon n'en renvoie au *placenta* que quand il commence à en avoir une certaine quantité, et que quand son systême vasculaire est en activité.

CHAPITRE IV.

De la Superfétation.

LORSQUE j'ai dit que dans la composition de la semence de l'homme, il entrait une liqueur mucilagineuse qui enveloppe l'*aura seminalis*, lequel par sa nature se porte à l'ovaire, pour y féconder l'œuf ou les œufs, tandis que ce mucilage reste dans l'*uterus*,

pour arrêter l'œuf ou les œufs lorsqu'ils y descendent, et que c'est ce mucilage qui forme les rudimens, la base du *placenta*, et son tissu cellulaire, par l'organisation que les molécules de cette semence acquièrent dans l'*uterus*; j'ai cru y être fondé par les raisons que j'ai données à cet article; mais aussi parce que ce corps est toujours seul, en quelque nombre que soient les enfans dans l'*uterus*, si les œufs ont été fécondés simultanément.

Lorsque le contraire arrive, c'est-à-dire, lorsque chaque enfant a son *placenta* séparé, je pense que ce fait ne peut avoir lieu que par la superfétation qui est rare, et ne peut arriver que lorsqu'il s'écoule peu de temps entre les actes réitérés du coït.

SINIBALDE, ou *SINIBALDUS*, que j'ai déja cité, est de cet avis, puisqu'il dit, lib. VIII, *de Geneanthropeiæ*, chap. III :

Enim verò, ut superfœtatio sit vitalis, necesse est, ut non multùm, unus ab alio, distet congressus venereus.

Pour que la superfétation puisse prendre vie, il faut que les approches vénériens soient peu éloignés l'un de l'autre.

Trois fois dans le cours de ma pratique, j'ai trouvé deux *placenta* bien séparés. La première fois, l'un des deux tomba sur ma main lorsque je la portais dans l'*uterus*, pour prendre les pieds du second enfant; je ne pus acquérir alors la certitude s'il pouvait y avoir eu superfétation, comme je le

crois dans ces cas-là ; mais j'ai acquis cette certitude dans le second et le troisième cas, dont voici l'historique.

Un mari et une femme qui avaïent soupé en petit comité chez des amis fort gais, rentrèrent chez eux fort gaîment ; aussitôt leur arrivée dans l'appartement, la femme reçut une preuve de la gaîté de son mari, après quoi ils se mirent au lit. Là, le mari en donna à sa chère moitié une pareille preuve. Peu de jours après, des indispositions, symptômes ordinaires de grossesse, chez cette femme, lui firent croire qu'elle était grosse, ce qui se confirma avec le temps ; car de ces deux possibilités, elle accoucha de deux enfans de sexes différens.

A la naissance de ces deux enfans

que je trouvai dans des positions bien opposées, puisque le premier qui vint au monde, occupait les régions moyennes et inférieures de l'*uterus*, et se présenta dans la situation la plus naturelle, tandis que le second était transversalement au fond de ce viscère, la tête sous les fausses côtes du côté droit, et les fesses sous celles du côté gauche. Je soupçonnai, par cet écart de la nature dans la position de ces enfans (1), que la fécondation des deux

(1) Je dis écart de la nature dans la position des enfans, parce qu'ordinairement ils sont à côté les uns des autres, en quelque nombre qu'ils soient, quand ils ont été fécondés simultanément; que leurs différens *chorions* sont adhérens sur les côtés, et que le *placenta* est un pour tout. C'est l'observation de cette marche régulière de la nature dans les jumeaux et trijumeaux, qui m'a donné l'opinion que

œufs n'avait pas été simultanée, comme cela arrive ordinairement dans les grossesses de jumeaux.

Je fis des questions au mari pour savoir s'il y avait eu possibilité à la superfétation, il m'apprit ce que j'ai détaillé plus haut. Comme les actes de gaîté si promptement réitérés, n'étaient plus fréquens entr'eux, ils se ressou-

---

les enfans qui ont chacun leur *placenta*, ne proviennent pas d'œufs fécondés simultanément. Deux fois seulement j'ai trouvé des jumeaux par superfétations, dans cette position vicieuse, et des deux sexes. Lorsque les œufs, au contraire, ont été fécondés simultanément, ils descendent successivement et s'accollent les uns aux autres sur le mucilage qui les attend dans l'*uterus*, lequel forme un *placenta* commun. Deux fois j'ai reçu trois enfans d'une seule fécondation et du même sexe; ils étaient les uns à côté des autres.

venaient aisément de cette époque ; d'ailleurs, les indispositions qui accompagnèrent cette grossesse dès les premiers momens, les avaient bien persuadés que c'était après ce charmant souper que cette grossesse avait pris naissance.

J'ai été appelé à Puteau, pour y secourir une femme qui était accouchée depuis dix ou douze heures, et qui était bien délivrée, me dit-on, mais qui souffrait comme avant son accouchement. A mon arrivée chez cette femme, je demandai à voir le *placenta ;* il était bien entier, accompagné de ses membranes, et il était venu, comme le dit la sage-femme, tout seul, c'est-à-dire sans effort de sa part.

Pendant cet examen l'accouchée

éprouva une douleur qui me fit connaître qu'elle avait quelque chose à expulser. En la touchant, je trouvai dans le vagin une tumeur bien tendue, et dont les membranes étaient si fermes, qu'elles n'avaient pu se rompre. Je perçai ces membranes, et j'amenai un enfant un peu plus petit que celui que la sage-femme avait reçu. Je délivrai cette femme, et je reconnus que les deux *placenta* avaient été parfaitement isolés l'un de l'autre. Je questionnai le mari, à sa réponse il fut aisé de conclure qu'il y avait eu possibilité à la superfétation, un certain jour de fête du pays; et il fut surpris que je ne trouvasse pas un troisième enfant.

J'ai lu dans le septième volume

de la Collection de l'Académie des Sciences, p. 670, un Mémoire d'un certain GABRIEL CLAUDER, sur la superfétation. Voici mot à mot ce qu'il dit :

« Une femme âgée de vingt-six ans, » jouissant d'une bonne santé, accou- » cha à son terme, d'un fils bien con- » formé, après quoi *l'arrière-faix* » suivit, ainsi que les lochies, mais » son ventre resta considérablement » gonflé ; elle y éprouvait un mouve- » ment très-sensible, et des alterna- » tives de douleurs qu'elle attribuait à » la retenue d'une partie de ses lochies ; » cependant elle était vigoureuse et » faisait toutes ses fonctions comme à » l'ordinaire. Elle resta dans le même » état pendant deux jours, au bout

» desquels ayant été appelé, je recon-
» nus qu'il y avait superfétation, ce
» qui l'attrista beaucoup. Je la rassu-
» rai du mieux qu'il me fut possible,
» *et lui prescrivis les remèdes conve-*
» *nables*. Le septième jour elle accou-
» cha d'un enfant fort sain, ce qui fut
» suivi d'un second *arrière-faix*, et
» du reste des lochies. Cette femme a
» joui depuis d'une parfaite santé,
» aussi bien que ses enfans. J'ai vu
» huit jours après une autre femme
» dans le même cas. »

Il est nécessaire d'observer que ce médecin devait soulager ces femmes en les faisant accoucher du second enfant, puisqu'elles avaient des douleurs; il eût mieux fait que de leur prescrire des

remèdes dans un cas où il n'en faut pas. Le sac de la génération ayant trop de solidité, n'a pu se rompre par les seules contractions utérines, conséquemment l'eau n'a pu s'écouler. Voilà quel était l'obstacle au second accouchement qui devait nécessairement suivre de près le premier, si ces femmes eussent eu affaire à un accoucheur.

Tout récemment encore le citoyen Bousquet, mon collègue, a reçu deux enfans du même sexe, et dont les deux *placenta* sont venus séparément et bien distincts l'un de l'autre. Information faite s'il y a eu possibilité à la superfétation, le mari et la femme ont répondu, oui, et qu'il ne s'étai

passé entre les deux actes de fécondation, que trois quarts-d'heure au plus (1).

Ces faits m'ont prouvé que les *placenta* ne peuvent être séparés et bien distincts les uns des autres, que dans la superfétation; tandis que dans les cas où il y a eu trois ou quatre œufs fécondés simultanément, il n'y a jamais qu'un seul et même *placenta;* mais autant de sacs séparés contenant de l'eau, que d'enfans, s'ils sont bien conformés!

Les faits et circonstances que je viens de détailler, peuvent bien faire croire

(1) Il est à remarquer que dans ces cas on trouve fréquemment les différens sexes, puisque sur quatre faits entre mon collègue et moi, les deux sexes se sont trouvés trois fois.

à la superfétation ; mais je n'y croirais pas quelques jours plus tard, 1.° parce que la capacité de l'*uterus* étant pleine du produit de la conception, ne permet plus le passage de l'*aura seminalis ;* 2.° parce que les dimensions de ce viscère n'étant déja plus les mêmes, les trompes ne doivent plus alors correspondre aussi exactement aux ovaires.

Nous ne devons donc pas ajouter foi à la superfétation d'enfans nés à deux et trois mois d'intervalle, à moins d'un double *uterus* dans celle qui les produit. Ce n'est que comme cela que l'on peut croire à la superfétation que rapporte le docteur VENETTE (1), d'une demoi-

(1) Voyez son tableau *de l'Amour Conjugal*, édit de Londres, année 1751.

selle de la Rochelle, qui accoucha d'un garçon, vingt-neuf jours après être accouchée d'une fille. On ne me persuadera pas que ce second enfant fut laissé dans le même *uterus* qui avait expulsé le premier, à moins qu'il n'y ait eu pendant ces vingt-neuf jours des douleurs consécutives, comme chez les femmes dont parle GABRIEL CLAUDER; car il est trop bien prouvé que l'*uterus*, une fois parvenu au degré d'irritation qui provoque sa contraction, ne cesse de se contracter, et par conséquent d'occasionner douleurs, que quand il est complètement débarrassé des corps qui le tenaient distendu. Les deux faits de GABRIEL CLAUDER, que je viens de rapporter, et celui de Puteau, ajoutent encore aux preuves que nous avons

là-dessus, puisque ces femmes ont souffert jusqu'au moment du second accouchement. VENETTE ne parle pas de douleurs dans l'intervalle des deux accouchemens ; car il dit « que cette » femme étant remise de sa couche, » alla à la campagne où elle accoucha » de son second enfant. »

Les exemples de superfétation les plus certains que nous ayons, nous viennent des négresses. VALMONT DE BOMARE, dans son Histoire naturelle, nous rapporte le fait suivant :

» Une jeune négresse de Virginie, » après avoir accouché la première » fois d'un enfant noir, accoucha la » seconde fois de deux jumeaux ; l'un » était garçon et se trouva noir, et » l'autre, qui était fille, se trouva mulâtre.

» mulâtre. Enfin, pour la troisième » fois cette négresse accoucha de trois » enfans, dont deux mulâtres, et l'autre » absolument nègre. »

Ces accouchemens prouvent mieux que tous les autres, la superfétation, puisque la copulation a eu lieu avec des hommes de différentes couleurs, et vraisemblablement à des intervalles peu éloignés; la naissance de ces jumeaux et trijumeaux paraît avoir été consécutive, puisqu'il n'est pas dit qu'il se soit passé plusieurs jours d'intervalle entre leur naissance; mais il ne nous dit rien de la séparation ou non, *des placenta*, ni du sexe de ces derniers enfans.

Le Commentateur de Nicolas Venette, docteur en médecine, aussi

bien que lui, dit : « Que les Ovistes » croyent, lorsqu'il y a plusieurs » enfans dans l'*uterus*, qu'il est tombé » autant d'œufs qu'il y a d'enfans, et » qu'alors ils ont chacun leur *placenta* ; » car, ajoute-t-il, s'ils n'en avaient » qu'un, ils seraient venus d'un seul » œuf. »

La conséquence de ce docteur n'est pas juste, car ce n'est pas l'œuf qui apporte le *placenta*, comme on l'a vu.

Les Ovistes ont parfaitement raison quand ils croyent qu'il y a eu autant d'œufs fécondés que l'on trouve d'enfans séparés dans l'*uterus*. Cela ne peut pas être autrement ; car si dans un seul œuf on trouve plusieurs enfans, il y a nécessairement adhérence et confusion de quelques parties, comme lorsqu'il y

a deux jaunes dans un œuf de volaille. La Collection des écarts de la nature gravée par les sieur et dame REGNAULT, nous en fournit des exemples chez les humains, comme chez les quadrupèdes et volailles.

Toutefois, au contraire, que la fécondation de plusieurs œufs a eu lieu simultanément, il ne peut y avoir QU'UN PLACENTA; mais chaque enfant a ses membranes particulières avec de l'eau. Je n'ai trouvé que le citoyen BAUDELOCQUE qui dise *que le chorion est souvent commun aux jumeaux* (1). Il est bien surprenant qu'un professeur

(1) Voyez son Traité d'accouchemens, année 1781, tome I.er p. 106, et tome II, p. 347, dernière ligne; et p. 348.

d'accouchemens propage depuis plus de vingt ans une erreur de cette espèce, que quatre minutes de réflexion anéantissent ; car, pour que le fait pût avoir lieu, il faudrait que l'un des œufs eût abandonné son *chorion* dans le calice de l'ovaire, et fût descendu dans l'*uterus* avec son *amnios* seul, tandis que l'autre y serait arrivé avec ses deux membranes. Mais le plus beau rôle que le cit. BAUDELOCQUE fasse jouer ici à la nature, est l'ouverture du *chorion* de cet œuf, qui est descendu avec ses deux membranes pour en envelopper son compagnon, l'autre œuf ; puisque, selon lui, ce *chorion* devient commun aux jumeaux, et vraisemblablement aux tri et quadri-jumeaux, quand ils y sont.

Nous savons tous que les œufs fécondés sont composés de deux membranes principales, dites *chorion* et *amnios*, unies ensemble par une troisième appelée *moyenne*, qui, cependant, est plutôt un tissu cellulaire qu'une membrane; et que ces œufs contiennent l'embryon nageant dans la liqueur qui distend ces membranes, et que c'est-là ce qui constitue l'œuf humain, comme celui des quadrupèdes.

Il me semble que le cit. Baudelocque outre-passe ici la confiance que nous devons à la nature, toute industrieuse qu'elle est; il me paraît qu'il croit à l'impossible. Ou il n'a jamais reçu de jumeaux et de trijumeaux, ce qui serait bien extraordinaire, ou il a dû reconnaître que chaque enfant a ses

deux membranes ; et lorsqu'on les examine après la sortie de *l'arrière-faix*, on distingue facilement par les bords des ouvertures, la double membrane dont chaque œuf était composé.

Si le cit. BAUDELOCQUE eût préféré se servir de sa réflexion et de son jugement, au plaisir de nous transmettre les productions d'autrui, il aurait reconnu l'impossibilité de cette assertion ; et il eût dit que dans les accouchemens de deux ou de trois enfans, dont les œufs ont été fécondés simultanément, on trouve des adhérences sur les côtés des *chorion ;* il n'aurait pas induit ses élèves en erreur, car il eût dit une vérité bien démontrée : ces adhérences sont telles, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de

séparer les *chorion*, sans en déchirer un.

Le cit. BAUDELOCQUE est trop instruit pour avoir pris ces adhérences pour une communauté de *chorion*, car pour qu'il y eût communauté de *chorion* entre des jumeaux, il faudrait qu'il n'y eût qu'un *chorion* entre deux œufs; la chose est impossible. La compression de neuf mois et la chaleur ont identifié les deux *chorion* sur les côtés seulement; mais la portion de l'œuf qui touche la partie antérieure et inférieure de l'*uterus*, celle par où sort l'enfant, n'a nulle adhérence avec le *chorion* son voisin, et laisse bien distinctement reconnaître les différens *chorion*.

Je crois bien qu'on ne trouvera

jamais deux *placenta* séparés et sans adhérence, entre les *chorion*, que dans les cas de superfétation; parce que, quelque court que soit l'intervalle qui se passe entre chaque acte de fécondation, il y en a assez avec la chaleur de l'*uterus*, pour empêcher l'agglutination des *chorion*; tandis que dans les cas de fécondation simultanée de plusieurs œufs, la chaleur de l'*uterus* n'est pas la même; et que plus il y a d'œufs fécondés au même moment, plus ils se touchent et sont pressés les uns contre les autres.

QUATRIÈME PARTIE.

L'ART DE PROCRÉER LES SEXES A VOLONTÉ.

AVANT-PROPOS.

Tous les hommes savent faire des enfans, mais ils ne savent pas tous procréer à volonté un garçon et une fille. On a toujours regardé la procréation du sexe, comme un effet du hasard, et l'on a eu raison ; mais quand les humains le voudront, ce ne sera plus l'effet du hasard, mais celui de leur volonté : je suis bien

convaincu maintenant, que l'on peut donner l'être à un garçon ou à une fille de préférence ; rien n'est plus aisé, et c'est ce que je veux apprendre à mes lecteurs.

Je ne leur proposerai pas pour cela, comme le docteur *PROCOPE COUTEAU, de se séparer du testicule qui, selon lui, ne doit produire que le sexe dont on ne voudra pas ; parce que je suis bien convaincu que ce n'est pas l'homme qui donne le sexe.*

Je crois que les testicules sont indistinctement destinés par la nature, à élaborer la liqueur séminale ; car à quoi servirait leur sécrétion distincte et séparée, puisque le produit des deux est toujours versé ensemble au lieu de sa destination, par un seul

et même canal? Il n'en est pas de même des ovaires, comme vous le verrez tout-à-l'heure; la nature qui n'a rien fait en vain serait en défaut, si elle avait donné à chaque testicule la vertu d'élaborer la liqueur prolifique, avec les organes spécifiques des sexes.

Toute invraisemblable que cette hypothèse a dû paraître dans tous les temps, elle a cependant eu ses sectateurs, et MICHEL PROCOPE COUTEAU *n'a pu s'en défendre; car après s'être bien tourmenté pour savoir comment on pourrait s'y prendre pour ne fournir dans la copulation, que le produit de l'un ou de l'autre des testicules, ou des ovaires, il finit par proposer la soustraction*

de celui qui doit produire le sexe que l'on ne voudra pas (1).

Je ne suis pas de son avis; ne faites divorce avec aucun de vos testicules : gardez les deux, mes amis. Si je pouvais ajouter au plaisir que vous éprouvez dans la propagation de notre espèce, je le ferais de bien bon cœur; car je ne suis pas de ces vieillards jaloux qui, quand ils ne peuvent plus jouir, voudraient priver les autres. Chaque chose a son temps, chacun a son tour; la sage nature a bien fait ce qu'elle a fait, elle ne nous a rien donné de trop; ainsi, sans vous

(1) Voyez l'ouvrage précité au commencement de celui-ci, chap. XI, sur le moyen de faire des Filles, page 129 de la seconde partie.

priver de quelque chose, sans rien diminuer de votre volupté, apprenez à donner le jour au sexe que vous préférez.

CHAPITRE PREMIER.

Des Trompes.

Nous avons vu la nécessité des trompes pour la fécondation des œufs; car la privation des trompes, ou cornes de la matrice, rend stérile comme la soustraction des ovaires.

Haller, dans son *Traité de génération*, article *des Trompes*, dit, « qu'on lui a objecté qu'il s'est trouvé » des trompes imperforées, de trop » courtes, ou des ovaires malades,

» dans des femmes fécondes ; il répond » à cela qu'il faudrait se souvenir que » ces vices ont pu avoir lieu après la » conception, car il y a neuf mois » d'intervalle jusqu'à l'accouchement. »

Non-seulement je suis encore ici de son avis ; mais je dis plus, une trompe peut être imperforée dès l'origine ; un ovaire peut être malade même avant la conception : si la femme est féconde, c'est que la trompe et l'ovaire d'un côté, étaient sains et bien organisés, et que la liqueur prolifique a été dirigée de ce côté.

Si la trompe viciée est du côté de l'ovaire sain, et que l'ovaire malade soit du côté de la trompe saine, la femme ne sera jamais féconde ; si, au contraire, elle a un côté sain, elle

deviendra féconde, mais *d'un seul genre*. J'ai de bonnes raisons pour croire que les deux sexes ne sont pas ensemble, mais, au contraire, séparés chacun dans un ovaire.

Mon opinion est fondée sur l'examen et l'observation de la nature : le premier qui y a donné lieu fut l'inspection anatomique d'une femme qui avait donné le jour à sept garçons, pendant le cours de quinze à seize années de mariage ; elle eût pu avoir encore cinq ou six enfans, sans jamais procréer une fille, parce que l'ovaire gauche était squirreux ; tandis que nous vîmes encore sur son ovaire droit plusieurs vésicules intactes et un peu saillantes.

Le second examen fut celui d'une femme morte subitement le neuvième

jour de couche ; elle avait eu quatre filles de quatre grossesses. Sur son ovaire gauche j'ai vu trois corps opaques, d'une certaine consistance. C'était bien ce qu'on appelle les corps jaunes, mais qui ne l'étaient déja plus : et la quatrième et dernière marque qui n'était pas encore remplie, laissait voir la déchirure de la capsule de l'œuf, et une portion de la cavité du calice qui avait fourni le dernier œuf fécondé ; son ovaire droit était lisse, sans aucune tache ni apparence de vésicules ; il était plus ferme et plus petit que le gauche ; cependant il ne me parut pas squirreux.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Des Ovaires.

Les *ovaires* que nos anciens appelaient les testicules des femmes, et dont la substance et la structure ne ressemblent en rien à celles des testicules de l'homme, sont composés d'un tissu feuilleté, rempli chez les filles nubiles et adultes, mais non encore fécondées, de vésicules plus grosses et plus saillantes les unes que les autres. Sténon et Graaf, les ont les premiers appelés oeufs, à cause de la liqueur qu'ils contiennent; la majorité des anatomistes les a aussi reconnus depuis ce temps pour des œufs. Ces corps sont

situés un de chaque côté au dehors de l'*uterus*, mais dans l'*abdomen*.

Les rameaux artériels et veineux qui se distribuent dans la substance des ovaires et aux œufs même, tirent leur origine des vaisseaux spermatiques et hypogastriques.

Les nerfs qui s'y distribuent, sont : 1.° un filet qui part des hypogastriques, et qui se joint à un intercostal et à quelques rameaux du plexus mésocolique, qui vont, à la faveur du ligament large, se distribuer, partie à la trompe, partie à l'ovaire ; ils se terminent à la base de chaque œuf ou vésicule, et ne forment pas, comme chez l'homme, un corps pelotonné, dont les vaisseaux et nerfs déroulés par la macération, produisent plus de cent fois la grandeur.

de l'homme, comme l'ont dit quelques anatomistes.

Les vaisseaux, ainsi que les nerfs, qui se distribuent à chaque œuf, sont si faibles et si petits, qu'il faut une loupe pour les bien voir ; cependant ces vaisseaux et nerfs ont chacun en particulier la propriété, la vertu de porter et de déposer dans chaque œuf, les atômes qui doivent former la créature, avec les organes spécifiques de chaque sexe.

Il est plus que ridicule de croire que quelque autre partie apporte le sexe, sur-tout quand on croit que les élémens de l'embryon sont déja dans l'œuf.

Il faut avoir bien de la hardiesse, je l'avoue, pour dire aux hommes

que ce ne sont pas eux qui fournissent les sexes ; ils ont au moins la prétention de fournir le leur ; ils y sont autorisés, 1.° par tous les anciens auteurs ; 2.° par un systême de génération (1), où l'auteur, « après » avoir admis le mélange des liqueurs » séminales dans l'*uterus*, dont la » dernière arrivée pénètre la première » qui sert d'enveloppe à l'autre, comme » le blanc de l'œuf enveloppe le jaune, » dit *exprèssement*, p. 26 : *La semence* » *d'un homme n'est propre qu'à pro-* » *duire un autre homme, comme la* » *semence de la femme n'est conve-*

(1) Publié par CHARLES-DENIS DE LAUNAY, chirurgien-major au régiment Royal d'infanterie, en 1726.

» *nable qu'à produire une autre* » *femme ;* de même que la semence » d'un pommier qui est le pépin de la » pomme, n'est propre qu'à produire » un autre pommier, etc. »

3.° Par l'opinion de MICHEL PROCOPE COUTEAU, qui veut « que l'animal ne reçoive ses testicules que de » son père, comme la femelle ne reçoit » ses ovaires, que de sa mère (1). » Plus loin, il dit, « que la liqueur du » *testicule droit* produit un enfant *mâle,* » tandis que celle du *testicule gauche* » en fournit un du *sexe féminin.* »

4.° Par le système de M. de BUFFON.

5.° Et enfin, par l'adage si généralement connu : *nemo dat quod non*

(1) Voyez p. 80 de la seconde partie, de l'Art de faire des garçons.

habet ; personne ne donne ce qu'il n'a pas.

La considération que mérite ce proverbe, m'a un peu retenu, et m'a forcé a plus d'expériences ; mais enfin la force de la vérité et la conviction, m'ont donné le courage de parler : d'ailleurs, je laisse à ce proverbe toute sa force ; car si chaque ovaire ne possédait pas un sexe, il ne le fournirait pas.

La seule difficulté qui puisse un moment suspendre votre croyance, LECTEUR, vient du systême de M. de BUFFON, qui nous a si ingénieusement dit : « *Que chaque molécule était en* » *miniature la représentation de cha-* » *que partie de notre corps.* » Si ce systême était vrai, un homme mutilé ne

produirait que des enfans mutilés, et nous sommes certains du contraire. Si ce système était vrai, nous ne verrions pas naître des enfans laids, et qui, quelquefois, pèchent par défaut ou par excès de parties, tandis que leurs pères et mères sont beaux et bien conformés, ou nous ne verrions pas l'inverse. Il faut oublier ce système, lire celui-ci sans préjugé, et croire que chaque atôme est une pièce indistinctement employée, par la nature, à tous ses besoins, puisque tout est fluide dans le premier moment.

Nous savons que l'homme qui a perdu un testicule, donne l'être aux deux sexes; donc que les sexes ne sont pas chez l'homme. N'existe-t-il pas des nations, des hordes sauvages, qui sup-

priment un testicule à leurs enfans, pour les rendre plus dispos à la chasse? cependant on trouve les deux sexes chez ces nations; donc que les *sexes* sont chez la femme.

Mais il ne faut pas dire à quoi bon les deux, puisqu'un seul peut suffire à la propagation des deux sexes? Il y aurait de l'ingratitude. Admirons la prévoyance du Créateur, qui a voulu que tous nos organes fussent doubles, pour que celui qui reste quand nous en perdons un, le suppléât; il n'en est pas tout-à-fait de même des *ovaires*, l'un ne peut entièrement suppléer l'autre. Aussi le Créateur les a mis à l'abri des événemens ordinaires de la vie; l'homme ni la femme ne peuvent y toucher.

On ne manquera pas de me demander comment les ovaires ou les vaisseaux et nerfs qui se distribuent aux œufs, peuvent élaborer les atômes nécessaires aux deux sexes.

Vous admettez, LECTEUR, qu'un des ovaires peut et doit même élaborer, fabriquer les atômes nécessaires au *sexe féminin* : cela ne vous répugne pas à croire, et vous paraît tellement dans l'ordre, que vous trouveriez très-extraordinaire que cela ne fût pas ainsi. Réfléchissez un moment, si l'intelligence suprême qui a constitué l'organisation animale, n'avait pas organisé cet ovaire pour produire le sexe féminin, cet ovaire ne pourrait cependant pas le produire. Pourquoi trouvez-vous plus de difficulté à croire que le Créa-

teur a donné en même temps à l'autre ovaire, la faculté de mouler les atômes de l'autre sexe ? *car c'est-là tout le mystère.*

C'est que vous voulez toujours et sans exception, croire la nature asservie aux mêmes loix ; et qu'étant habitués à voir toutes nos parties doubles opérer de même et faire les mêmes fonctions, vous avez conclu que les ovaires étant doubles, devaient opérer les mêmes choses : il semble que vous craigniez d'accorder au Créateur la variété dans ses moyens ; delà vient votre erreur. Il varie ses productions à l'infini, rien ne prouve mieux sa magnificence que sa fecondité et la variété de ses œuvres : quelle profusion de variétés dans les formes seulement ? chaque individu dif-

fère d'un autre dans son espèce, au physique et au moral; car la différence extérieure en produit une à l'intérieur, *puisque nos facultés intellectuelles émanent de notre physique.* C'est de là qu'est née la grande diversité de ces facultés.

Ne voyons-nous pas des choses plus surprenantes, que la différente production des ovaires ? ne trouvons-nous pas dans le même terrein, des plantes d'une qualité bien opposée ? A côté de la pomme-de-terre, du navet, de la bourrache, et autres plantes balsamiques et bienfaisantes, nous voyons croître et s'élever la pomme épineuse, qui est un poison : d'où vient cette différence dans les productions du même sol, et sous le même atmosphère ?

C'est que l'une de ces plantes est constituée pour recevoir les sels, les sucs capables d'épaissir nos fluides, tandis que les autres, par leur constitution, ne peuvent admettre que les sucs sains et balsamiques.

Nous voyons des plantes chargées des graines de toute leur espèce, et qui, à cause de cette production, sont appelées femelles, tandis que nous avons donné le nom de mâles à celles qui ne portent aucun fruit, aucune graine. Si une même plante produit les graines mâles et femelles de son espèce, qu'y a-t-il d'extraordinaire que la femme produise les deux sexes ?

Persuadez-vous bien qu'il y a de la différence dans l'organisation de l'un et de l'autre des ovaires ; cette diffé-

rence est bien peu de chose, c'est ce qui a empêché de l'appercevoir, et aussi parce qu'on ne l'a pas encore cherchée. Il doit en être des ovaires comme des greffes ; celle qui élabore les atômes de la poire, est criblée, percée différemment de celle qui élabore ceux de la pomme, parce que chacune d'elles a été conformée avec cette faculté, comme chaque ovaire a été organisé pour élaborer chaque sexe. Je ne vais pas au de-là de l'expérience ; l'observation m'a prouvé que *l'ovaire droit* fournit constamment l'embryon du sexe masculin ; donc que cet ovaire a élaboré les atômes nécessaires à cette production, tandis que *l'ovaire gauche* fournit constamment le sexe féminin ; donc, etc.

Quand le Gouvernement le voudra, le public aura là-dessus des certitudes invariables. Supprimez une trompe seulement, vous supprimez *un sexe*, et la femelle reste féconde d'un *autre sexe* : laissez l'ovaire d'un côté, et supprimez sa trompe ; et de l'autre côté, laissez la trompe, mais supprimez l'ovaire, vous rendez l'animale *stérile* : voilà les expériences qu'il faut répéter jusqu'à parfaite conviction.

Il me paraît plus raisonnable de croire, que l'auteur de la nature a destiné les *ovaires* à l'élaboration des élémens des différens sexes, de préférence aux *testicules*, non-seulement par les raisons que j'ai déja déduites, mais encore parce que les ovaires

n'ont pas d'autres fonctions, et que rien ne sort de l'œuf ; que les élémens y restent constamment séparés, et que le produit de chacun ne peut jamais être mêlé, pas même au moment de l'emploi que la nature en fait ; puisque non-seulement les ovaires sont séparés par le corps de l'*uterus*, qu'ils n'ont aucune communication entre eux, et que chacun a sa trompe séparée, qui ne peut se porter à l'autre ; *mais aussi et spécialement, parce que ce n'est que dans chaque œuf que se fait le mélange des atômes de l'homme avec ceux de la femme ;* mais encore parce que dans le cas d'abondance de liqueur prolifique, et d'œuf en maturité, les deux ovaires sont fécondés simultanément, et produisent les deux

sexes, si la position favorable pour cela est observée.

La preuve que chaque ovaire est fécondé sans confusion *des sexes*, se tire de l'observation des écarts même de la nature, elle n'a jamais favorisé bien réellement un seul individu de notre espèce des parties spécifiques des deux sèxes; ce que nous avons vu de plus avéré en ce genre, se borne à des erreurs par excès : en un mot, on ne connaît pas de véritables hermaphrodites chez les humains; nous n'avons encore vu que des apparences trompeuses.

On n'a pas trouvé chez l'homme viril, la partie sexuelle de la femme; nous n'avons encore vu chez quelques femmes, que des fantômes de la différence

férence spécifique de l'homme, sans accompagnement et sans organisation virile.

Ce que j'ai vu jusqu'à présent de plus curieux en ce genre, était séducteur au premier aspect, quoique dans un état tranquille. Nous avons vu, en 1754, l'apparence d'un membre viril si volumineux, qu'il cachait aisément toute la différence spécifique de celle qui le portait; mais à l'examen, nulle ouverture au gland, point d'*urètre*, point de testicules; tandis que l'individu qui portait ce clitoris, était véritablement femme, non-seulement par sa tournure toute féminine, par des tetons d'une jolie forme, par sa partie sexuelle; mais encore par l'évacuation menstruelle à laquelle la nature

l'avait assujettie depuis quelque mois.

M. MORAND, célèbre chirurgien, membre de la ci-devant Académie de Chirurgie, alors chirurgien en chef des Invalides, a donné à l'Académie des Sciences, année 1750, la description d'un hermaprodite de 16 ans, nommé MICHEL-ANNE DROUART, de Paris, qu'il avait vu en 1749, et qui lui parut avoir plus de tendance au sexe masculin qu'au féminin ; mais il reconnut que ce prétendu membre viril n'était pas ouvert, qu'il était terminé par un gland aussi large à son extrémité qu'à sa base ou couronne, qu'il y manquait *l'urètre*, tandis qu'on trouvait ce canal dans le vagin, en écartant les lèvres de la vulve, ou partie sexuelle de la femme, et que cet individu

urinait comme les autres femmes, qu'il n'y avait ni scrotum, ni testicule ; qu'il croyait avoir reconnu des cordons spermatiques ; mais cependant que, d'après leur position, on ne pouvait pas soupçonner les testicules restés dans le ventre. Enfin, après la description de M. MORAND, cet individu, quoiqu'avec des dispositions masculines et beaucoup de goût pour les femmes, ne paraissait avoir aucun sexe décidé; car M. MORAND, tout en inclinant plus pour le sexe masculin, (sans cependant lui accorder d'autre prérogative que la possibilité de l'introduction) ne prononce pas sur le sexe, et dit qu'il se contente de la description des parties.

Mais M. FERREIN, médecin célèbre,

et professeur d'anatomie à Paris, qui avait vu MICHEL-ANNE DROUART, à la même époque que M. MORAND, donna à l'Académie des Sciences, en 1767, dix-sept ans après l'époque dont nous venons de parler, un mémoire à l'occasion d'un enfant de douze ans, qui, jusqu'alors, avait passé pour garçon, et qu'il a déclaré fille en la comparant à MICHEL-ANNE DROUART, qu'il avait revue depuis qu'elle était de retour des longs voyages qu'elle avait entrepris pour se faire voir. Il ajoute que cette femme lui avait avoué être devenue sujette à un flux périodique, comme les autres femmes ; qu'elle avait été long-temps languissante pour l'établissement de cette évacuation qui ne dura périodiquement que quatre années ;

et qu'elle avait aussi été incommodée, mais faiblement, à la cessation périodique de cette évacuation. M. FERREIN reconnaît pour ligamens ronds de la matrice, ce que M. MORAND avait soupçonné être des cordons spermatiques.

M. FERREIN observe qu'il a vu plusieurs sujets de ce genre, et dit, « que » malgré les ressemblances apparentes » avec la verge masculine, on trouve » tout ce qui caractérise le clitoris » prolongé, ou verge de la femme; » et jamais le caractère distinctif de » celle de l'homme, l'*urètre*, ni sa » substance spongieuse; que cette es- » pèce de verge est toujours plus tour- » née vers la partie inférieure, que » celle de l'homme; que l'on n'a jamais

» trouvé d'ouverture au gland, ni de » frein au-dessous de ce gland, à la » peau qui fait fonction de prépuce ; » et que les observations anatomiques » de GRAAF et VAN-HORNE (1), » prouvent que chez ces individus, les » parties internes qui caractérisent la » femme, *comme la matrice et les* » *ovaires*, se sont toujours trouvés » dans une intégrité parfaite, et sans » aucun mélange avec des parties » masculines. »

---

(1) VAN-HORNE, ou JEAN HEURNIUS, médecin célèbre, né à Utrecht en 1543, après avoir puisé les connaissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Turin, fut appelé à Leyde, pour y professer l'Anatomie, dont il s'acquitta avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré, dans cette ville, l'Anatomie sur le cadavre.

Au fait, il y a 1100 ans et plus que l'on parle d'hermaphrodites ; car PAUL D'EGINE (1), qui le premier a fait la distinction d'hermaphrodites mâles et d'hermaphrodites femelles, vivait au septième siècle. Cependant on n'en a pas encore trouvé ni chez les humains, ni chez les quadrupèdes. Tous ceux qui ont été examinés jusqu'à présent, ne méritent pas ce titre.

---

(1) PAUL EGINETTE, ainsi nommé, parce qu'il était natif de l'île d'Egine, en Grèce, fut un des grands médecins et accoucheurs du VII.e siècle. La chirurgie fit sous lui de très-grands progrès ; et l'art des accouchemens qui depuis HIPPOCRATE était resté au même point, prit entre ses mains une nouvelle vie, tant par sa pratique, que par ses leçons. Il est un des premiers qui ait enseigné qu'on pouvait sortir du sein de la mère, l'enfant qui se présentait mal, en le prenant par les pieds.

Après PAUL D'EGINE, LEONIDE (1), médecin, a aussi fait cette distinction; mais depuis ces deux auteurs, GRAAF, RIOLAND, FABRICIUS D'AQUAPENDENTE (2), JENKENKIUS (3), TULPIUS (4),

---

(1) LÉONIDE fut aussi un médecin et accoucheur du VII.e siècle; et sans les soins D'AETIUS, qui a recueilli ses ouvrages, nous ignorerions qu'il a vécu.

(2) JÉRÔME FABRICIUS, *d'Aquapendente*, sa patrie, fut disciple de FALLOPE, et son successeur dans la chaire d'Anatomie de Padoue, où ce savant médecin mourut en 1603, en nous laissant plusieurs écrits sur l'Anatomie.

(3) JENKENKIUS, ou JEUNGKEN, médecin, philosophe et physicien, né en 1648, à Heidelberg, fut nommé médecin de l'hôpital de Francfort sur le Mein, où il mourut en 1726.

(4) TULPIUS, ou NICOLAS TULPE, étudia la médecine à Leyde, retourna à Amsterdam, sa patrie, où il pratiqua avec un tel succès pendant 52 ans, qu'il s'acquit l'estime et la considération de ses con-

PLAZZONI (1), M. FERREIN et MOI, n'avons trouvé que des hermaphrodites femelles, c'est-à-dire, des femmes avec des clitoris plus ou moins

---

citoyens, et auxquels il rendit le plus grand service possible, pendant l'expédition de LOUIS XIV contre la Hollande. La ville d'Amsterdam était dans une telle détresse et en si grand danger, qu'elle était au moment de se rendre aux armées de LOUIS. Ce médecin, dont le patriotisme était très-connu, harangua le conseil assemblé, et plaida les intérêts de sa patrie avec tant de force et de chaleur, quoique dans un âge avancé, qu'il décida le conseil à faire les derniers efforts pour s'opposer à l'ennemi ; en conséquence de cette délibération, on prit des mesures si efficaces, qu'Amsterdam fut sauvée.

(1) FRANÇOIS PLAZZONI, de Padoue, professa l'Anatomie et la Chirurgie en l'Université de cette ville, depuis 1619, jusqu'à 1622 ; il mourut à la fleur de l'âge. Nous avons de lui un Traité des parties qui servent à la génération.

longs et gros ; car en 1780 j'en ai trouvé encore une dont le clitoris en érection n'avait pas plus de deux pouces et demi de longueur, et dont la grosseur approchait à peine de celle du petit doigt.

Voilà ce qu'il y a de plus avéré jusqu'à ce jour, et les hermaphrodites qui ont donné lieu à des distinctions de mâles et de femelles, étaient vraisemblablement de l'espèce de MICHEL-ANNE DROUART, dont M. MORAND nous a laissé la description, avec figures, c'est-à-dire, de ceux dont le sexe féminin n'était pas assez développé pour prononcer.

M. FERREIN termine son mémoire par une réflexion bien singulière : « c'est » que s'il suffisait, pour être herma-

» phrodite, d'avoir une verge à-peu-
» près semblable à celle de l'homme,
» jointe aux parties du sexe féminin,
» il n'y aurait aucune femme qui n'eût
» été hermaphrodite pendant quelques
» mois ; les dissections multipliées qu'a
» faites M. FERREIN, lui ont fait voir
» que dans les premiers mois de la
» grossesse, tous les embryons femelles
» ont une verge saillante attachée au
» pubis, ensorte que ceux qui les
» voient sans être au fait de l'ana-
» tomie, les prennent pour des mâles. »

C'est cette conformation naturelle qui a donné lieu à la quantité d'hermaphrodites que l'on croit avoir vus. Nous pouvons dire à ce sujet ce que SÉNÈQUE dit pour toutes autres choses, que l'on croit sans examen :

Multà sunt quae esse concedimus ; qualia sunt ignoramus.

« GALIEN et AVERROÉS (1) doutent » qu'il y ait des hermaphrodites par- » faits. »

ARISTOTE dit, liv. IV, chap. IV, *de generatione animalium*, « que ceux » qui ont double nature, ont l'une ou » l'autre imparfaite, et ne peuvent se » servir que d'une.

» AVICÈNE (2) est de cet avis.

---

(1) AVERROÉS, philosophe et médecin, naquit à Padoue en Espagne, dans le XI.e siècle; se signala autant par sa vertu que par ses lumières médicinales; ses envieux l'accusèrent d'hérésie. Il mourut en 1206.

(2) AVICÈNE, philosophe, médecin et accoucheur Arabe, naquit à Boschara en Perse, 980 ans avant notre ère. Il cultiva les belles-lettres, la philosophie et la médecine avec un tel succès, qu'à l'âge de dix-huit ans il fut médecin et visir du sultan CABOUS. Il a

» ALBERT LE GRAND (1) certifie qu'il » a vu des hermaphrodites faire office » d'homme et de femme, mais qu'ils » ne peuvent engendrer ni dans eux, » ni ailleurs. »

Le prétendu hermaphrodite que j'ai vu à Dijon en 1754, et que je crois être MICHEL-ANNE DROUART, nous a

---

donné la description de l'amputation du clitoris. Il est un des premiers qui, après HIPPOCRATE, a observé l'écartement des os du pubis dans l'accouchement.

(1) ALBERT LE GRAND naquit en Souabe l'an 1205; il fut surnommé LE GRAND, parce que son nom de famille était GROOT; qui signifie GRAND en allemand; il fut moine, et ensuite évêque de Ratisbonne. Il renonça à son évêché, auquel le pape ALEXANDRE IV l'avait nommé, pour se livrer entièrement à l'enseignement public de la physique, à Cologne, où il mourut en 1282, âgé de 77 ans.

certifié avoir les deux possibilités, mais il ne pouvait, comme homme, procréer, puisqu'il n'avait pas de testicules; que son gland n'était pas ouvert, et que ce n'était qu'un énorme clitoris.

JEAN RIOLAND qui nous a laissé un ample recueil des hermaphrodites vus et décrits avant lui et pendant son existence, apres avoir réfuté et prouvé les erreurs de ceux qui croient en avoir trouvé de complets et parfaits, prouve anatomiquement, « qu'il est impos-
» sible que les deux sexes parfaits et
» bien conformés puissent être réunis
» au même local; qu'enfin on a sou-
» vent vu des femmes soupçonnées
» mâles, mais jamais de mâles soup-
» çonnés femelles; et pour me servir

» de ses expressions, on a souvent vu » une fille devenir garçon, mais on » n'a jamais vu un garçon retourner » à l'état et nature de fille. »

Pour être complètement hermaphrodite, il faut que les facultés de féconder et de concevoir soient réunies, non-seulement chez le même individu, mais il faut qu'il puisse seul les exercer. Ce qui est connu jusqu'à présent, n'a pas eu ces facultés : si quelques-uns de ces individus ont pu concevoir, aucun n'a pu en féconder un autre ; à plus forte raison la possibilité de se féconder, n'a-t-elle jamais existé sur aucun humain. Le colimaçon qui a long-temps passé pour hermaphrodite, parce qu'il est pourvu des deux sexes, puisqu'il féconde en même temps qu'il

est fécondé, et qu'il conçoit en même temps qu'il fait concevoir, n'est cependant pas un hermaphrodite parfait, puisqu'il ne peut rien à lui seul.

Concluons donc, que jusqu'à présent, on n'a pas trouvé d'hermaphrodites complets et parfaits chez les humains et les quadrupèdes. Je dis qu'il n'y en aura jamais, parce que ces espèces sont organisées de manière que les *sexes* ne peuvent être mêlés; en conséquence, il faut les chercher parmi les plantes et arbres à fruits, où ils sont très-communs.

L'hermaphrodite de Monstiervillier, département de la Seine-Inférieure, Marie Lemarci, arrêtée et condamnée par le juge dudit lieu, à être pendue et brûlée, pour, après l'espace

de

de près de vingt années qu'elle avait porté l'habit de *fille*, s'être mariée, comme *homme*, à JEANNE LEFÈVRE, femme veuve, qui a déclaré être contente du service de son mari qui, malgré cette déposition de sa femme, a été réintégrée dans la classe des femmes, par jugement du parlement de Rouen, rendu en 1601, et condamnée à porter l'habit de femme jusqu'à vingt-cinq ans, à moins qu'il n'en soit ordonné autrement; celui de 1765, nommé GRANDJEAN, jugé en définitif par le parlement de Paris, dont M. VALMONT DE BOMARE donne l'historique dans son *Traité d'Histoire naturelle*, nous prouvent jusqu'à quel point la nature peut nous induire en erreur par sa marche irrégulière, et combien nous

devons nous méfier de nos faibles lumières dans ses productions bizarres; car il paraît par le jugement du parlement de Rouen, que le sexe de MARIE LEMARCI n'était pas encore bien développé, et que c'était une hermaphrodite de l'espèce de MICHEL-ANNE DROUART; et par celui du parlement de Paris, que GRANDJEAN, condamné à Lyon, et réhabilité dans la classe des femmes, n'était aussi qu'une fille avec un grand clitoris.

On voit depuis quelque temps au cabinet du citoyen BERTRAND, palais du Tribunat, un objet en cire qui approche plus que tous les autres, de la partie spécifique de l'homme, car le gland en a mieux la forme que les autres; il est fendu, le prépuce a un

frein, et l'ouverture de la vulve, ou partie spécifique de la femme, ne commence qu'au-dessous de cette apparence de membre viril ; mais par sa position, il ne communique pas sous l'arcade du pubis ; il est entièrement dessus.

Si l'ouverture de ce gland *n'est pas l'effet de l'imagination du compositeur*, elle est d'autant plus surprenante, que l'urètre n'adhère pas à ce prétendu membre viril, puisqu'on le trouve dans la partie *sexuelle* de la femme ; conséquemment ce n'est pas pour l'évacuation de l'urine, que la nature a ouvert ce gland, ni pour l'émission de la liqueur séminale, puisqu'il ne s'est pas trouvé de testicules : et qu'au contraire l'individu

portait la partie spécifique de la femme, l'*uterus* et les *ovaires ;* donc que cette femme n'était pas plus hermaphrodite que les autres.

Une autre preuve bien convaincante que chaque *sexe* réside dans chaque *ovaire,* et que dans la fécondation humaine, comme dans celle des quadrupèdes, il n'y a jamais confusion de *sexes,* est l'inspection de quelques gravures que je joins ici, parce que je suis convaincu que l'œil est le burin de la mémoire, que ce qu'on a bien vu y reste gravé, et que l'idée acquise par les yeux ne s'oublie jamais ; tandis que ce qu'on n'a que lu, échappe souvent de la mémoire.

1.° On trouve deux garçons réunis par l'extérieur du ventre, qui n'ayaient

qu'un cordon ombilical et un seul *placenta ;* ils étaient aussi bien organisés que conformés.

2.° Deux filles réunies par un côté de la poitrine jusqu'à l'ombilic, et par deux bras qui n'en présentent qu'un dans toute leur longueur, jusqu'à la main qui est double ; ensorte qu'elles avaient trois bras et quatre mains, tout l'intérieur double.

3.° Deux garçons réunis par la tête, la poitrine et le ventre, où il ne s'est trouvé aussi qu'un cordon ombilical et un seul *placenta*. Ces deux têtes n'offrent qu'une seule physionomie, deux oreilles, une seule langue, un œsophage et une trachée-artère ; mais à commençait intérieurement la division, et par une bifurcation, ces deux

parties communiquaient avec deux poitrines et deux estomacs ; il n'y avait confusion que dans la partie antérieure des cerveaux, la physionomie et le cou ; tout le reste était bien distinct et bien séparé.

Je crois que les originaux de ces objets sont nés à Paris, puisqu'ils ont été gravés par le sieur et dame REGNAULT, qui y faisaient leur séjour ; ils n'ont donné ni le lieu, ni l'époque de leur naissance, on ignore s'ils ont vécu ; ce que l'on trouvera dans ceux que j'ai extraits des étrangers, où l'on voit :

1.° Deux filles réunies par une portion du front ; elles ont vécu pendant dix années, après lesquelles l'une des deux est morte et a été séparée de sa sœur qui, après cette séparation, a

langui quelques mois avant de mourir.

Une dame digne de foi qui a été élevée à la ci-devant abbaye de Poissy, ordre des ci-devant Dominicaines, m'a certifié qu'il a existé dans cette maison deux sœurs réunies seulement par les doigts oriculaires, ou petits doigts d'une main (1); qu'elles avaient vécu par-delà cinquante ans, et que la mort de la première avait, peu de jours après, entraîné celle de la seconde; quoique la séparation eût été faite aux dépens de la morte. On ne peut attribuer cette mort

(1) Si les sexes n'étaient pas séparés dans chaque ovaire, et que les deux pussent se réunir dans un seul œuf; la nature produirait, quelquefois, l'androgine de PLATON : ce que nous n'avons jamais vu.

qu'à l'affection du moral. Cette dame a lu l'inscription qui était au-dessus de la tombe de ces deux religieuses. L'église de cette maison ayant été démolie, je n'ai pu me procurer ni la date, ni le lieu de leur naissance, ni celle de leur mort, qui ne paraît pas très-éloignée, puisque cette dame qui est encore très-jeune, a vécu dans cette maison avec des religieuses contemporaines de celles dont il est question, et qui ne sont mortes que depuis trois et quatre ans.

2.° Deux garçons réunis par un côté de la poitrine, qui sont morts en naissant.

3.° Une fille née à Bâle, avec quatre cuisses, quatre jambes, quatre pieds et deux parties sexuelles, qui a

vécu de quatorze à quinze ans (1).

4.° Deux garçons nés à Gênes, dont le petit sort du côté gauche, du ventre du grand; ils ont été vus vivans à l'âge de vingt-huit ans, à Copenhague. Le grand qui l'a toujours été de deux tiers plus que l'autre, portait le nom de LAZARE, et le petit celui de JEAN-BAPTISTE. Le grand mangeait pour les deux, et il était en tout bien conformé; son frère n'a jamais ouvert les yeux, sa tête était

---

(1) JULIUS OBSEQUENS, écrivain latin, que l'on conjecture avoir vécu vers l'an 395, nous a laissé un recueil sur les prodiges de la nature, où il raconte « qu'à *Tiano*, au royaume de Naples, il naquit, » l'an 3830 du monde, une fille avec quatre mains, » quatre pieds, et deux natures de femme. Qu'à » *Francino*, il était née en 1832, une fille avec deux » têtes, quatre mains, quatre pieds, et deux natures » de femme. »

volumineuse pour le reste de son corps ; ses dents étaient un peu déjetées au dehors, et sa bouche lui servait d'anus ; il dormait et suait quand son frère veillait et ne suait pas, *et vice versâ*. Voilà une partie de ce que l'histoire nous a transmis.

5.° Par une autre bizarrerie de la nature, on trouve un homme qui porte pendante à sa poitrine, et sortant de la région épigastrique, une croupe d'enfant mâle, avec cuisses, jambes et pieds ; il a été vu à Naples en 1742, par le marquis de l'Hôpital, qui y était alors ambassadeur de France.

En 1764, il est né un enfant à *Ondervillier*, en Suisse, avec pareille troupe ; le chirurgien a extirpé, par le moyen de la ligature, les parties sur-

abondantes. Les sieur et dame REGNAULT qui nous ont transmis cette histoire, ne nous en disent pas davantage; en sorte que nous ignorons si cette opération a pu nuire ou non, au survivant.

6.° Chez les quadrupèdes, nous trouvons un porc à deux croupes, un veau aussi à deux croupes, et un chien à trois croupes, et cependant point de confusion de sexes; ce qui ne serait pas, *si chaque sexe n'était pas séparément dans chaque ovaire.*

Je suis bien persuadé que chacune de ces productions bizarres vient d'un même *ovaire*, puisqu'il n'y a pas confusion de sexes, et aussi d'un même œuf; puisqu'il y a adhérence comme chez les volailles, où les œufs qui renferment plusieurs jaunes, contiennent

aussi les élémens de deux animaux dont une partie se confond. Ces œufs produisent des animaux à quatre aîles et à quatre pattes, ou à deux têtes sur un même corps.

On en trouve encore beaucoup d'autres dans la Collection des écarts de la nature, gravés par les sieur et dame REGNAULT; je n'en fais pas mention, parce que non-seulement ils ont oublié de spécifier les sexes, qu'ils les ont couverts avec les mains de ces enfans; mais parce qu'ils ne se sont appliqués qu'à montrer les défectuosités que les adhérences occasionnent.

Il est bien à présumer que s'ils eussent trouvé les deux sexes réunis sur le même sujet, ou deux enfans de *différens sexe sréunis*, ils n'auraient pas

manqué d'en parler, parce que ce fait eût été trop extraordinaire pour n'en pas être frappés.

J'aurais plus de confiance dans leurs observations et gravures de ce genre, que dans celles des Historiens de l'antiquité, qui croyent avoir trouvé les deux sexes réunis sur le même sujet humain, et jamais sur les quadrupèdes; ce qui nous prouve bien, qu'ils n'ont trouvé que des hermaphrodites de l'espèce dont nous avons parlé.

Ce qui doit nous convaincre de l'erreur des anciens sur ces objets, est la rareté de ces phénomènes, depuis que les générations sont éclairées. Au *muséum* d'Histoire naturelle du jardin des Plantes de cette capitale, on trouve des enfans et des animaux réunis par

différentes parties du corps ; ils sont du même sexe.

Puisqu'il est bien reconnu que la femme ne peut pas émettre de liqueur prolifique, que l'Anatomie nous démontre qu'une partie des nerfs et des vaisseaux spermatiques vont se rendre aux ovaires pour se distribuer aux œufs, et que rien n'en peut sortir ; il me paraît bien prouvé que les *œufs* sont destinés à recevoir les atômes qui doivent former les premiers élémens de la créature avec *les sexes*, et à les conserver.

Puisque dans les écarts de la nature on n'a jamais trouvé d'homme avec la partie spécifique de la femme, que dans les confusions de différentes parties chez les humains, comme chez les quadrupèdes, on n'a pas trouvé confusion

des sexes, et qu'il s'est trouvé chez quelques femmes un double *uterus* avec une seule *vulve*, et chez d'autres, double *uterus* avec *double vulve;* il me semble bien prouvé que ce n'est pas *gratuitement* que j'attribue aux *œufs* la faculté d'élaborer séparément les *sexes*, et de les conserver.

Une observation bien intéressante, est que la sage nature n'a pas exposé les *ovaires* aux événemens ordinaires de la vie, parce que l'un ne peut suppléer l'autre comme les testicules; voilà encore une grande différence entre les organes de la génération chez les deux sexes; et quoique, par analogie, il ait paru tout naturel d'attribuer la même fonction à chaque ovaire, la nature a cependant mis cette légère, mais *spéciale* différence

entre eux ; que l'un élabore les élémens *d'un sexe*, avec une partie de ceux nécessaires à la formation de la créature, tandis que l'autre élabore les élémens de *l'autre sexe*, aussi avec partie de ceux nécessaires à la formation de cet individu ; et à le bien prendre, chacun de ces organes a la même fonction.

CHAPITRE III.

Des Ressemblances, ou pour mieux dire, des Dissemblances.

Les ressemblances sont si rares, et les dissemblances si excessivement fréquentes, qu'il me paraît plus à propos de

de chercher les causes des dissemblances, que celles des ressemblances.

Si les premiers Romains eussent connu les causes des dissemblances, ils eussent été plus justes envers leurs femmes et leurs enfans ; ils eussent reconnu pour enfans légitimes ceux qui ne leur ressemblaient pas, comme ceux qui leur ressemblaient ; ils n'auraient pas soumis leurs femmes à une injure telle que l'accusation d'infidélité, et ils ne se fussent pas rendus coupables envers d'innocentes créatures, d'une injustice aussi atroce que celle de l'exposition, parce que ces enfans ne leur ressemblaient pas. La tolérance de cette injustice a dû pervertir les mœurs des premières Romaines ; parce qu'une fois accusée

d'infidélité par l'exposition d'un enfant, la femme n'a pas dû craindre de se livrer à ses goûts et à ses caprices.

C'est bien l'homme, et personne ne doit en douter maintenant, qui, en fécondant la femme, vivifie et anime l'embryon, dont les premiers élémens sont renfermés dans l'œuf contenu dans l'ovaire.

Pour que cette fécondation ait lieu, il faut que l'*aura seminalis*, la portion éthérée, les atômes invisibles de la liqueur séminale de l'homme, dardés dans l'*uterus*, soient portés par la trompe de FALLOPE jusqu'à l'ovaire, et qu'ils y rencontrent un, ou des œufs assez développés, assez mûrs pour les faire fructifier, c'est-à-dire, des œufs qui contiennent déja la majorité des

élémens nécessaires à la formation de la créature.

D'après cette assertion on me demandera pourquoi tous les enfans ne ressemblent pas toujours à leurs mères, puisqu'elles fournissent la majorité des élémens nécessaires à leur formation? Nous sommes convenus, article *de la fécondation*, que les élémens élaborés chez la femme, et contenus dans l'œuf, attendent ceux de l'homme, pour du tout ensemble former un embryon. Ce que l'homme y apporte, quoiqu'invisible, est quelque chose; ce quelque chose, en s'insinuant parmi les atômes qu'il trouve dans *l'œuf*, doit nécessairement donner une configuration différente de celle qui en résulterait, s'il était possible qu'il en résultât une, avant ce mélange;

car l'embryon n'est pas configuré, et n'a nulle consistance avant le mélange des atômes du père avec ceux de la mère. La propagation des mulets nous prouve ce fait jusqu'à la conviction.

M. DE BUFFON dit, « que les molé-
» cules fournies par la semence du père,
» doivent procurer sa ressemblance, si
» elles sont plus abondantes que celles
» de la mère; et que, lorsque le père
» en fournit moins, il laisse à l'enfant
» plus de ressemblance avec sa mère;
» ce qui se rencontre très-fréquem-
» ment. »

Cette hypothèse est ingénieuse et tout-à-fait séduisante; j'en ai été épris comme beaucoup d'autres, et ces raisons ont paru et doivent encore paraître des démonstrations plutôt qu'une hypo-

thèse, aux personnes qui ignorent ce que l'anatomie nous démontre sur la génération ; mais avec ces connaissances et de la réflexion on voit aisément que le système de M. de Buffon ne peut avoir lieu ; conséquemment cette hypothèse s'anéantit ; car si elle était vraie, on ne trouverait jamais de ressemblance qu'avec la mère, puisque tout nous a prouvé qu'elle fournit plus dans la génération, que le père.

M. de Buffon nous a séduits, parce qu'il nous a présenté, pour élémens de la créature, les molécules qu'il a vues dans la liqueur séminale, et qu'il croit que c'est du mélange de ces molécules avec de pareilles fournies par la femme, qu'est formé l'embryon dans *l'uterus ;* mais il était bien dans l'erreur. Ce

ne sont pas ces molécules qui forment l'embryon, (quand même vous ne les admettriez pas pour la base du *placenta*, comme je l'ai dit plus haut.) Tous les Naturalistes, Physiciens et Anatomistes anciens comme modernes, et modernes comme anciens, conviennent que les élémens de la créature sont formés par des spiritueux, et non par les liqueurs soumises à nos sens, qui ne servent qu'à son développement.

Si un seul être pouvait en procréer un autre, il y aurait nécessairement plus de ressemblance; mais comme deux êtres concourent à la formation d'un troisième, il y a nécessairement dissemblance, parce que l'affinité des atômes ne peut pas être parfaite. Cette dissemblance est, 1.° en raison de celle

qui existe déja entre les deux individus; 2.° elle vient de la variété dans les proportions et la position des traits.

Ce sont bien les atômes fournis par le père, qui altèrent déja la ressemblance parfaite avec la mère; mais ce n'est pas seulement par la quantité d'atômes émanés d'un des individus, que l'enfant ressemble plutôt à l'un qu'à l'autre, mais bien par *le mode d'agrégation* de ces atômes : car la ressemblance consiste, non-seulement dans les proportions de la configuration et de la proportion des parties que nous appelons les traits du visage, *mais bien plus dans l'intervalle qui existe entre eux.*

Ainsi la ressemblance n'est donc qu'une exacte proportion dans la con-

figuration, la grandeur, la grosseur, la position des traits, *mais spécialement dans l'intervalle* qui existe entre les traits d'un individu, comparés avec ceux d'un autre. Il est évident, d'après cette définition, que ce que nous appelons le *hasard*, a plus de part à la ressemblance que toute autre chose; car quelques atômes de plus ou de moins entre chaque trait, ou en être quelques-uns seulement, font une dissemblance marquée.

Nous trouvons la preuve de cette assertion dans la quantité indéfinie de dissemblances, puisque dans les individus qui se ressemblent le plus, il y a encore de la dissemblance. A peine trouve-t-on les deux yeux semblables dans la même physionomie. Il en est

de même des parties secrètes ; pas une semblable sur mille, quoiqu'avec moins de complication extérieure qu'une physionomie ; ce qui prouve évidemment que la ressemblance parfaite n'est pas plus dans la nature, que l'egalité des individus.

Rien n'est si rare qu'une ressemblance parfaite de physionomie, car le *moral* apporte, par intervalle, une dissemblance marquée dans la même physionomie ; à plus forte raison dans les physionomies à-peu-près semblables.

Nous ne pouvons nous dissimuler que quelqu'*immatériel* que soit le principe qui régit notre physique, que quelqu'élevé qu'il soit au-dessus de nos sens, sa liaison avec le corps est telle qu'elle se manifeste à l'extérieur.

Quand l'ame est agitée, toutes ses affections viennent se peindre sur le visage ; chaque passion donne à notre physionomie une expression toute différente l'une de l'autre, et que nos traits ne comporteraient pas s'ils n'étaient mus par aucune : delà naît la dissemblance dans les physionomies les plus ressemblantes (1).

Cependant il y a quelquefois ressemblance parfaite entre des individus dont les pères et mères ne se sont jamais

---

(1) Le cit. J. J. Sue, professeur d'Anatomie, d'Histoire naturelle et Médecine, à Paris, paraît être de cet avis dans son ouvrage *sur la Physiognomonie des corps vivans*, lorsqu'il dit aux jeunes artistes, peintres, sculpteurs et graveurs, « que sans les con-» naissances du jeu des muscles, ils ne feront que » des ressemblances au hasard. »

connus, et n'ont pas habité le même lieu; et malgré les différences bien nuancées que nous offrent les différentes parties de notre globe, l'histoire Romaine nous fournit une preuve de cette dernière assertion, puisque Toranius vendit à Antonius deux beaux garçons qu'il lui donna pour jumeaux; cependant l'un était Asiatique et l'autre Européen.

D'où viennent dans les abeilles les dissemblances qui s'observent dans la même ruche, la reine ne ressemble pas aux ouvrières, les ouvrières ne ressemblent pas aux mâles? C'est qu'il n'y a pas de justesse, de précision dans les proportions des intervalles, et d'exactitude dans l'ensemble de ces trois différentes familles, tandis que

cette justesse d'ensemble, cette précision d'intervalle et de proportions, se trouvent dans les individus de chaque famille à part; ce qui fait que toutes les reines se ressemblent entre elles, comme tous les mâles et toutes les ouvrières; au point que l'on ne peut jamais prendre l'une pour l'autre de ces mouches, quand une fois on en a la connaissance. D'après cela, nous devons convenir que malgré l'analogie, l'auteur de la nature a apporté une variété pour chaque famille.

Un autre fait qui prouve la validité de mon opinion, sont les variétés qui surviennent aux ressemblances les plus marquées. Nous avons vu des enfans ressembler parfaitement à leurs parens, ou à l'un ou à l'autre pendant plusieurs

années: lorsqu'en grandissant, les traits qui prennent plus d'étendue, plus de développement, ne conservent pas les proportions établies entre eux, la ressemblance disparaît tellement, que ces enfans ne ressemblent plus à personne de la famille. Nous en avons vu d'autres ne ressembler à leurs parens que dans un âge avancé. On peut en dire autant pour les membres et la corpulence qui donnent aussi beaucoup de ressemblance avec telle ou telle personne; car, quoique la nature varie le modèle fondamental que le Créateur a donné pour les humains, cependant on y rencontre moins de dissemblances que dans les physionomies.

Le sculpteur et le peintre le plus habile ne peuvent faire deux statues,

deux tableaux du même objet, sans y opérer involontairement un peu de dissemblance, par les raisons que je viens de donner, c'est-à-dire, à cause de l'intervalle qui existe entre les parties.

Un fait dont j'ai été témoin et juge, m'a suggéré cette opinion il y a plus de trente ans.

Un peintre de talent et de mérite, puisque ses ouvrages avaient été couronnés plusieurs fois par l'Académie, peignait une femme de ma connaissance ; il s'apperçut à la seconde séance que ce qu'il avait crayonné à la première, ne ressemblait pas à son modèle, il passa l'éponge et recommença. A la fin de cette séance il trouva son ouvrage ressemblant, une

séance fut indiquée au lendemain. A l'arrivée de la Dame, le peintre fait la comparaison de son modèle ; il n'est pas content, et dit nettement qu'il n'y a pas encore de ressemblance. Il passe une seconde fois l'éponge sur ce tableau, recommence et prend une séance très-longue, pour mettre plus d'ensemble ; à la fin de cette séance, il se félicite et dit : « Je croyais avoir réussi aussi bien que cela hier. » Il donne rendez-vous au lendemain.

La jeune personne, fraîche et vive, se rend chez le peintre qui, à la comparaison, n'est pas plus content que les jours précédens ; il se désespère et dit qu'il savait bien que les beautés étaient journalières, mais qu'il n'avait jamais vu cette variété, et qu'il y avait quelque

chose d'extraordinaire à cela. Il la renvoya, en la priant de m'amener avec elle. Des plaintes de froid excessif que souffrait cette jeune personne à la place où la tenait mon ami, m'avaient déja donné la clef de l'énigme, car nous étions dans une saison rigoureuse; mais je voulus me confirmer dans mon idée.

Je conduisis cette Dame chez mon ami, je le laissai recommencer son tableau, qui, cette fois, fut sur une toile nouvelle, pour avoir l'autre esquisse pour objet de comparaison. J'observai cette Dame avec autant de soins, que si j'eusse eu le talent de la peindre, et je m'apperçus, après trois quarts-d'heure à-peu-près, du changement qui survenait à cette jolie physionomie :

nomie. J'en avertis mon ami, et je lui dis que bientôt elle ressemblerait au tableau de la veille. Je lui fis part de mon opinion ; il convint avec moi qu'il n'y avait pas d'autre cause de la dissemblance qui survenait, puisque le froid tendait à rapprocher les traits les uns des autres.

Ce contraste était d'autant plus frappant, que la jeune personne, vive et active, faisait le chemin à pied pour se rendre chez le peintre ; qu'elle y arrivait avec une circulation active qui se ralentissait beaucoup par le repos et l'éloignement du feu où l'artiste la tenait.

Mon ami changea la position de son modèle, lui donna du feu sous ses pieds, et il eut la satisfaction de

finir son tableau sans éprouver de variante, quoique dans une saison très-froide.

De ce fait nous avons conclu l'un et l'autre, que la ressemblance consiste non-seulement dans l'exacte proportion des traits, *mais spécialement dans l'intervalle qui existe entre eux*, et que c'est-là le point le plus difficile à saisir par l'artiste, comme le plus rare à rencontrer dans les opérations de la nature ; et que conséquemment la ressemblance naturelle la plus parfaite, *n'est qu'un accident de la nature.*

Mais pourquoi y a-t-il si souvent une ressemblance quelconque? Le voici. Les enfans, chez les humains comme chez les animaux, sont dans leur développement et accroissement, composés des

mêmes matériaux à-peu-près que leurs pères et mères. Les molécules nutritives, étant les mêmes que celles de la mère, doivent imprimer ce que nous appelons l'air de famille, pour peu que le mode d'aggrégation ne soit pas très-dissemblable. Chez les animaux, la couleur presque constante de leur robe donne encore mieux cette ressemblance, malgré les variétés dans la position des couleurs; car chaque espèce a son poil ou son plumage plus ou moins bigarré, ou plus ou moins uniforme, sur-tout dans les espèces sauvages qui ne varient qu'en raison du climat qu'elles habitent. La forme de chaque espèce qui se conserve comme le Créateur l'a produite, et l'uniformité constante de leurs goûts et de leurs passions, laissent à leur

physionomie la même expression, et contribuent à une ressemblance plus exacte que chez les humains.

Le mode parfait d'aggrégation et l'affinité parfaite des atômes, donnent une ressemblance parfaite, mais qui se rencontre si rarement, que les auteurs les plus versés dans la physiologie et la physiognomonie, ne peuvent s'empêcher de regarder, comme *phénomènes de la nature*, les ressemblances des enfans avec leurs parens.

ARISTOTE dit, « que la matière est » susceptible de toutes sortes de formes, » et que la génération la rend semblable » à l'individu qui la fournit. » Nous ne pouvons douter de la vérité de ces assertions ; et sans les causes que nous venons d'assigner aux dissemblances,

les mères trouveraient nécessairement leurs portraits dans leurs enfans.

CHAPITRE IV.

Du Mode de procréer un Sexe de préférence à l'autre.

C'EST plus communément le *hasard*, comme je l'ai dit, que la volonté, qui, jusqu'à présent, a procuré les *sexes*; car mon opinion, quoiqu'un peu connue, est encore comme une goutte d'eau dans l'Océan.

C'est un mouvement de plus ou de moins, qui, au moment de la fécondation, détermine le sexe; mais si la femme veut s'abstenir de tout mouvement, et, si au lieu de garder un parfait

à-plomb, elle s'incline un peu sur le *côté droit*, à coup sûr il en résultera un garçon, si la trompe et l'ovaire sont sains de ce côté ; si, au contraire, elle s'incline un peu sur son *côté gauche*, elle donnera la vie à une fille, si la trompe et l'ovaire sont sains. Ce mode n'est ni pénible, ni douloureux à *pratiquer;* essayez en conséquence, LECTEUR, et donnez-moi un démenti si vous le pouvez.

L'Anatomie nous fait voir dans le milieu de la cavité de l'*uterus*, une légère élévation qui le partage, et forme de chaque côté un demi-canal ou chemin creux qui conduit à chaque trompe ; chaque trompe se dirige sur son ovaire, et ne peut le faire vers l'autre.

C'est cette structure et cette organisation, qui font que les deux *ovaires* peuvent être fécondés simultanément, si la femme garde un parfait à-plomb, ce qui est bien difficile dans un lit ordinaire. C'est cette structure qui fait qu'elle donne l'être en même temps à des individus de *différens sexes*, lorsqu'elle a dans chaque ovaire des œufs en maturité parfaite (1); tandis qu'elle est doublement, triplement, et quelquefois quadruplement fécondée du *même sexe*, si elle n'a pas gardé l'à-plomb, et s'il s'est trouvé dans le même ovaire plusieurs œufs assez mûrs, assez saillans pour

(1) J'entends par maturité parfaite, l'œuf qui contient les élémens nécessaires à la formation de la créature; ce qui le rend plus saillant.

être fécondés ; car il ne faut pas croire que tous les œufs soient en état d'être fécondés au même moment : *il y a plus de cas où il n'y a pas un œuf en état de l'être*, que de ceux où il s'en trouve plusieurs. Vous voyez, LECTEUR, que tout le mystère consiste *dans la fécondation de l'un ou de l'autre des ovaires.*

Dans un ouvrage qui a pour titre, *La Génération de l'Homme*, ou *Tableau de l'Amour Conjugal*, par le docteur VENETTE, on trouve dans le chapitre où cet auteur traite du premier degré de l'homme, page 135, son opinion ainsi conçue (1) :

---

(1) Voyez *le Tableau de l'Amour Conjugal*, par VENETTE.

« Pour confirmer ma pensée, je » puis dire ce que l'expérience m'a » appris sur cette matière. Je connais » quelques femmes qui ont toujours » accoutumé de se coucher sur le côté » droit, lorsqu'elles dorment avec » leurs maris, et c'est aussi dans cette » posture qu'elles sont caressées et » conçoivent toujours des garçons. On » ne saurait donner d'autres raisons de » ce qui arrive de la sorte, que celle » qui favorise mon sentiment ; car la » semence de l'homme étant reçue » dans la matrice de la femme située » dans la posture que nous avons mar- » quée, ne peut *tomber* par son propre » poids que dans la *corne droite*, où » les garçons sont le plus souvent » formés. C'est une remarque qu'a fait

» RASIS, aussi bien que moi, lorsqu'il
» dit que les femmes qui se couchent
» sur le côté droit, ne font presque
» jamais de filles. »

L'idée de féconder le côté droit de préférence au gauche, pour avoir des garçons, n'est pas nouvelle, comme vous le voyez, LECTEUR, puisque RASIS, ou RASÈS, fameux médecin et accoucheur Arabe, vivait au 9.e siècle; mais il y a une grande différence entre l'opinion de ces docteurs et la mienne, et entre leur conseil et le mien.

Si ce conseil eût été aussi parfait que ces auteurs l'ont cru, il y a long-temps que l'on procréerait les sexes à volonté; car *le Tableau de l'Amour Conjugal* est entre les mains de tout le monde, depuis plus d'un siècle.

L'opinion de ces auteurs n'est fondée que sur l'observation, « que les femmes » qui se couchent habituellement sur » le côté droit, et qui sont caressées » dans cette position, donnent plus sou- » vent le jour à des garçons qu'à des » filles. » C'est déja beaucoup que cette observation, mais ils ne savent pas le pourquoi ; tandis que mon opinion repose sur l'observation anatomique, et sur la loi de la nature, qui a donné à chaque ovaire la faculté d'élaborer un sexe, comme elle a donné à différentes greffes appliquées à chaque côté d'un arbre, la vertu de produire des fruits de différentes espèces, de différentes saveurs et qualités, quoique nourris par le même arbre, comme la poire et la pomme, la prune et l'abricot.

Le docteur VENETTE donne pour raison, que la semence de l'homme ne peut *tomber* que sur la *corne ou trompe droite*, quand la femme est couchée sur ce côté.

Dans ce temps-là on ne connaissait pas l'*aura seminalis*, la partie spiritueuse de la semence; on ne savait pas que cette portion de la liqueur séminale de l'homme, qui va pénétrer l'œuf; en un mot, que celle qui féconde la femme, ne *tombe* jamais, et qu'elle tend au contraire à *s'élever*, ce qui fait qu'elle peut se porter à l'ovaire gauche; d'ailleurs, qui peut assurer que dans cette position, *le canon de la vie* n'est pas braqué vis-à-vis l'orifice de la trompe gauche?

Ceci dépend de l'élévation du lit, si

l'homme est debout; mais s'il est couché à côté de sa femme qui, ayant naturellement les hanches plus évasées que lui, doit nécessairement se trouver plus élevée, elle donnera, par conséquent, au canon de la vie une direction favorable à la trompe gauche.

Cette méthode est fautive, RASIS s'en est bien apperçu; car il dit que dans cette position les femmes ne font que rarement des filles; il n'affirme pas comme le docteur VENETTE, qui dit qu'elles font toujours des garçons.

Je suis certain que cette méthode est fautive, et je certifie n'avoir jamais reçu de garçons procréés, à ma connaissance, par cette méthode; tandis que j'ai reçu dans quatre familles, onze filles procréées dans cette position.

Je suis persuadé que, dans cette position, *le canon de la vie* répond à l'orifice de la trompe *gauche*, plus souvent qu'à celle de la trompe droite; car, pour qu'il répondît *à la droite*, il faudrait que l'homme se trouvât beaucoup plus élevé que la femme. C'est cette opinion qui me fit prédire une sixième fille au baron de ***, lorsqu'il eut fécondé sa femme, à sa manière, pour la sixième fois, dans cette position, à-peu-près; car il était debout, et sa femme couchée sur le côté droit, au bord du lit.

Pour réussir parfaitement, il ne faut qu'une inclinaison moyenne sur le côté que l'on veut féconder. Je ne vois pas d'impossibilité à ce qu'on réussisse quelquefois en mettant la femme sur

le côté ; mais je crois qu'on manquera plus souvent son objet de cette manière, tandis qu'on ne le manquera jamais de l'autre.

L'opinion de ces deux hommes célèbres, RASIS et VENETTE, prouve au moins que je suis autorisé à conseiller la fécondation d'un ovaire de préférence à l'autre, suivant le sexe que l'on desire. Je crois avoir assez bien prouvé qu'ils sont séparés et non mêlés dans chaque ovaire, comme le croient ceux qui disent que *la génération est un métier d'aveugles*.

Il y a trente ans et plus que l'inspection anatomique des *ovaires* (1)

(1) J'ai vu sur L'OVAIRE DROIT d'une femme qui avait donné le jour à sept garçons, les preuves de

m'a fait naître l'idée que l'on pourrait à volonté procréer le sexe que l'on desire; il y a trente ans et plus que je médite cette idée, et que je la fais exécuter; je n'y ai rien trouvé de contraire à la raison, ni au bonheur des humains et des Gouvernemens. *C'est ici le moment de la renouveller et de la propager, puisque nous avons des millions d'hommes à remplacer.*

L'observation des docteurs RASIS et VENETTE, nous prouve encore que ce ne sont pas les molécules que l'on peut soumettre au microscope, qui fécondent

---

sept fécondations, tandis que son OVAIRE GAUCHE était squirreux. Sur L'OVAIRE GAUCHE d'une autre qui avait procréé quatre filles, j'ai trouvé les quatre preuves de fécondité, tandis que son OVAIRE DROIT était lisse, plus petit que l'autre, sans être squirreux.

la

la femme ; car ces molécules versées à l'origine de la trompe droite, quand la femme est couchée sur ce côté, enfileraient cette même trompe, si elles avaient la vertu prolifique, comme la portion invisible de la liqueur séminale.

CHAPITRE V.

Expériences et preuves qui confirment mon opinion sur la production d'un sexe de préférence.

Vous avez vu, Lecteur, l'origine de mon opinion ; tout ce que j'ai lu depuis ce temps, m'a confirmé qu'elle est bonne, meilleure que toutes les autres, et m'y a fait persévérer : j'ai

beaucoup d'expériences qui viennent à son appui, et qui prouvent la facile possibilité de procréer un *sexe de préférence*, chez une femme physiquement bien organisée.

Si, dans cet écrit, je pouvais nommer les personnes qui, d'après mes principes, ont fait ces épreuves avec succès, le reste de mes concitoyens serait bientôt persuadé de la réalité de mon assertion; mais que ceux qui douteront encore, en fassent eux-mêmes l'expérience; ou s'ils veulent acquérir certitude, ils sont libres de venir me trouver, je leur en nommerai assez pour les satisfaire.

J'ai reçu un sixième enfant d'une mère qui, avec le plus grand intérêt, et conséquemment le plus grand desir

de donner le jour à un garçon, devenait grosse presque tous les ans, et chaque fois mettait au monde une fille. A la naissance de cette sixième fille, (que je ne reçus que parce que l'accoucheur qui m'avait précédé dans cette maison, était mort), le père et la mère fondirent en larmes. Après l'explosion de leur chagrin, ils m'en communiquèrent la cause; je leur assurai qu'il y avait du remède, et que s'ils voulaient suivre mon avis, ils auraient un garçon au premier accouchement.

Dans le premier moment ils reçurent cette assertion comme une honnête consolation; mais par la suite étant entrés avec moi dans des détails nécessaires, ils se laissèrent d'autant plus facilement persuader, que les six filles

avaient été faites, le mari couchant à la gauche de sa femme, d'après la lecture de MICHEL-PROCOPE COUTEAU, auteur *de l'Art de faire des Garçons*, en fécondant le côté gauche.

On conçoit facilement que le *lit* doit creuser plus du côté de la femme où couche le mari, que de l'autre côté; que conséquemment l'inclinaison est involontairement faite; et que, de cette position, sont nées les six filles de cette dame. En un mot, ils ne s'exposèrent pas à une septième grossesse, sans prendre les précautions nécessaires pour féconder un œuf mâle, et j'ai eu la satisfaction de leur donner autant de garçons qu'ils en desiraient.

J'ai accouché plusieurs femmes qui, à la seconde ou à la troisième fille, se

désolèrent et me fournirent ainsi l'occasion de leur indiquer le moyen d'avoir des garçons, et elles en ont eu plusieurs. Une seule parmi elles n'a plus eu d'enfans, malgré toutes ses tentatives pour avoir des garçons; et comme elle vit encore, et qu'il y a apparence qu'elle vivra plus que moi, je ne pourrai vérifier si, comme je le crois, son ovaire ou sa trompe du côté droit, est obstruée.

Dans une autre famille, j'ai reçu six filles avant que le père se décidât à mettre mon moyen à exécution. Le mari qui seul était dans la confidence, desirant féconder sa femme pour la sixième fois, se ressouvint de mes principes, mais il crut faire mieux; en conséquence, il opéra à sa fantaisie, et manqua encore son objet. C'est celui

à qui j'annonçai une sixième fille, à cinq mois de grossesse, quand il m'eut expliqué sa manière de procéder, qu'il croyait bien supérieure à la mienne.

Je lui fis concevoir pourquoi cette méthode est fautive; par sa structure et la position qu'il avait gardée, il me parut impossible que *le canon de la vie* ne fût pas braqué vis-à-vis l'orifice de la trompe gauche. Il répara sa faute; quinze ou dix-huit mois plus tard, sa femme accoucha d'un garçon, après avoir pratiqué mon moyen. Les circonstances m'ont fait perdre de vue ces honnêtes gens; je ne sais combien ils ont eu de garçons.

La vertueuse épouse d'un homme célèbre par son nom, et qui a joué un funeste rôle dans notre révolution, après

avoir donné le jour à deux garçons, sachant que j'avais un moyen de faire procréer le sexe à volonté, desira connaître celui de procréer une fille qu'elle souhaitait ardemment; mais craignant qu'il n'y eût, dans cette leçon, quelque chose qui pût faire souffrir sa pudeur, elle me fit demander ce moyen par sa dame d'honneur : ma réponse fut courte et simple. Comme elle avait contracté l'habitude de coucher à l'un des bords de son lit, et que, par l'adoption de ce bord, son mari était obligé de coucher à sa droite, je lui donnai le conseil de coucher à l'autre bord du lit, qui était également accessible des deux côtés; par ce moyen, son mari lui fit involontairement deux filles de la même

fécondation : aussi, après cette couche, elle reprit l'usage de l'autre bord du lit, où elle eut son troisième fils.

Une femme qui avait déja un garçon, desirait une fille : ayant besoin d'une grossesse pour remédier à un accident que lui avait occasionné une fausse-couche, elle ne se mit dans le cas de devenir grosse, que cinq jours avant son époque, et prit la précaution nécessaire pour que son mari fécondât l'ovaire gauche : l'époque des règles manqua ; par ce fait elle se crut certaine de sa grossesse, parce qu'elle était parfaitement bien réglée. Enfin, de cette unique possibilité de fécondation, elle accoucha d'une fille, aujourd'hui mère de plusieurs enfans.

Une autre qui avait un fils de dix-

neuf à vingt ans, et qui n'avait plus eu d'enfans depuis ce temps, parce que son mari couchait toujours à sa droite, ayant entendu faire quelques plaisanteries sur mon mode de fécondation, envoya me demander s'il était vrai que l'on pût donner la prédilection à un sexe, et quel était le moyen d'obtenir une fille : je le lui indiquai, et je l'ai accouchée de cette fille unique.

J'en ai beaucoup d'autres à citer; je pourrais y ajouter mes expériences particulières, mais je crains de devenir ennuyeux.

Je certifie que depuis la connaissance des ovaires que j'ai cités plus haut, j'ai toujours obtenu et fait obtenir à volonté le sexe desiré. Je suis maintenant bien *convaincu*, que toute femme peut

avoir celui qu'elle voudra, lorsque ses trompes et ses ovaires seront sains et bien organisés. Il n'est pas nécessaire que le mari soit dans la confidence, car le succès dépend plus de la femme que de l'homme ; c'est une des raisons qui m'a décidé à dédier cet ouvrage au beau sexe.

CHAPITRE VI.

Explication d'un Phénomène arrivé à MICHEL-PROCOPE COUTEAU, *qui a procréé des garçons en fécondant le côté gauche.*

CE docteur a réussi trois fois, dit-il, à donner des garçons à sa femme, en

fécondant le côté gauche; ce qui peut s'expliquer de deux manières.

1.° Par la transposition des ovaires chez cette femme, car ce n'est pas précisément parce que l'ovaire est à droite, qu'il donne des garçons, *et vice versâ;* mais c'est parce que chaque ovaire a la propriété d'élaborer *un sexe seulement.* Qu'on me passe encore une fois la comparaison : comme chaque greffe a celle de faire produire à l'arbre telle ou telle espèce de fruit. Si à droite sont les poires, et à gauche les pommes, changez vos greffes, transportez-les d'un côté à l'autre, vous changerez la production de chaque côté de votre arbre; il en est de même *des ovaires.*

L'observation m'a prouvé que dans

l'*ovaire droit*, sont tous les œufs du *sexe masculin*, tandis que dans l'*ovaire gauche*, sont les œufs du *sexe féminin*. Ainsi, si par un jeu de nature, l'ovaire qui a la faculté d'élaborer les élémens du sexe masculin, se trouve à gauche, il est certain qu'en fécondant le côté gauche, on aura cette fois des garçons, tandis qu'en fécondant le côté droit, on aura des filles : mais cette transposition est bien rare; on doit la ranger dans la classe des phénomènes. Je crois bien sincèrement que sur *cent mille* expériences, on réussira quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois, à procréer le sexe que l'on desire.

2.° Il est plus vraisemblable que ce docteur a fait mettre sa femme sur le

côté gauche, *quoiqu'il dise penché*, alors le *canon de la vie* était à l'embouchure de la trompe droite. C'est de là que sont provenus les trois garçons de MICHEL-PROCOPE, en croyant féconder le *côté gauche*, comme sont provenues les filles des femmes couchées sur le *côté droit*; car nous avons vu dans la première preuve citée, qu'une femme a donné le jour à six filles, parce que son mari couchait habituellement à sa gauche; et que lorsqu'il eut couché à sa droite, elle a procréé des garçons. Et dans la quatrième preuve, nous avons vu que la Dame a eu, 1.° deux garçons de deux grossesses, pour avoir laissé coucher, pendant plusieurs années, son mari à sa droite; 2.° deux jumelles pour l'avoir fait coucher à sa gauche; 3.° un troi-

sième garçon, pour l'avoir fait revenir coucher à sa droite.

Depuis ce temps j'ai encore, dans un autre famille, donné deux garçons, en faisant coucher le mari à la droite de sa femme, après qu'elle eut donné le jour à trois filles, en autant d'accouchemens, le mari couchant alors à la gauche de sa femme.

J'ai fait faire une fille à une femme qui avait déja eu deux garçons, mais qui depuis plus de six ans ne devenait plus grosse, en raison d'un *semi-prolapsus*, ou demi-descente. Après avoir pris connaissance de son état, je lui indiquai la position par laquelle il était possible de remédier à son infirmité, et celle nécessaire pour avoir une fille qu'elle desirait, ce qui lui a par-

faitement bien réussi : ces respectables et honnêtes gens certifieront les faits, si on en a besoin.

Pour que les trois expériences du docteur Procope pussent balancer les miennes, il faudrait qu'il eût procréé, avec la même femme, une fille en fécondant le côté droit, et encore il n'y aurait que la transposition des ovaires de prouvée : mais on ne pourrait contredire mes expériences qui sont bien plus nombreuses, et par lesquelles *j'ai obtenu et fait obtenir à volonté les deux sexes chez les mêmes femmes.*

Nous ne pouvons accorder à Michel Procope Couteau la confiance qu'il desire d'après son mode de fécondation; car, entiché et préoccupé comme il l'était de l'ancienne erreur, que *le testicule*

droit doit coopérer à la formation d'un garçon, et *le gauche*, à celle d'une fille (1), il prétend que le fait n'a lieu, que quand la liqueur du testicule droit peut parvenir à l'ovaire droit, *et vice versâ ;* car il dit, « que tant » que l'ovaire ne sera pas arrosé par la » semence de la vésicule séminaire à » laquelle il correspond, la femme » restera stérile ; elle ne deviendra » féconde que lorsque cet ovaire sera » arrosé par la semence de la vésicule » séminaire qui lui est analogue. »

Cet auteur est dans une bien grande

(1) Voyez deuxième partie, chap. XI, sur le moyen de faire des Filles, page 128, où il dit : « Que » l'un des testicules ne sert qu'à faire des mâles, et » l'autre des femelles, et qu'il en est ainsi des » Ovaires. »

erreur,

erreur, et pourrait y en entraîner d'autres; mais si l'on veut réfléchir, on sentira l'impossibilité de cette assertion.

Le testicule droit, comme le gauche, ou, pour me servir des expressions de PROCOPE, la liqueur de la vésicule séminale droite, comme celle de la gauche, contribue également à la perfection de la créature, et l'une et l'autre ne contribuent en rien à la formation des *sexes* qui sont établis avant la fécondation; ils préexistent avant ce moment; *car ils sont dans les œufs contenus dans les ovaires.*

Comment concevoir que l'émission de la liqueur d'un des testicules, puisse précéder l'autre, parce qu'il y en a un plus gros et plus élevé que l'autre ?

Je sais bien que chaque testicule filtre

sa liqueur séparément ; que séparément cette liqueur parvient à chaque vésicule séminale, par les canaux nommés *déférens ;* que cette liqueur sort des vésicules encore séparément ; mais aussi je sais que ces liqueurs parvenues séparément aux prostates, ne passent pas outre, sans être envoloppées par le mucus de ces glandes, et sans que les trois liqueurs qui composent alors celle que nous appelons séminale, déja mêlées et transmises aux vaisseaux éjaculateurs, ne se mêlent encore dans leur trajet de l'urètre.

Ainsi il faut renoncer à cette hypothèse, à cette chimérique possibilité de n'émettre que la liqueur d'un seul testicule ; et à cette autre plus chimérique encore, « *de faire correspondre la*

» *liqueur du testicule droit, avec* » *l'ovaire droit, et celle du testicule* » *gauche avec l'ovaire gauche, pour* » *qu'il y ait fécondation.* » La chose n'est pas nécessaire ; la preuve qu'elle n'est pas nécessaire, est son impossibilité.

La nature ne donne pas à l'homme des tâches impossibles à remplir, elle marche simplement ; et si quelquefois nous trouvons complication dans sa marche, ou cette complication a son utilité, ou nous nous trompons, parce que nous n'avons pas assez de sagacité pour trouver le *simplex* de sa marche, et parce que nous voulons toujours la soumettre aux mêmes loix et aux mêmes règles d'analogie, pour ses diverses opérations.

Dans cette circonstance, par exemple,

MICHEL-PROCOPE a voulu suivre l'analogie ; il a voulu que chaque ovaire procédât comme chaque testicule, et fournît, comme eux, la même liqueur. C'est en cela qu'il s'est trompé ; chaque ovaire a la même fonction, et cependant il y en a une particulière, *chaque sexe y est élaboré à part.* Et malgré l'uniformité de la nature dans la majorité de ses opérations, et l'analogie pour une infinité d'autres, nous sommes cependant obligés de reconnaître qu'elle a des exceptions à ses loix ; et que quand les auteurs ont dit, qu'il fallait une analogie parfaite entre les semences, pour que la génération aie lieu, ils ont entendu l'analogie d'espèce, et non cette analogie de côté ; car celle du côté gauche est aussi bonne que celle

du côté droit : quand l'homme est sain et parfaitement bien conformé, l'une n'a pas plus de vertu que l'autre. D'ailleurs, *elles arrivent ensemble au lieu du rendez-vous.*

C'est chez la *femme* qu'il est permis de faire cette distinction de côté, car chez elle le côté droit a nécessairement plus de force que le côté gauche ; ou, pour parler plus exactement, *l'ovaire droit élabore des atômes plus forts, plus gros* que *l'ovaire gauche.* L'observation journalière nous prouve que les garçons naissent ordinairement plus forts que les filles, toutes choses égales d'ailleurs, et leur développement et accroissememt achèvent de mettre ce fait en évidence ; donc que les atômes préparés par *l'ovaire droit*, sont plus

forts que ceux préparés par *l'ovaire gauche;* donc que les filières qui moulent les atômes du côté droit, ne sont pas les mêmes que celles qui moulent les atômes du côté gauche (1).

Un petit grain d'amour-propre qui a toujours fait croire à l'homme qu'il vaut mieux que la femme, et qu'il est le principal agent dans la génération, tandis qu'il n'y est que colloborateur, a entretenu PROCOPE dans son erreur.

---

(1) Cette observation contribue encore à nous prouver que les *sexes* ne sont pas *mêlés*, et que la fécondation cessera d'être, quand on le voudra, *un métier d'aveugles*, comme le disent ceux qui craignent de s'appliquer à quelques observations et réflexions; car, quoique les hommes aiment la vérité, la plupart s'arrêtent à ce qui n'en a que l'apparence, et leur Esprit paresseux se refuse aux recherches qui pourraient les conduire à la certitude.

Maintenant que nous sommes bien persuadés que la femme est seule acteur *dans la préparation et création des sexes*, nous devons être bien convaincus que ce sexe, nécessaire à notre bonheur, est pour le moins aussi utile que nous dans la propagation, puisque nous ne pouvons rien sans lui, comme il ne peut rien sans nous. Ce que l'expérience nous démontre le mieux, est que sans l'action de l'homme, il n'y a pas de fécondation ; mais aussi sans *la préparation des matériaux de l'embryon dans l'œuf*, tous les efforts de l'homme sont inutiles.

Michel-Procope fait des vœux pour qu'un Sultan abandonne quelques beautés de son sérail, aux recherches anatomiques de ce genre, comme Charles

I.er, roi d'Angleterre, abandonna les biches de son parc à HARVEY (1).

L'inhumanité de PROCOPE me répugne, mais je desire qu'un gouvernement savant abandonne à des expériences utiles, les infâmes créatures qui, par leurs crimes, ont mérité la

(1) GUILLAUME HARVÉE, ou HARVEY, né à Folkston, dans le comté de Kent, en 1578, fut médecin de JACQUES I.er, et de CHARLES I.er, rois d'Angleterre. Il fut professeur d'Anatomie et de Chirurgie ; et s'il n'est pas l'auteur *de la Découverte de la circulation du sang*, il est au moins le premier qui l'ait enseignée publiquement, ce qui lui valut la persécution de ses collègues, qui firent tout ce qu'ils purent pour le perdre dans l'esprit des rois dont il fut le médecin ; mais il se défendit avec courage, et démontra la circulation par des expériences qui firent enfin prévaloir sa doctrine, ce qui lui valut encore d'autres tourmens. Il mourut en 1657, âgé de quatre-vingts ans, après avoir fait beaucoup de recherches

mort, comme les *chauffeuses ;* ce serait enrichir les honnêtes citoyens, et donner à ces scélérates une mort bien douce ; car il ne faudrait pas les tuer, parce que je crois que la mort violente peut détruire une partie des effets que l'on cherche à connaître ; mais il faudrait suspendre les opérations de la nature par un sommeil forcé, afin de pouvoir, pour ainsi dire, prendre la nature sur le fait. Dans de certains cas, le Gouvernement pourrait accorder la vie sans la liberté, à celles qui auraient subi les opérations de soustraction où il ne faut pas de mort.

Anatomiques relatives à la génération, sur les biches et daines, mais qui furent presque toutes inutiles par la mort violente qui faisait rejeter de l'*uterus* de ces animaux, ce qu'il cherchait et désirait voir.

Je crois que la mort violente est cause que HARVEY n'a jamais trouvé de liqueur séminale dans l'*uterus* des biches qu'il faisait tuer après l'accouplement.

CHAPITRE VII.

Conclusions de tout ce qui a été dit et prouvé.

ON doit physiologiquement conclure de tout ce qui vient d'être dit et prouvé dans cet ouvrage :

1.° Que l'auteur de la nature a destiné les *testicules* à l'élaboration de la liqueur prolifique, sans laquelle il ne peut y avoir de fécondation, et que les deux y coopèrent également quand ils

sont sains, sans que *le droit* ait une vertu plus particulière que *le gauche*.

2.° Qu'il a donné aux *ovaires* la faculté d'élaborer les premiers rudimens de l'homme, de séparer les parties sexuelles, et que chacun a été organisé pour cela ; ce qui fait qu'il ne peut y avoir d'hermaphrodites parmi les humains, et que *l'ovaire droit contient ordinairement les œufs qui renferment les élémens de l'embryon masculin ; tandis que l'ovaire gauche contient les œufs qui renferment les élémens de l'embryon féminin*.

3.° Que c'est dans *l'œuf* que s'accumulent les élémens de la créature, dès le commencement de la nubilité de la femme, et successivement ; que ces élémens sont élaborés plutôt ou plus

tard, suivant la constitution et la force de chaque individu.

4.° Que c'est dans *l'œuf*, et non ailleurs, que s'accomplit le *mystère* de la génération, par l'intro-mixtion des atômes invisibles de la portion éthérée de la liqueur séminale de l'homme.

5.° Que le fluide dont ces atômes sont séparés par leur agrégation, reste dans *l'œuf* pour y soutenir l'embryon, et distendre les parois de son domicile, dont il serait accablé sans cela.

6.° Que c'est par le mouvement et la chaleur qu'occasionne l'intro-mixtion des liqueurs, que les atômes prennent *configuration* par l'agrégat.

7.° Que c'est de la manière dont cet *agrégat* s'est formé, que vient la *ressemblance*, ou la plus ou moins

grande *dissemblance ;* et non pas seulement de la plus ou moins grande quantité de molécules émanées d'un des individus, comme le dit M. DE BUFFON : que conséquemment la ressemblance parfaite est un *accident* de la nature.

8.° Que la *base* du *placenta* est formée par les molécules organiques si abondamment répandues dans les liqueurs de l'homme et de la femme, et dont M. DE BUFFON compose les élémens de *l'embryon* dans son système, ainsi que MICHEL-PROCOPE ; mais qui sont bien reconnues aujourd'hui pour n'être que des molécules de matières vives, toujours prêtes à être organisées.

9.° Que *l'œuf* parvenu à l'*uterus* par la trompe de FALLOPE, y trouve le degré de chaleur nécessaire à son déve-

loppement, avec la première liqueur nécessaire à son accroissement, dans une portion du mucilage versé dans ce viscère, au moment de la fécondation, et sur lequel il est venu se poser et implanter le cordon ombilical de l'embryon qu'il renferme ; et qu'ensuite cet embryon trouve sa nourriture dans les sucs *lymphatico-laiteux*, que les filamens des molécules organiques pompent dans les cellules de l'*uterus*, et qu'ils transmettent aux radicules de la veine ombilicale, comme je l'ai décrit à l'article du *Placenta*.

Tout ce Systême prouve évidemment à quel point l'auteur de la nature s'est occupé de faire parvenir à son but l'espèce humaine, et combien peu il

y a de différence dans la procréation matérielle des humains et des quadrupèdes.

D'APRÈS les différentes divisions des *ovistes*, par le docteur PROCOPE, je suis un *uno-sémin-oviste ;* conséquemment je forme une cinquième classe d'*ovistes*.

1.° Parce que je crois que la nature dépose dans les *œufs*, dès le commencement de la nubilité de la femme, et successivement, les premiers élémens, les premiers atômes nécessaires à la formation de la créature, qui attendent, pour prendre une forme et s'animer, les atômes et les élémens de la partie spiritueuse de la liqueur séminale de l'homme ; et qu'avant ce moment rien

n'est visible que le fluide qui les contient, comme dans la chrysalide et dans la nymphe.

2.° Parce que je crois à la nécessité du concours des deux liqueurs séminales, *mais d'une manière bien différente du mélange des anciens*, et sans lequel concours il n'y a pas de fécondation.

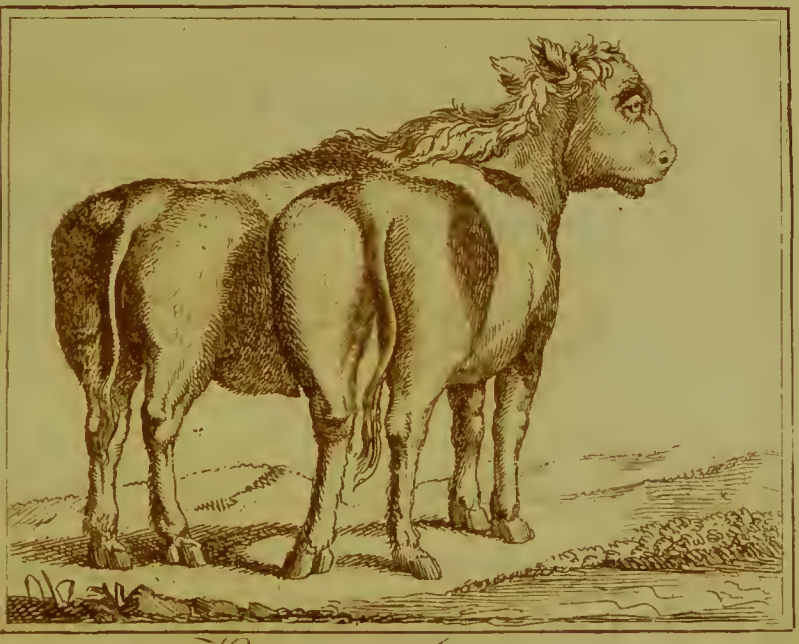
3.° Et enfin, parce que je crois aussi bien que MICHEL-PROCOPE, que c'est dans *l'œuf* et non ailleurs, que se fait le mélange de ces liqueurs, puisque la femme ne peut émettre aucune liqueur spiritueuse, et que tout est renfermé et contenu dans ses œufs.

FIN.

Nés en 1495 près de Worms, ont vécus 10 années.

Nés en Angleterre en 1546, pas vécus.

Porc à 2 Croupes



Veau à 2 Croupes

Chien à 3 Croupes

POST-SCRIPTUM.

AVERTISSEMENT.

Lorsque je bâtis mon Système de Génération, tel qu'on vient de le lire, je croyais bien que tous les Naturalistes, Physiciens et Physiologistes, étaient parfaitement d'accord sur les molécules organiques; j'étais donc bien loin d'imaginer que quelque savant estimable s'occupait à faire revivre le système des vers spermatiques, lorsqu'un ami à qui je communiquai mon ouvrage, me fit connaître celui qui a pour titre :

Opuscule de physique Animale et

Végétale, par M. SPALLANZANI, *traduction de JEAN SENEBIER, bibliothécaire de la République de Genève.*

Ce traducteur dit, dans son introduction, « que c'est en suivant le plan » que la nature semble avoir adopté, » qu'on trouve presque naturellement, » et par une conséquence immédiate, » le *fameux principe de la préexis-* » *tence des germes.* »

« Afin que tout soit organisé autant » que possible, il faut que toutes les » machines organiques futures soient » déja organisées, et qu'en consé- » quence de cette organisation, elles » s'acheminent peu-à-peu vers leur » développement. Cette vérité impor- » tante que la raison faisait entrevoir,

» est démontrée par les observations » microscopiques de M. DE HALLER, » sur le jaune d'œuf. Il a prouvé que » la membrane qui le revêt est une » continuation de celle qui tapisse l'in- » testin du poulet ; que ce jaune a des » artères et des veines qui naissent des » artères et des veines du fœtus, et qui » reçoivent le sang qui circule dans son » cœur ; enfin, que ce jaune, qui est » une partie essentielle du poulet, » existe dans l'œuf qui n'a pas été » fécondé ; d'où il résulte manifestement » que le poulet doit exister avant sa » fécondation, avec le jaune auquel il » est lié. »

Je suis bien d'accord avec HALLER, et je crois que personne ne lui disputera, *que la préexistence de l'animal*

doive précéder sa fécondation ; mais j'observe au cit. JEAN SENEBIER, *que pour que toutes les machines organiques soient organisées autant que possible*, il n'est pas nécessaire que cette organisation précède la naissance de celles qui doivent les porter ; qu'il suffit que ces *machines s'organisent avant leur utilité*, et, qu'en conséquence, il n'en suit pas que la préexistence doive *être la fameuse des anciens ;* que non-seulement il répugne au jugement d'admettre cet emboîtement de génération depuis le commencement de notre monde, jusqu'à sa fin ; mais aussi, que cette chaîne de préexistence se trouve interrompue, *par la génération des mulets et métis de toute espèce, chez les animaux ;*

ce qui ne serait pas, si cette *fameuse préexistence* avait réellement lieu : pourquoi ces individus provenant d'espèces nécessairement analogues, ne peuvent-ils pas procréer comme leurs pères et mères, si cette fameuse préexistence a lieu depuis l'origine (1)?

Cette seule observation nous prouve que malgré l'analogie dans les espèces, il y a cependant une différence qui se

(1) On peut à ce sujet m'objecter quelques faits contradictoires que l'on trouve dans *Valmont de Bomare ;* mais trois faits faisant exception à une loi générale et constante de la nature, ne prouvent rien contre : ils peuvent seulement appuyer mon assertion, qui dit que la femelle fournit plus que le mâle dans la génération ; car ce même auteur dit que le mulet provenu d'un âne et d'une jument, est meilleur que celui provenu d'un cheval et d'une ânesse. Haller est aussi de ce sentiment.

marque bientôt. Il n'en est pas de même de l'homme ; malgré les différences apparentes et toutes les variétés qui s'y rencontrent, il est intérieurement le même ; et les races ont beau être croisées d'un bout de la terre à l'autre, la génération de ce *maître* des animaux, ne peut s'éteindre, parce qu'il n'y a pas deux espèces d'homme.

La *préexistence* de tout être doit nécessairement précéder sa fécondation, sans quoi elle serait une création. J'ai prouvé au commencement de mon ouvrage, que la fécondation des germes n'est pas une création.

La *préexistence* peut, à ce que je crois, s'expliquer d'une manière satisfaisante, sans admettre pour cela *la fameuse des anciens ;* elle se forme,

se développe, et s'accroît avec l'animal.

Le dépôt des atômes nécessaires à la formation de la créature dans les œufs, dès le commencement de la nubilité de la femme, c'est-à-dire, lorsque la nature n'emploie plus au développement extérieur de l'individu, toutes les molécules organiques dont sont remplies les substances qui composent sa nourriture, n'étonne pas l'imagination, et ne répugne pas à l'esprit. Il paraît tout naturel, qu'après un certain accroissement de l'animal, la surabondance nutritive soit employée, 1.° au développement des organes de la reproduction; 2.° à leur perfectionnement; et que de cette perfection d'organes, naisse l'élaboration des atômes nécessaires à la reproduction de la créature,

dans les *ovaires* qui n'ont pas d'autre fonction.

Je crois que l'on peut encore tirer une induction vraie contre *cette fameuse préexistence des anciens* depuis l'origine de notre monde jusqu'à sa fin, par la manière dont les plantes parviennent à leur accroissement, et sur-tout à l'état de reproduction; car si une partie d'elles parcourt en moins de cinq à six mois, tous les degrés d'accroissement depuis le moment de la germination jusqu'à leur destruction, une autre partie nous offre un spectacle bien différent, et nous prouve, je crois, que cette *fameuse préexistence des anciens* n'a pas plus lieu chez elles que chez les animaux, et qu'elle n'arrive que progressivement avec le développement

et perfectionnement de ces plantes.

Je tire mes exemples des fleurs dont j'ai soigné et suivi la culture : les giroflées jaunes, rouges, violettes, etc. ne parviennent à la possibilité de leur reproduction, qu'à la seconde année, parce que leur développement n'est parfait qu'à ce terme.

Les plantes Bulbeuses, comme les *lys*, la *couronne impériale*, la *tubéreuse*, la *jacinthe*, etc. ne parviennent qu'en trois années à l'état d'accroissement et de perfection, qui les conduisent à la reproduction, la quatrième année.

Ainsi on pourrait dire de ces plantes, que la première année elles ne sont que des embryons ; la seconde des fœtus, et qu'elles arrivent à l'état de

puberté à la fin de la troisième année, et à l'adolescence à la quatrième ; car si vous mettez en terre un des petits oignons, qu'une mère-bulbe de jacinthe, par exemple, produit à la quatrième année, qui nous est connu sous la dénomination de caïeu, vous n'avez qu'une production herbacée ; ce caïeu prend, pendant la première année, un accroissement et développement qui lui donne la forme parfaite de son espèce, qu'il n'avait pas d'abord. A la seconde année que vous le mettez en terre, il ne donne encore qu'une production herbacée, et quand vous le relevez de terre, vous ne trouvez aussi qu'une bulbe, qu'un oignon plus gros et plus développé que l'année précédente. A la troisième année, il produit

une fleur mince et faible. A la quatrième, il produit une belle et forte tige de fleurs. Et enfin, vous trouvez autour de l'oignon-mère, plus ou moins de petits caïeux.

Si la *préexistence* de ces caïeux, ou de cette fleur qui me paraît le but pour lequel cet oignon a été créé, subsiste avant sa formation; pourquoi ne se montrent-ils pas, l'un et l'autre aussitôt après l'existence de ce caïeu, ou au moins dès la première année de son développement, quelque faible qu'il soit? Il me paraît irrévocablement démontré, qu'il faut que la plante parvienne à un certain degré d'accroissement, non-seulement pour accumuler les matériaux, les molécules qui doivent l'amener à son accroissement par-

fait ; mais encore pour développer sa faculté régénératrice. Pourquoi n'accorderions-nous pas le même temps, proportion gardée, à l'animal ? pourquoi vouloir que sa *génération , sa progéniture , soit toute formée , long-temps avant la naissance de celle qui doit la produire ?* Il me paraît plus naturel de croire que chaque individu femelle contribue à la formation de ce germe par l'organe de ses ovaires , et que le mâle opère son développement. Je crois que ceci se démontre beaucoup mieux, que cette *fameuse préexistence depuis la création de notre monde.*

On ne peut disputer à M. Spallanzani , le mérite d'être un exact obser-

vateur et savant physicien et physiologiste, ou il faudrait nier tout ce qu'il a fait et vu. Je suis bien éloigné d'être dans cette intention, et je dis que la précision avec laquelle il rend compte de ses observations et expériences, fait un tableau agréable pour ses lecteurs.

Le seul suffrage de l'illustre M. Bonnet prouve son mérite, et me dispense de faire son apologie ; ainsi je me borne à lui rendre justice.

J'exhorte mes concitoyens à prendre connaissance, sur toutes choses, *de ses expériences sur la digestion des différentes espèces d'animaux ;* c'est-là qu'ils se formeront une idée de cet homme extraordinaire, et qu'ils le jugeront bien.

L'inexorable mort l'a enlevé : quel

génie le remplacera, et quand arrivera t-il (1) ?

Les observations et expériences de M. SPALLANZANI, sur la fécondation des germes hors le sein des femelles, et sans communication avec le mâle, mais seulement en plongeant les œufs dans l'eau imprégnée de la liqueur séminale du mâle, où en les touchant avec une légère portion de liqueur séminale, nous confirment que la nature varie ses

(1) Après les expériences de M. SPALLANZANI, sur les digestions, il reste aux Chimistes une grande tâche à remplir, celle de chercher la nature des sucs gastriques de l'homme ; après quoi la médecine sera bien simplifiée et pourra aller seule pour bien des individus ; on éviterait par là de grandes infirmités, et on pourrait prolonger la bonne santé pendant toute la vie.

moyens de fécondation, comme son mode; car pour toutes les espèces sur lesquelles M. SPALLANZANI a fait ses expériences, il ne me paraît pas que l'*aura seminalis* soit nécessaire, puisque la liqueur séminale délayée dans l'eau, l'aurait perdue, et qu'elle n'en produit pas moins son effet.

Tous les animaux (malgré l'entendement et la sorte d'intelligence que nous leur reconnaissons), n'étant que des machines actives et organisées pour les sensations physiques; il me paraît dans l'ordre des décrets du créateur, qu'une substance éthérée, spiritueuse, ne soit pas nécessaire à leur fécondation, tandis qu'elle le devient pour les humains.

Mais le défaut de succès dans les

expériences de M. SPALLANZANI, sur les liqueurs séminales injectées dans l'*uterus* des femelles en chaleur, me fait cependant soupçonner que les liqueurs séminales de toutes les espèces d'animaux n'en sont pas entièrement dépourvues, et que ce défaut de succès pourrait bien provenir de l'évaporation de l'*aura* que la liqueur séminale a souffert pendant son introduction dans la seringue. Il est vrai que dans les expériences d'œufs fécondés par leur immersion dans l'eau impreguée de liqueur séminale, on a la certitude, que ces œufs ont été touchés, impregnés d'une portion quelconque de liqueur séminale; tandis qu'on n'a pu acquérir cette certitude par l'injection, et que la fécondation peut avoir manqué par le défaut de

réunion de la liqueur séminale à l'œuf, aussi bien que par l'absence de sa partie spiritueuse, si elle en a.

Ces expériences nous confirment aussi, que sans liqueur séminale, il ne peut y avoir de fécondation, qu'il faut toujours que les *œufs* soient pénétrés d'une portion quelconque de cette liqueur, et que c'est elle qui donne la consistance et le mouvement au *punctum saliens*, au *cœur* de l'animal.

Je crois que ceux qui douteraient encore que tout est destruction et régénération dans la nature, se trouveront forcés à le croire, d'après les observations et expériences de M. Spallanzani, sur les animalcules, puisqu'il

a vu naître une nouvelle génération, où il a vu s'éteindre la première, et successivement jusqu'à trois générations différentes en grosseur et en mouvement dans la même infusion de plantes, comme dans la même liqueur séminale putréfiée.

J'observe que quoique M. de BUFFON se soit trompé dans la manière de faire ses observations sur les liqueurs sémiles, ce qui l'a empêché de voir *la cessation naturelle du mouvement des molécules, ou prétendus vers spermatiques, et les générations d'animalcules qui se succèdent dans cette liqueur*, lorsqu'elle est putréfiée, ce qui est cause qu'il a confondu le mouvement des animalcules qui y surviennent avec celui des molécules, comme le démontre

M. SPALLANZANI ; il n'en est pas moins vrai que M. de BUFFON a bien vu dans le premier moment les molécules organiques, et qu'il a bien conclu avec MM. LIEUBERCUCHN, NÉEDHAM (1) ET AUTRES, qu'elles ne sont que des molécules organiques, et non des animaux organisés.

Ceci n'affaiblit pas la vérité et la justesse des observations de M. SPALLANZANI, qui a vu tout mouvement cesser dans la liqueur séminale lorsqu'elle

(1) JEAN TUBERVIL NÉEDHAM, d'une famille anglaise, chanoine de Soignés à Bruxelles, où il était recteur de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres, Physicien, Naturaliste, et grand observateur microscopique, est un de ceux qui a le plus observé les prétendus vers spermatiques. Il mourut à Bruxelles en 1781.

commence à se putréfier, et qui a vu naître, après la putréfaction, plusieurs générations d'animalcules, qui ont imprimé à cette liqueur un autre mouvement, ce que n'a pas vu M. de BUFFON, qui s'est seulement apperçu de la diminution et du changement de mouvement, qui a cru que ces molécules perdaient leurs filets, et qu'elles changeaient de mouvement, se multipliaient et diminuaient de volume ; tandis que c'étaient différentes générations d'animalcules qui opéraient tous ces changemens. Les erreurs de M. de BUFFON ne peuvent venir que du microscope dont il se servait.

Ces observations et découvertes de M. SPALLANZANI, nous démontrent que les molécules organiques ne peu-

vent exister dans la putréfaction qui les prive d'électricité. Ce qui se passe dans les grandes plaies survenues après des dépôts d'humeurs, ou après des contusions, confirme cette doctrine; car lorsqu'il y a sphacèle ou gangrène, si nous ne séparons pas le mort du vif, les particules organiques sont sans effet, et la régénération n'a souvent pas lieu; tandis que peu après cette séparation, la régénération se fait d'autant mieux, que les choses que nous appliquons sur la partie à régénérer, laissent moins perdre de ces molécules.

Ce qui met le système des molécules organiques régénératrices dans une grande évidence, sont les observations faites par des naturalistes et physiologistes dont les noms m'ont échappé,

qui prouvent, que plus l'homme qui fournit la liqueur que l'on soumet au microscope, a souffert de temps, ou perdu de sang avant sa mort, moins on trouve de molécules organiques, *ou prétendus vers spermatiques*, et que la semence, à la suite d'une longue suppuration, n'en fournit presque plus.

Il serait bon, je crois, de prendre le chyle avant son entrée dans la sous-clavière gauche, pour le soumettre au microscope; je suis persuadé que l'on y trouverait les prétendus vers qu'on reconnaît dans la semence. D'après cette expérience, il ne pourrait plus y avoir de doute, et tout les naturalistes, physiciens et physiologistes conviendraient que ce ne sont que

des molécules organiques nutritives et réparatrices.

Il faut rendre justice à M. SPALLANZANI : malgré sa grande propension à croire ces molécules, des animaux, il n'affirme pas qu'ils soient des êtres organisés ; il a été tenté de leur accorder la vie, conséquemment l'organisation, à cause de leurs mouvemens ; mais s'ils étaient sans mouvemens, ils ne seraient qu'une matière inerte, quelque forme qu'ils eussent. C'est précisément parce que ces corpuscules ont des mouvemens, qu'ils font partie de la matière vive toujours prête à être organisée, et que c'est elle qui donne à certains animaux la faculté de régénérer une patte, et même une tête perdue.

La matière organique étant l'ouvrage

le plus ordinaire de la nature, puisqu'un animal ne meurt pas sans donner la vie à une infinité d'autres, la matière doit tendre sans cesse à l'organisation. Les molécules organiques subsistaient avant et pendant la formation de l'animal, et elles subsistent encore après sa destruction ; car la destruction d'un individu n'est que la séparation des molécules qui le composaient.

Si ce que l'on voit en activité pendant quelque temps dans les liqueurs séminales fraîches, sont des animaux, des vers organisés, je demanderai avec M. BONNET, d'où viennent-ils, où vont-ils, et à quoi servent-ils ? Ni lui, ni son ami, M. SPALLANZANI, ne savent encore d'où ils viennent. M. SPALLANZANI les a vus précipités au fond de

la liqueur et sans mouvemens, quand la semence commence à se putréfier; ainsi il a vu leur fin sans bien connaître leur origine : il en est de même des animalcules qui s'engendrent dans cette liqueur putréfiée, comme dans les infusions des plantes et graines. M. Bonnet présume qu'ils ne peuvent provenir que de l'atmosphère d'où ils sont tombés dans ces liqueurs; je crois aussi que les plantes peuvent y en avoir apporté, puisqu'une infinité d'animaux déposent leurs œufs dessus; les autres dans la substance des plantes, et quelques-uns dans les semences, comme nous voyons le puceron noir se former dans les pois et lentilles, et percer ces graines pour en sortir; et que M. Spallanzani a observé que la chaleur, portée à

quelque degré que ce soit, ne tue pas certains animacules.

QUELQUES naturalistes ont voulu nous persuader que ce sont les animaux des liqueurs spermatiques, qui, par leurs mouvemens, causent la sensation voluptueuse que nous éprouvons en émettant cette liqueur. Nous savons tous que la volupté gît dans l'acte préparatoire, dans l'érétisme nerveux qui nous dispose à émettre cette liqueur, mais non dans son émission ; car l'intensité de cette volupté commence à diminuer avec l'émission de cette liqueur : nous savons, en outre, que les jeunes gens éprouvent cette volupté plusieurs années avant la possibilité

d'émettre la première goutte de cette précieuse liqueur.

Je ne peux admettre une organisanisation, une vie réelle dans les corpuscules que l'on observe dans les liqueurs séminales récentes ; je ne peux croire que ces molécules que nous voyons en mouvement pendant les premiers jours, soient des animalcules.

Pour que ces corpuscules fussent, à mon sens, des êtres organisés, il faudrait que M. SPALLANZANI les eût vus *se nourrir* ou se *reproduire ;* car il ne suffit pas d'avoir du mouvement pour être animal, puisque la matière vive organique en a pendant quelque temps ; *il faut un mouvement de transposition, la faculté de se substanter* ou *de se régénérer,* pour constituer l'animalité.

Le mouvement de ces prétendus vers spermatiques, n'est pas un mouvement de transposition, on ne leur connaît qu'un mouvement apparent de progression, et un mouvement d'oscillation; on ne les a pas vus se substanter ni se reproduire; conséquemment leur animalité n'est pas prouvée : d'ailleurs, tous les observateurs microscopiques sont convenus avant les dernières recherches de M. SPALLANZANI, que la vîtesse avec laquelle ces corpuscules se meuvent, est si grande, qu'il n'y a pas d'animaux dont la force pût suffire à un pareil mouvement, pendant plusieurs heures.

SWAMMERDAM qui a donné l'anatomie de la *sèche*, est le premier qui a détaillé le jeu des étuis de sa laite, qui

sont les mêmes, à peu près, que ceux du calmar, sur lesquels M. NÉEDHAM a répété ses observations microscopiques ; il nous a démontré que ces petits corps organiques sont des spirales en mouvement, renfermées dans un étui qui maintient leur ressort pendant un certain temps, mais il ne les regarde pas comme des animaux : pourquoi n'en serait-il pas de même des molécules humaines, avec la différence dans la forme, car chaque espèce comporte la sienne ?

Concluons donc que les corpuscules que nous voyons en mouvement dans les liqueurs séminales, avant leur putréfaction, ne sont pas des ANIMALCULES, mais bien des MOLÉCULES NUTRITIVES

et RÉPARATRICES des pertes continuelles qui s'opèrent chez les animaux ; puisqu'après quelques jours de mouvement, M. SPALLANZANI les a vues précipitées au fond des liqueurs, et rester sans mouvement ; et que quelques jours après, il a trouvé ces mêmes liqueurs putréfiées, pleines d'*animalcules* d'une autre forme, qui avaient des mouvemens différens et non réguliers comme ceux des *molécules*, et qu'après la mort de cette génération, il en a vu naître une autre et donner de nouveau le mouvement à ces mêmes liqueurs qui l'avaient perdu deux fois.

Il est plus satisfaisant pour l'homme de croire que tout ce qu'il trouve en activité pendant les premiers jours de l'examen des semences des animaux,

sont des particules organiques toujours prêtes à être organisées, et destinées à réparer leurs déperdition continuelle, que de concevoir une monstrueuse production d'animaux, dont on ne peut trouver l'*origine et l'utilité*. En attendant que ces deux choses soient connues, je demande qu'on me laisse ma croyance.

J'ai éprouvé un plaisir indicible quand j'ai vu que M. SPALLANZANI ne fait pas perdre la queue ou le filet, à ces molécules, comme M. de BUFFON ; car ces filets ou queues sont d'une grande nécessité dans mon organisation du *placenta*. Mais ce qui me tranquillise sur cette organisation, est l'observation constante, que plus le *placenta* est volumineux, par conséquent plus

il y a eu de *molécules* organiques versées dans l'*utérus* au moment de la fécondation ; plus l'enfant est fort et vigoureux.

MILLOT.

TABLE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

Recherches sur la Génération. Pages 1

Chapitre premier. *Des Séministes.* 3

Chap. II. *Des Ovistes.* 6

Chap. III. *Des Animalistes.* 10

Chap. IV. *Divisions et définitions des Ovistes.* 14

Chap. V. *Du Système par attraction, ou de M. de Buffon.* 18

Chap. VI. *Raisons pour lesquelles les Anatomistes ne peuvent plus abandonner le Système des OEufs.* 24

Chap. VII. *Preuves qui constatent l'existence des OEufs.* 36

DEUXIÈME PARTIE.

Avant-propos. Page 47

Chap. I. *Opinion la plus vraisemblable sur le Mode de fécondation humaine.* 49

Chap. II. *Preuves en faveur des OEufs, par un auteur qui n'y croit pas, faute d'une légère connaissance en Anatomie.* 76

TROISIÈME PARTIE.

Avant-propos. 116

Chap. I. *Du* Placenta *en général.* 117

Chap. II. *Mon opinion sur l'origine et la formation du* Placenta. 139

Chap. III. *De la circulation chez le Fœtus, et de sa sanguification.* 167

Mon opinion sur la Superfétation. 210

QUATRIÈME PARTIE.

L'art de procréer les sexes à volonté.

Avant-Propos. 233

Chap. I. *Des Trompes.* 237

Chap. II. *Des Ovaires.* 241

CHAP. III. *Mon opinion sur les Ressemblances ou les Dissemblances.* Pages 288

CHAP. IV. *Mode de procréer un Sexe de préférence.* 309

CHAP. V. *Expériences et preuves qui confirment mon opinion.* 321

CHAP. VI. *Explication du Phénomène arrivé à* MICHEL-PROCOPE, *auteur de l'*Art de faire des Garçons. 330

Conclusion de tout ce qui a été dit et prouvé. 346

POST-SCRIPTUM. 353

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.